

Cette Revue est publiée sous le haut patronage de M. le Prof^r Sigmund Freud

REVUE FRANÇAISE
DE
PSYCHANALYSE

*Organe Officiel de la Société Psychanalytique de Paris
Section F^{re} de l'Association Psychanalytique Internationale*

Sommaire

- S. FREUD. — Analyse terminée et analyse interminable.
S. MORGENSTERN. — Le symbolisme et la valeur psychanalytique des dessins infantiles.
S. BYCHONSK. — Les relations entre le moi et le surmoi.
MARIE BONAPARTE. — L'Inconscient et le Temps.
ED. PICHON. — La famille devant M. Lacan.
J. LEUBA. — Comptes rendus des séances.
R. DE SAUSSURE, A. ODIER. — Comptes rendus bibliographiques.
Bulletin de l'Association internationale.

LES PRESSES MODERNES
96, Galerie Beaujolais - Palais-Royal
P A R I S

TOME XI N° 1 1939

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Comité de Rédaction

Madame Marie BONAPARTE
Mademoiselle Anne BERMAN
M. le Professeur A. HESNARD
M. le Docteur A. BOVEL
» R. LAFORGUE
» R. LOEWENSTEIN
» Ch. ODIER
» Ed. PICHON
» R. de SAUSSURE
» M. SCHLUMBERGER

Secrétaire

M. le Docteur J. LEUBA

Les manuscrits, la correspondance et, en général, toutes les communications concernant la Revue doivent être adressées au Docteur J. LEUBA, 6, rue René Bazin, Paris XVI. Les manuscrits seront de préférence dactylographiés et l'auteur est prié d'en garder toujours une copie. Les ouvrages dont on désire voir figurer l'analyse dans la Revue doivent être adressés à M. le Docteur de SAUSSURE, 12, rue Chanoinesse, Paris IV.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France, Colonies.....	120 fr.
Etranger, tarif n° 1.....	135 fr.
» » 2.....	155 fr.

Prix du Numéro : 35 fr.

Compte Chèque Postal : n° 22084 Paris

Analyse terminée et Analyse interminable

par SIGMUND FREUD

traduit par Anne BERMAN

L'expérience nous a montré que le traitement psychanalytique, dont le but est de débarrasser un sujet de ses symptômes névrotiques, de ses inhibitions et de ses anomalies de caractère, constituait un travail de longue haleine. Dès les débuts de la science psychanalytique, on essaya d'abrégé les analyses. Ces tentatives, étayées sur les motifs les plus sensés et les plus opportuns, n'ont certes pas besoin de justification. Toutefois, on y décèle sans doute une trace du mépris dans lequel la médecine d'autrefois tenait les névroses. Ces dernières étaient considérées comme résultant inutilement de troubles impossibles à déceler. Lorsqu'on se voyait contraint de s'en occuper, on voulait en finir au plus vite. C'est ainsi que, dans le complément de son travail sur « Le traumatisme de la naissance » (1924), O. Rank a fait, dans ce sens, une tentative particulièrement énergique en admettant que la naissance est la source véritable des névroses, parce qu'il peut arriver que la « fixation primitive » à la mère ne soit pas surmontée et se continue par un « refoulement primitif ». Rank espérait guérir toutes les névroses en liquidant, plus tard, par une analyse, ce traumatisme primitif. Ainsi un petit fragment d'analyse épargnerait tout le reste du travail analytique et quelques mois suffiraient pour atteindre le but. L'idée de Rank, nul ne le contestera, était audacieuse et ingénieuse, mais elle ne résista pas à un examen critique. N'était-elle pas née, d'ailleurs, à une époque où l'on était impressionné par le contraste qu'offrait avec la misère euro-

péenne la « prosperity » américaine. L'essai de Rank tendait à adapter au rythme accéléré de la vie américaine l'allure du traitement analytique. On ne sait trop ce que la mise en œuvre de ce plan a pu donner dans les cas morbides ; sans doute un résultat comparable à celui qu'obtiendraient des pompiers qui, dans le cas d'un incendie d'immeuble provoqué par la chute d'une lampe à pétrole, se contenteraient d'emporter la lampe hors de la pièce où le sinistre a éclaté. Un raccourcissement notable du temps d'extinction résulterait de cette manière d'opérer. Tout comme la « prosperity » américaine, la théorie et la pratique de la tentative de Rank appartiennent aujourd'hui au passé.

J'avais moi-même, dès avant la guerre, proposé un autre moyen de raccourcir la durée des cures analytiques. Je venais d'entreprendre le traitement d'un jeune Russe que les richesses avaient trop gâté et qui était incapable de se conduire tout seul dans la vie. Il était venu à Vienne accompagné de son médecin et d'un infirmier (1). En quelques années, il put recouvrer une grande partie de son indépendance et reprendre goût à la vie, ses relations avec les personnes qui jouaient dans son existence un rôle important redevinrent normales, mais là s'arrêtèrent les progrès ; l'élucidation de la névrose infantile, cause de sa maladie actuelle, ne se poursuivit pas plus avant et l'on put voir clairement que le patient se trouvait fort à son aise dans son état actuel et qu'il ne voulait plus rien tenter pour terminer le traitement : c'était là un cas d'auto-inhibition de la cure qui, au moment même où elle fournissait un succès partiel, menaçait d'échouer. En cette conjoncture, je pris le parti héroïque de fixer un terme au traitement. Au début d'une période de travail, je déclarai à mon patient que l'année qui allait commencer serait la dernière de sa cure, quelle que pût être l'attitude qu'il prendrait. Il n'ajouta d'abord aucune créance à mes dires, mais lorsqu'il se fut convaincu de la fermeté inébranlable de ma décision, la transformation que je souhaitais s'opéra en lui, ses résistances cédèrent et il parvint, au cours de ces derniers mois de travail, à reproduire tous les souvenirs, à retrouver tous les rapports causaux qui semblaient nécessaires à

(1) Voir le travail publié avec l'assentiment du patient : *Extrait de l'histoire d'une névrose infantile*, 1918 (dans *Cinq psychanalyses*, trad. de Mme Marie BONAPARTE et R. LÖWENSTEIN, Paris, Denoël, 1935). La maladie ultérieure de ce jeune homme n'est pas décrite dans le détail, mais superficiellement et seulement lorsque les rapports avec la névrose infantile l'exigent absolument.

la compréhension de sa névrose passée et à la guérison de sa névrose actuelle. Quand, en plein été 1914, il me quitta, ignorant, comme nous tous, des événements qui allaient survenir, je le considérai comme entièrement et définitivement guéri.

Dans un complément à cette histoire de malade (1923), j'ai dit que cette opinion ne s'était pas confirmée. Lorsque, vers la fin de la guerre, il revint à Vienne, réfugié sans ressources, je fus obligé de l'aider à liquider un reliquat encore persistant de son transfert. J'y parvins en quelques mois et je pus terminer mon complément d'analyse par ces mots : « Le patient, que la guerre avait privé de son pays, de sa fortune et de toutes ses relations familiales, est redevenu normal et se comporte parfaitement bien ». Les quinze années qui se sont écoulées depuis n'ont pas infirmé ce jugement, bien qu'il ait fallu y apporter quelques restrictions. Le patient s'est fixé à Vienne où il s'est créé une situation sociale, modeste à vrai dire. Toutefois, au cours de ces années, son bien-être, à plusieurs reprises, a été troublé par des crises de maladie certainement attribuables à la névrose qui avait dominé toute sa vie. Grâce au savoir-faire d'une de mes élèves, Mme la doctoresse R. Mack Brunswick, cet état a pu chaque fois être rapidement amélioré. J'espère d'ailleurs que Mme Mack Brunswick ne tardera pas à publier le résultat de ce traitement (1). Dans quelques-unes des crises qu'avait subies le malade, l'action de certains résidus de transfert transparaissait toujours et, pour être fugaces, n'en conservaient pas moins un caractère paranoïaque marqué. Dans d'autres accès cependant le matériel pathogène se composait de fragments de l'histoire infantile du patient, fragments qui étaient restés enfouis lors de l'analyse faite par moi et qui — cette comparaison s'impose à l'esprit — se présentaient comme des fils qui restent après une opération ou encore comme des fragments d'os nécrosés qui s'éliminent d'eux-mêmes. A mon avis, l'histoire de la guérison de ce malade ne le cède pas en intérêt à l'histoire de sa maladie.

Il m'est arrivé depuis, pour d'autres cas, de fixer par avance un terme à l'analyse. J'ai également été mis au courant des résultats que d'autres analystes ont obtenus par la même méthode. Cette mesure de chantage a une efficacité certaine, pourvu toute-

(1) Ce travail a paru en 1929 dans l'*Int. Ztschr. f. Psychoanalyse*, vol. XV, n° 1. En supplément à l'*Histoire d'une névrose infantile* de FREUD. Trad. franç. par Marie BONAPARTE, *Revue Franç. de psychanalyse*, Tome IX, n° 4.

fois que le moment soit bien choisi. Elle ne saurait cependant offrir de garantie en ce qui concerne l'achèvement total de la tâche à réaliser. On peut être certain, au contraire, que tandis qu'une partie du matériel devient accessible sous la pression de la menace, une autre reste cachée, se trouve en quelque sorte ensevelie, l'effort thérapeutique étant ainsi rendu vain. Une fois que le terme de l'analyse a été fixé, il ne faut plus le repousser, sans quoi le patient n'y ajouterait plus foi par la suite. Le seul remède serait alors d'envoyer le patient poursuivre sa cure chez un autre analyste ; or on n'ignore pas qu'un pareil changement entraîne une nouvelle perte de temps et une renonciation aux bénéfices acquis du travail déjà fait. Ajoutons qu'aucune règle générale ne permet de déterminer le moment propice à l'utilisation de ce procédé technique violent. C'est là affaire de tact. Toute faute est ici irréparable et l'on peut voir une fois de plus se vérifier l'adage : « le lion ne fait qu'un seul bond ».

II

Ces réflexions sur le problème technique de l'accélération d'une analyse nous amènent à nous occuper d'une autre question plus intéressante encore : demandons-nous, en effet, s'il y a vraiment pour l'analyse un terme naturel et s'il nous est possible de la mener jusqu'à ce terme. Le langage courant qu'utilisent entre eux les analystes semblerait le prouver, car l'on entend souvent dire avec regret ou en manière d'excuse, à propos d'une personne dont quelque imperfection a été reconnue : « Son analyse n'a pas été achevée », ou encore : « Elle n'a pas été analysée jusqu'au bout ».

Il faudrait commencer par s'entendre sur ce que veulent dire ces quelques mots à sens multiple : « fin d'une analyse ». Pratiquement l'explication est aisée : l'analyse est terminée quand l'analyste et le patient ne se retrouvent plus à l'heure fixée pour la séance analytique. C'est ce qui arrive après que deux conditions ont été à peu près réalisées ; 1° le patient ne doit plus souffrir de ses symptômes et avoir surmonté ses angoisses ; 2° le psychanalyste doit avoir constaté qu'une grande partie de ce qu'avait refoulé le malade est redevenu conscient, que beaucoup de choses incompréhensibles ont été élucidées, que bien des résistances intérieures

ont pu être surmontées de telle façon qu'un retour des processus pathologiques ne soit plus à redouter. Au cas où certaines difficultés extérieures empêcheraient de parvenir à ce but, mieux vaudrait parler d'analyse incomplète que d'analyse inachevée.

On peut être plus ambitieux encore en ce qui concerne la fin d'une analyse. Est-il possible, demandera-t-on, de pousser l'influence sur le malade assez loin pour être sûr qu'une continuation de l'analyse n'apporterait pas d'autres améliorations ? Autrement dit, serait-il possible d'atteindre, par l'analyse, à un niveau de « normalité » psychique absolue, niveau qui peut-être demeurerait stable, lorsque par exemple on aurait réussi à supprimer tous les refoulements survenus et à combler toutes les lacunes de la mémoire ? Interrogeons d'abord l'expérience pour savoir si pareil fait se produit jamais, puis demandons à la théorie s'il est seulement réalisable.

Tout analyste aura pu, dans certains cas, obtenir des effets aussi heureux. Les troubles névrotiques ont disparu à tout jamais sans que d'autres les remplacent. On sait d'ailleurs ce qui conditionne ce succès : le moi du malade ne se trouvait pas sensiblement modifié et l'étiologie de la maladie était essentiellement d'ordre traumatique. De fait, l'étiologie de tous les troubles névrotiques est mixte : il s'agit soit de pulsions puissantes à l'excès, c'est-à-dire qui refusent de se plier au moi, soit de séquelles de traumatismes très anciens, c'est-à-dire précoces, qu'un moi encore inachevé n'a pu, à l'époque, surmonter. En règle générale, on a affaire à l'action combinée des deux facteurs, le constitutionnel et l'accidentel. Plus le premier est puissant, plus aisément le traumatisme aboutit à une fixation et trouble l'évolution. Plus le traumatisme est violent, plus sûrement se manifesteront ses effets nocifs, même si les conditions instinctuelles sont normales. Il est certain que c'est l'étiologie traumatique qui offre à l'analyse le terrain le plus favorable. Ce n'est que dans les cas d'origine surtout traumatique que l'analyse donnera le résultat auquel elle parvient si bien : remplacer, grâce au renforcement du moi, le dénouement imparfait de la période infantile par une liquidation correcte. On n'a le droit de dire d'une analyse qu'elle est définitivement achevée que dans ces conditions seulement. Ici l'analyse a atteint son but et n'a plus besoin d'être continuée. Toutefois si le patient ainsi rétabli ne subit plus jamais de rechute et n'éprouve plus le besoin de recourir à l'analyse, rien ne prouve, avouons-le,

que le destin n'y a pas aidé, en épargnant, par exemple, au patient certaines dures épreuves.

La puissance constitutionnelle des instincts et la défavorable modification du moi réalisée au cours de la lutte défensive, le moi ayant été disloqué et rétréci, constituent les facteurs qui s'opposent à l'influence de la psychanalyse et qui peuvent prolonger à l'infini la durée de celle-ci. On serait tenté de tenir le premier de ces facteurs, celui de la puissance des instincts, pour responsable de la formation du second, celui de la modification du moi, mais il semble que ce dernier aussi ait son étiologie propre et nous devons reconnaître que ces relations ne sont pas encore bien connues. Elles font maintenant seulement l'objet d'études analytiques. Je crois qu'à ce point de vue l'analyste ne porte pas son intérêt là où il devrait. Au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse, ce qui à mon avis est déjà suffisamment élucidé, il lui faudrait ainsi poser la question : quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par la psychanalyse ?

Et cela m'amène à traiter ici de deux problèmes que pose directement la pratique analytique, ainsi que le montrent les exemples qui suivent. Un sujet qui en pratiquant la psychanalyse a obtenu de grands succès trouve que ses relations tant avec l'homme qu'avec la femme — avec les hommes ses concurrents. et avec la femme qu'il aime — ne sont malgré tout pas dépourvues d'entraves névrotiques. C'est pourquoi il va se faire analyser par quelqu'un qu'il juge supérieur à lui-même. Cet auto-examen critique est couronné de succès : il épouse la femme aimée et devient l'ami et le professeur de ses présumés rivaux. Bien des années s'écoulent ainsi, au cours desquelles ses relations avec son ancien analyste demeurent satisfaisantes. Puis, un beau jour, sans que la cause en puisse être attribuée à quelque événement extérieur, une rechute se produit. L'analysé entre en conflit avec son analyste, auquel il reproche de n'avoir pas mené jusqu'au bout l'analyse. D'après lui, l'analyste aurait dû considérer qu'une relation de transfert n'est jamais uniquement positive et, tenant compte de ce fait, il aurait dû envisager la possibilité d'un transfert négatif. A cela l'analyste réplique en faisant remarquer qu'au moment de l'analyse aucun transfert négatif n'a pu être perçu. Mais même en admettant que certains indices très légers lui aient échappé, ce qui eût été possible vu l'étroitesse des horizons à cette période d'enfance de l'analyse, tout porte à croire qu'il n'eût pas réussi,

rien que par des allusions, à faire surgir un thème ou, comme on dit, un complexe, tant que ce dernier n'était pas redevenu actuel chez le patient lui-même. Pour être en mesure d'agiter ce grelot, l'analyste eût été obligé d'accomplir envers le patient quelque acte réellement inamical. De plus il convient de ne pas regarder comme des transferts toutes les bonnes relations qui s'établissent entre analyste et analysé pendant et après l'analyse. Certaines de ces relations amicales reposent sur des bases réelles et se montrent viables.

Passons tout de suite au second exemple, qui soulève le même problème. Une fille déjà mûre se trouve dans l'impossibilité de marcher et de mener une vie active à cause de douleurs intenses dans les jambes. Ces douleurs sont apparues à l'époque de la puberté. Cet état, de nature manifestement hystérique, a défié bien des traitements. Une cure analytique de neuf mois parvient à supprimer le symptôme et redonne à cette personne laborieuse et très capable ses droits à la vie. Les années suivantes ne lui apportent rien de bon : catastrophes dans la famille, pertes d'argent, et, l'âge venant, renoncement à toute perspective de joies amoureuses et de mariage. Mais l'ancienne malade tient bon et c'est elle qui, dans les moments difficiles, soutient les siens. Je ne me souviens pas si ce fut douze ou quatorze ans après la fin de sa cure que des hémorragies profuses rendirent nécessaire un examen gynécologique. On put constater l'existence d'un myome et l'extirpation totale de l'utérus fut pratiquée. A partir de cette opération, la patiente retomba malade. Elle s'amouracha de son chirurgien, et, à propos des terribles modifications qui s'étaient produites dans son organisme, se plongea avec délices dans des fantasmes masochiques. Elle se servait de ses fantasmes pour voiler son roman d'amour. Toute nouvelle tentative d'analyse s'avéra impossible et la patiente demeura anormale jusqu'à la fin de ses jours. Le traitement réussi d'autrefois est de date si lointaine qu'on ne saurait plus émettre de prétentions à son égard : il remonte, en effet, aux premières années de mon activité psychanalytique. Toutefois, il est possible que la seconde maladie ait eu les mêmes racines que la première heureusement guérie et qu'elle ait été une manifestation modifiée des mêmes émois refoulés, imparfaitement liquidés la première fois. Cependant, je suis tenté de croire que, sans le nouveau traumatisme, la névrose n'aurait pas fait sa réapparition.

Ces deux cas intentionnellement choisis parmi tant d'autres semblables suffiront à attiser la discussion sur les sujets qui nous occupent. Sceptiques, optimistes, ambitieux auront à leur propos des idées tout à fait différentes. Les premiers trouveront dans ces cas la preuve qu'un traitement analytique, même couronné de succès à une certaine époque, n'empêche pas les rechutes ultérieures, ne prémunit pas le sujet alors guéri contre une autre névrose et même contre une névrose ayant les mêmes racines instinctuelles, c'est-à-dire contre un retour de son ancien mal. Les autres contesteront cette preuve en objectant que ces deux expériences remontent à la première époque de l'analyse, à vingt ou trente ans. Depuis lors, nos vues se sont élargies et ont gagné en profondeur ; notre technique, s'adaptant aux connaissances nouvellement acquises, s'est transformée. Aujourd'hui, nous pouvons attendre de l'analyse qu'elle donne une guérison durable ou, du moins, que la rechute ne soit pas provoquée par un réveil du trouble instinctuel antérieur, qui se traduit maintenant par de nouvelles formes morbides. L'expérience ne nous forcerait pas à préciser avec autant de rigueur les résultats que doit fournir notre thérapeutique.

J'ai évidemment choisi ces deux observations à cause de leur ancienneté. Plus le résultat d'un traitement est récent, moins il peut, cela va de soi, nous servir d'exemple ici, puisque nous n'avons aucun moyen de prévoir le sort ultérieur d'une cure réussie. Les optimistes émettent des hypothèses qui sont loin d'être confirmées. Elles postulent 1° qu'il est possible de liquider totalement et une fois pour toutes un conflit instinctuel (ou mieux, le conflit du moi avec une pulsion) ; 2° qu'on peut arriver, en traitant un sujet pour un certain conflit instinctuel, à le vacciner contre toute nouvelle possibilité de conflits analogues ; 3° qu'on peut animer pour le soumettre à un traitement préventif tout conflit pathogène du même genre qui, au moment de l'analyse, ne se serait encore trahi par aucun indice. Je laisse de côté, pour le moment, ces questions et n'y apporte pas de réponse. Peut-être d'ailleurs ne serait-il pas possible actuellement d'y donner une réponse certaine.

Des considérations d'ordre théorique nous permettront sans doute de jeter quelque lumière sur ces questions, mais d'ores et déjà, nous pouvons apercevoir clairement qu'en exigeant davantage d'une cure analytique, nous n'allons pas vers un raccourcissement de sa durée.

III

Une expérience analytique de plusieurs dizaines d'années ainsi qu'une modification de mon mode d'activité m'encouragent à répondre aux questions ainsi posées. J'ai eu naguère affaire à un grand nombre de patients qui évidemment cherchaient une guérison rapide ; au cours de ces dernières années, les analyses didactiques ont pris le pas sur les autres et je n'ai conservé qu'un nombre relativement faible de malades graves dont la cure, bien que soumise à des interruptions plus ou moins longues, se continue. Pour ces malades, le but thérapeutique n'était plus le même. Impossible de songer, pour eux, à abréger la durée du traitement ; il fallait épuiser jusqu'au bout toutes les possibilités de maladie et amener une transformation profonde de l'individu.

Des trois facteurs dont dépend, selon nous, l'issue de la thérapeutique analytique : l'influence des traumatismes, la force constitutionnelle des pulsions, le degré de modification du moi, nous n'en examinerons qu'un : la force des pulsions. A la réflexion, nous nous demandons tout de suite si vraiment le qualificatif de constitutionnel (ou de congénital) est indispensable. Quelque importance décisive que puisse avoir, dès le début, le facteur constitutionnel, il n'est pas interdit de penser qu'un renforcement de pulsions survenu plus tard dans la vie puisse produire des effets analogues. Il serait alors bon de modifier les termes et de remplacer le mot « constitutionnel » par le mot « actuel », de parler de la force actuelle des pulsions. La première question posée était celle-ci : la méthode psychanalytique permet-elle de liquider parfaitement et à tout jamais un conflit entre l'instinct et le moi, de supprimer une exigence pathogène que l'instinct aurait à l'égard du moi ? Afin d'éviter tout malentendu, il ne sera sans doute pas inutile de préciser ce qu'on entend par ces mots : suppression durable d'une exigence pulsionnelle ; certes, il ne saurait être question de la faire disparaître de façon à n'en jamais plus entendre parler, c'est généralement là chose impossible et même peu souhaitable. Non, il s'agit de quelque chose d'autre qu'on peut appeler « soumission » de l'instinct et qui équivaut à l'intégration totale de la pulsion dans l'ensemble harmonieux du moi. La pulsion devient accessible à toute influence d'autres tendances du moi et n'emprunte plus sa voie

à elle pour arriver à la satisfaction. Demandons-nous de quelle manière, par quel moyen ce fait se peut réaliser : la réponse n'est guère facile à donner. Il faut se résigner à appeler la sorcière à la rescousse, la sorcière métapsychologie, s'entend. Sans le secours de spéculations, de théories métapsychologiques, impossible d'avancer d'un pas. Malheureusement, les renseignements donnés par la sorcière ne sont ni très clairs, ni très complets. Un seul recours nous reste, — inappréciable, il est vrai, — le contraste qu'il y a entre les processus primaires et secondaires. C'est à lui que j'en appellerai ici.

Si nous en revenons maintenant à notre première question, nous trouvons que notre nouveau point de vue doit être élucidé d'une certaine façon. Nous nous sommes demandé s'il était possible de liquider parfaitement et pour toujours un conflit instinctuel, c'est-à-dire de « dompter » la pulsion. En posant cette question, on néglige tout à fait de parler de la force de la pulsion, alors que c'est d'elle justement que dépend toute issue. Considérons d'abord que, chez le névrosé, l'analyse ne provoque rien d'autre que ce qui existe, sans son concours, chez le sujet normal. Mais l'expérience quotidienne nous montre que chez les normaux tout dénouement de conflit instinctuel n'intéresse qu'une seule force instinctuelle déterminée ou, plus justement, n'intéresse qu'une certaine relation entre la puissance de l'instinct et celle du moi (1). Si, par suite de maladie, de fatigue, etc., la force du moi vient à fléchir, tous les instincts jusque là heureusement réprimés font de nouveau valoir leurs exigences et tendent, par des voies anormales, vers des satisfactions substitutives (2). La preuve irréfutable de cette assertion nous est fournie par le rêve nocturne qui réagit dans le sommeil du moi par le réveil des exigences instinctuelles.

L'autre matériel n'est pas moins probant. Par deux fois au cours de l'évolution de l'individu, se produisent de grands renforcements de certaines pulsions : à la puberté et, chez les femmes, à la ménopause. Nous ne sommes nullement surpris de voir des personnes jusque là normales devenir névrosées à cette époque.

(1) Ou, plus précisément, une certaine partie de cette relation.

(2) Cela peut expliquer le rôle étiologique de facteurs aussi peu spécifiques que le surmenage, les chocs nerveux, rôle qui a toujours été pris en considération, tandis que justement la psychanalyse s'est vue obligée de le repousser à l'arrière-plan. C'est que la santé ne se peut autrement définir que du point de vue métapsychologique, rapportée à des équilibres de forces entre diverses instances de l'appareil psychique, instances reconnues ou, si l'on aime mieux, inférées, postulées par nous.

Tant que leurs pulsions sont restées faibles, elles ont pu les maîtriser ; elles n'y parviennent plus lorsque ces mêmes pulsions se trouvent renforcées. Les refoulements sont comme des digues opposées à l'assaut des vagues. Les résultats provoqués par les deux renforcements physiologiques des instincts peuvent de même se produire irrégulièrement à tout autre moment de la vie, sous des influences accidentelles. Le renforcement peut être provoqué par de nouveaux traumatismes, par des renoncements forcés, par suite aussi d'influences conjuguées des pulsions entre elles. Le résultat reste le même et confirme la puissance invincible du facteur quantitatif dans la causation de la maladie.

L'idée me vient que peut-être je devrais avoir honte de répéter ici une chose depuis si longtemps connue et évidente. Et vraiment nous avons toujours agi comme si nous la connaissions ; seulement, la plupart du temps, nous n'avons pas donné au point de vue *économique* la même importance qu'aux points de vue *dynamique* et *topique*. Je m'en excuserai en signalant cette omission.

Avant de répondre à la question posée, parlons d'une objection qui a de la valeur parce que d'avance nous sommes enclins à l'accepter. Suivant cette objection, nos arguments seraient tous déduits des processus spontanés qui se jouent entre le moi et la pulsion. Nous postulons que la thérapeutique psychanalytique ne peut provoquer que ce qui se serait produit spontanément dans des conditions favorables, normales. Mais en est-il réellement ainsi ? Notre théorie ne prétend-elle pas justement créer un état qui ne se produit jamais spontanément dans le moi et dont l'instauration constituerait la différence essentielle entre l'individu analysé et celui qui ne l'est pas ? Voyons sur quoi se fonde cette objection. Tous les refoulements se produisent dans la prime enfance et sont des mesures de défense primitives prises par un moi faible et inachevé. Plus tard, il n'y aura pas de nouveaux refoulements, mais les anciens subsisteront et le moi continuera à s'en servir pour maîtriser les instincts. Les nouveaux conflits seront réglés par ce que nous appelons des « post-refoulements ». Ce que nous avons dit de façon générale s'applique aussi tout à fait aux refoulements infantiles : ceux-ci dépendent entièrement, pleinement, des rapports relatifs de forces et ne peuvent tenir tête à un accroissement des forces pulsionnelles. Cependant, l'analyse permet au moi mûri et renforcé de reviser tous ces anciens refou-

lements ; quelques-uns se trouvent supprimés, d'autres sont approuvés, mais rebâtis à l'aide de matériaux plus solides. Ces nouvelles digues résistent bien mieux que les anciennes ; on peut être assuré qu'elles ne céderont pas aussi facilement aux grandes crues de l'instinct. Le véritable effet de la thérapeutique analytique serait donc de corriger après-coup le processus primitif de refoulement, mettant ainsi un terme à l'excès de puissance du facteur quantitatif.

Voilà à quoi aboutit notre théorie à laquelle nous ne renoncions que contraints et forcés. Que nous apprend à ce sujet l'expérience ? Elle n'est peut-être pas encore capable de nous permettre une décision certaine. Bien souvent, elle confirme notre attente, pas toujours cependant. On a l'impression qu'il ne faut pas être surpris si, en fin de compte, la différence entre le non-analysé et l'analysé, au point de vue du comportement ultérieur de ce dernier, n'est pas aussi nette que nous le désirerions, l'attendrions, le prétendrions. Ainsi, l'analyse réussirait bien parfois, mais pas toujours, à éliminer l'influence du renforcement instinctuel ou bien son effet se bornerait à accroître la force de résistance des inhibitions, de telle sorte qu'après l'analyse, elles seraient bien plus puissantes qu'avant ou que sans elle. Je ne puis ici formuler aucune opinion et ne sais s'il est actuellement possible d'en avoir une.

Toutefois, c'est sous un angle différent qu'il convient de regarder l'analyse lorsqu'on veut essayer de mieux comprendre l'irrégularité de son action. Nous savons que c'est en établissant des généralités, des règles, des lois, qui mettent de l'ordre dans un chaos, que nous faisons un premier pas vers la possession intellectuelle du monde extérieur dans lequel nous vivons. Ce travail nous permet de simplifier le monde phénoménal, mais nous ne pouvons non plus éviter de le déformer, surtout quand il s'agit de processus de développement et de transformation. Nous nous occupons avant tout des modifications qualitatives et, ce faisant, nous négligeons généralement, du moins tout au début, le facteur quantitatif. Dans la réalité, les transitions, les stades de passage sont bien plus courants que les états contrastés, rigoureusement délimités. Lorsque nous considérons les développements et les transformations, c'est sur le résultat que se porte notre attention, nous sommes enclins à oublier que ces processus ne se réalisent pas complètement, en général, et ne constituent par suite

que des modifications partielles. L'ingénieux écrivain satiriste de l'ancienne Autriche, J. Nestroy, a dit un jour : « Tout progrès n'est que de moitié aussi important qu'il semblerait être au premier abord ». On serait tenté d'attribuer à cette phrase malicieuse une valeur générale. Presque toujours, il y a des phénomènes résiduels, un reliquat partiel. Il peut arriver qu'un généreux Mécène nous surprenne par quelque trait isolé de lésinerie ou qu'un individu renommé pour sa trop grande bonté se laisse aller à quelque acte hostile. Ces « phénomènes résiduels » ont une valeur incomparable au point de vue des recherches génétiques. Ils nous montrent que toutes ces louables, ces précieuses qualités reposent sur une compensation et sur une surcompensation, lesquelles, ainsi qu'il fallait s'y attendre, n'ont pas totalement réussi ni donné leur plein rendement. Dans notre première description de l'évolution de la libido, nous disions qu'à la phase orale, primitive, succédait la phase sadique-anale, et que celle-ci faisait ensuite place à la phase phallique génitale. Les travaux ultérieurs n'ont pas contredit, mais seulement modifié ces vues, en nous montrant que ces transformations n'étaient pas subites, mais qu'elles se réalisaient peu à peu, de telle sorte qu'à tout moment une part des anciens états subsiste à côté des états nouveaux. Même dans une évolution normale, la transformation n'est jamais totale. Ainsi, dans la phase définitive, des résidus de la fixation libidinale d'autrefois peuvent demeurer. Un phénomène analogue se rencontre aussi dans des domaines tout à fait différents. C'est ainsi qu'il n'existe aucune erreur, aucune superstition humaines soi-disant disparues dont on ne puisse retrouver des traces dans les couches profondes des peuples civilisés et même dans les hautes sphères des sociétés cultivées. Tout ce qui a un jour existé persiste opiniâtement. On se demande parfois si les dragons des temps primitifs sont vraiment bien morts.

Revenons maintenant, en nous appuyant sur toutes ces données, à nos moutons, c'est-à-dire à la façon d'interpréter l'inconstance des résultats fournis par notre thérapeutique analytique. Peut-être notre intention de remplacer les refoulements perméables par des maîtrises de pulsions sûres, bien adaptées au moi, ne se réalise-t-elle pas toujours pleinement, c'est-à-dire assez profondément. La transformation, même réussie, peut n'être que partielle seulement ; certains éléments des anciens mécanismes ne sont pas touchés par le travail analytique. Com-

ment prouver qu'il en est bien ainsi ? Le résultat seul, qui doit lui-même être expliqué, peut nous permettre de nous faire une opinion. Toutefois les impressions reçues au cours du travail analytique, loin d'aller à l'encontre de notre hypothèse, semblent plutôt la confirmer. Gardons-nous cependant de croire que nous parviendrons à susciter chez l'analysé une conviction analogue à la nôtre. Peut-être est-ce la « profondeur » qui manque à nos vues, pourrions-nous dire ; il s'agit toujours du facteur quantitatif, celui qui passe si facilement inaperçu. S'il en est bien ainsi, on peut prétendre que l'analyse, lorsqu'elle assure pouvoir guérir les névroses par la maîtrise des instincts, a toujours raison en théorie, pas toujours dans la pratique. En effet, l'analyse ne réussit pas toujours à s'assurer la maîtrise des instincts. Le motif de cet échec partiel n'est pas difficile à découvrir. Le facteur quantitatif de la puissance instinctuelle s'était, en son temps, opposé aux efforts de défense du moi, c'est pourquoi nous avons eu recours au travail analytique. Le même facteur quantitatif vient limiter l'effet de cette nouvelle tentative. Lorsque la puissance instinctuelle est trop forte, le moi mûri et protégé par l'analyse n'arrive plus à réaliser sa tâche, tout comme il était naguère advenu au moi encore faible ; la maîtrise des instincts va en s'améliorant sans devenir parfaite, parce que le mécanisme de défense demeure incomplet. Pourquoi s'en étonner ? L'analyse n'a pas une puissance absolue, ses moyens sont limités, et le résultat final dépend toujours d'un rapport relatif entre les forces en lutte.

Certes, il serait souhaitable d'arriver à réduire la durée des cures analytiques, mais la voie à suivre pour atteindre notre but thérapeutique ne passe qu'à travers le renforcement du pouvoir d'assistance que nous cherchons à donner au moi. L'influence exercée en état d'hypnose a d'abord semblé être un moyen excellent de parvenir à nos fins ; on sait pourquoi nous y avons renoncé. Rien n'a pu jusqu'ici remplacer l'hypnose, mais, de ce point de vue, l'on comprend les efforts thérapeutiques, hélas ! demeurés infructueux, auxquels un maître de l'analyse tel que Ferenczi a consacré ses dernières années.

IV

Nous allons maintenant nous demander si, pendant que nous traitons un conflit pulsionnel, nous pouvons prémunir le malade contre les conflits pulsionnels ultérieurs et s'il est possible et utile d'éveiller, dans un but préventif, un conflit pulsionnel non encore manifeste. Ces deux questions doivent être traitées ensemble, car il est évident que l'on ne parvient à réaliser la première tâche qu'en accomplissant la seconde, c'est-à-dire en transformant un conflit possible ultérieurement en un conflit actuel soumis dès lors à l'influence du traitement. Cette nouvelle question n'est au fond que le complément de la précédente. Il s'agissait d'empêcher le retour d'un même conflit, maintenant il s'agit du remplacement possible de ce dernier par un autre. Cette entreprise peut sembler audacieuse, mais nous cherchons simplement à déterminer les limites du champ d'action de la thérapeutique analytique.

Quelque ambition thérapeutique que l'on nourrisse, l'expérience ne nous offre là que déceptions. Quand un conflit instinctuel n'est pas actuel et ne se manifeste pas, l'analyse ne peut non plus avoir prise sur lui. Au cours de nos efforts pour sonder les profondeurs psychiques, nous nous sommes souvent entendu recommander de ne pas « réveiller le chat qui dort ». Or, cette recommandation est parfaitement inadéquate en ce qui concerne les phénomènes de la vie psychique. En effet, quand les pulsions sont cause de perturbations, cela prouve que les chats ne dorment pas et, s'ils paraissent vraiment dormir, il n'est pas en notre pouvoir de les réveiller. Cette dernière assertion n'est peut-être pas tout à fait exacte et exigerait une discussion plus poussée. Voyons de quels moyens nous disposons pour rendre actuel un conflit instinctuel latent. Une alternative s'offre à nous : ou bien provoquer des situations au cours desquelles le conflit devienne actuel, ou bien nous contenter, au cours de l'analyse, d'envisager seulement leur éventualité. Le premier but peut être atteint par deux voies différentes : par la réalité et par le transfert, et dans les deux cas en imposant au patient un renoncement et un blocage de la libido capable de le faire vraiment souffrir. Il est exact que nous nous servons déjà, dans notre pratique ordinaire de la psychanalyse, d'un procédé analogue. A quoi rimerait sans cela la consigne de réaliser l'analyse dans le renonce-

ment ? Toutefois il s'agit là d'une technique applicable dans le traitement d'un conflit déjà actuel. Nous cherchons à rendre plus aigu ce conflit, à en accroître jusqu'au maximum l'intensité, cela afin d'augmenter la force pulsionnelle nécessaire à sa liquidation. L'expérience analytique nous a montré que le mieux est toujours l'ennemi du bien et que, dans chacune des phases du rétablissement, nous avons à lutter contre l'indolence du patient, toujours prêt à se contenter d'une liquidation imparfaite.

Cependant, si nous tentions de traiter préventivement des conflits instinctuels non actuels, mais seulement possibles, il ne suffirait plus d'agir sur le malaise actuel et inévitable, il faudrait se résoudre à créer de nouveaux conflits pénibles, chose que l'on a jusqu'ici, et certes à juste titre, évité de faire en en laissant le soin au destin. De toutes parts l'on nous mettrait en garde contre l'insolence qu'il y aurait à vouloir concurrencer le sort par d'aussi cruelles tentatives exercées au détriment des pauvres humains. Et de quelles espèces seraient ces tentatives ? Comment prendre la responsabilité de détruire, au nom de la prophylaxie, un foyer heureux ou bien de faire abandonner à l'analysé une situation qui assure sa vie ? Fort heureusement, jamais nous ne nous trouvons dans le cas de devoir réfléchir à ce qui pourrait justifier pareille intrusion dans la vie réelle, et il n'est d'ailleurs pas en notre pouvoir d'intervenir de cette façon : la victime de cette expérience thérapeutique ne s'y prêterait certainement pas. Donc, non seulement une pareille tentative se trouve pratiquement exclue, mais encore on pourrait lui opposer bien d'autres arguments théoriques. C'est lorsque les événements pathogènes appartiennent au passé que le travail analytique fournit les meilleurs résultats, parce qu'en ce cas le moi les considère avec un certain recul. Dans les états de crise aigus l'analyse est à peu près inutilisable, parce que tout l'intérêt du moi se porte alors sur la douloureuse réalité, échappant à l'analyse qui fouille derrière cette façade pour découvrir les influences anciennes. Créer un nouveau conflit n'aboutirait qu'à prolonger et qu'à rendre plus difficile le travail de l'analyse.

On nous objectera que ce sont là des considérations bien superflues. Personne ne cherche à traiter un conflit instinctuel latent en provoquant intentionnellement un nouvel état pénible. Ce ne serait pas non plus une œuvre prophylactique louable. On sait, par exemple, que la scarlatine confère au sujet qui en a été atteint

l'immunité contre un retour de la même maladie ; cependant, jamais un médecin n'aura l'idée de provoquer la scarlatine chez un individu bien portant afin de la lui épargner définitivement par la suite. Le traitement préventif ne doit pas faire courir au patient un danger aussi grave que celui auquel l'exposerait la maladie elle-même, l'atteinte doit rester bien plus légère, à la manière de la vaccination anti-variolique et de beaucoup d'autres procédés analogues. Ainsi, même dans une prophylaxie analytique des conflits pulsionnels, seules les deux autres méthodes peuvent être envisagées : la création artificielle de nouveaux conflits dans le transfert — sans caractère de réalité — et l'évocation de conflits semblables dans l'imagination de l'analysé, qu'on habitue à leur éventualité en lui en parlant.

Peut-on prétendre que le premier de ces deux procédés atténués soit tout à fait inapplicable dans l'analyse ? Nous manquons de données susceptibles de nous l'indiquer, mais certaines difficultés surgissent immédiatement à l'esprit, qui interdisent de considérer l'entreprise comme devant être fructueuse. Tout d'abord le choix de pareilles situations de transfert reste très limité. L'analysé lui-même n'arrive pas à caser tous ses conflits dans le transfert. De son côté, l'analyste ne peut non plus tirer de la situation de transfert tous les conflits instinctuels susceptibles de surgir chez le patient. On arrive bien, par exemple, à exciter sa jalousie ou bien à lui faire ressentir des déceptions amoureuses ; pour cela, il n'est pas nécessaire que la technique s'en mêle. Ces faits se produisent spontanément dans la plupart des analyses ; il faut alors se rappeler que de pareils agissements rendent nécessaires certains actes inamicaux à l'égard du patient, actes qui nuisent au sentiment tendre suscité par l'analyste, et au transfert, moteur le plus puissant de la participation de l'analysé au travail analytique commun. Ainsi on ne saurait, en aucun cas, espérer tirer grand parti de cette façon de procéder.

Il ne reste donc plus qu'à emprunter l'autre voie, celle qui sans doute avait originairement été la seule envisagée. On parle au patient de l'éventualité d'autres conflits instinctuels et on attire son attention sur le fait qu'il pourrait bien, lui aussi, se trouver quelque jour en proie à de pareils conflits. On espère dès lors que ces paroles et cette mise en garde auront pour effet d'activer, chez le patient, de façon modérée et cependant suffisante pour permettre un traitement, l'un des conflits en question.

Cette fois, l'expérience nous fournit une réponse non équivoque. Le résultat escompté ne se produit pas ; le patient écoute bien ce qu'on lui dit, mais sans que ces propos éveillent en lui de résonance. « Voilà qui est très intéressant, pense-t-il peut-être, mais je ne ressens rien de tout cela ». On a augmenté ses connaissances, mais sans rien modifier en lui. C'est là un cas analogue à celui des lectures psychanalytiques. Le lecteur n'est « remué » que par les chapitres où il se sent visé et qui, par conséquent, concernent ses propres conflits actuels. Tout le reste le laisse froid. Je crois qu'on peut faire des observations semblables lorsqu'on s'avise de donner aux enfants des éclaircissements d'ordre sexuel. Je suis très éloigné de prétendre que ce soit là un acte nuisible ou même superflu, mais on a certainement beaucoup surestimé l'effet préventif de cette mesure libérale. Les enfants savent ensuite ce qu'ils avaient jusque là ignoré, mais ils ne tirent rien de ces nouvelles notions. On peut même se convaincre qu'ils n'échangent pas volontiers tout de suite contre d'autres leurs théories sexuelles originales qui sont autant dire naturelles. Ces théories, ils les ont conçues de façon qu'elles soient en harmonie avec leur organisation libidinale et qu'elles dépendent de celle-ci. Ils ont leur opinion à eux sur le rôle de la cigogne, la nature des relations sexuelles, la manière dont viennent les enfants. Longtemps encore après qu'ils ont été éclairés sur les problèmes, les enfants se comportent comme ces primitifs auxquels on a inculqué le christianisme et qui continuent en cachette à adorer leurs anciennes idoles.

V

Nous nous sommes d'abord demandé de quelle manière nous pourrions parvenir à réduire la longue et si accablante durée d'un traitement psychanalytique, puis, toujours mus par l'intérêt qu'offrent les relations de temps, nous avons cherché s'il nous serait possible d'obtenir une guérison durable ou même si quelque traitement préventif ne pourrait pas servir à éviter des maladies ultérieures. Ce faisant, nous avons pu constater que le succès de nos tentatives thérapeutiques dépendait du rôle de l'étiologie traumatique, de la puissance relative des pulsions et aussi de ce que nous avons appelé la « modification du moi ». Seul le deuxième de ces fac-

teurs a retenu un bon moment notre attention, ce qui nous a fourni l'occasion de reconnaître l'importance prédominante du facteur quantitatif et de constater le bien-fondé des manières de voir métapsychologiques dans toute tentative d'explication.

Nous n'avons pas encore parlé du troisième facteur, celui de la transformation du moi. Lorsque nous portons sur lui notre attention, nous sentons aussitôt qu'il soulève beaucoup de questions, appelle beaucoup de réponses et que ce que nous pouvons en dire paraîtra fort insuffisant. Cette première impression ne fera que se confirmer par la suite. On sait que, dans la situation analytique, nous nous mettons en relation avec le moi du sujet afin de réduire à merci les éléments indomptés de son ça, c'est-à-dire de les intégrer dans la synthèse du moi. Chez les psychosés, ce travail de fusion ne saurait aboutir qu'à un échec, ce qui nous permet d'établir un premier point : à savoir que le moi avec lequel nous pouvons conclure un pareil pacte doit toujours être un moi normal. Mais ce moi normal, tout comme la normalité elle-même, n'est qu'une fiction idéale, alors que le moi anormal, celui qui ne se prête pas à nos desseins, n'en est malheureusement pas une, lui. Tout individu normal n'est que relativement normal ; son moi, par quelque côté, se rapproche plus ou moins de celui du psychosé. C'est le degré d'éloignement ou de proximité de l'une ou l'autre extrémité de cette série qui nous fournit une mesure provisoire de la « modification du moi », si difficile à préciser.

D'où vient la multiplicité des variétés et des degrés dans les modifications du moi ? Immédiatement une alternative inéluctable s'impose à notre esprit : ils sont soit innés, soit acquis. Ce second cas est le plus facile à traiter. S'ils ont été acquis, c'est qu'ils se sont produits au cours de l'évolution, à partir des toutes premières années. De tout temps, le moi doit chercher à remplir la tâche qui lui incombe, c'est-à-dire servir d'intermédiaire, dans l'intérêt du principe de plaisir, entre son ça et l'ambiance et protéger le ça contre les périls de l'extérieur. Lorsqu'au cours de ses efforts le moi parvient aussi à prendre à l'égard de son propre ça une attitude de défense et qu'il traite les exigences instinctuelles de ce dernier comme il le ferait de dangers extérieurs, c'est en partie parce qu'il comprend que la satisfaction instinctuelle aboutirait à des conflits avec le monde extérieur. Sous l'influence de l'éducation, le moi s'habitue à reporter le théâtre de la lutte de l'extérieur vers l'intérieur et à vaincre, avant qu'il ne soit devenu *extérieur*, le

péril *intérieur*. Ce faisant, il fait sans doute bien, en général. Au cours de cette lutte menée sur deux fronts (plus tard il s'y en ajoutera un troisième) le moi utilise plusieurs procédés pour parvenir au but, ou plus généralement parlant, pour éviter le danger, l'angoisse, le déplaisir. Nous appelons « mécanismes de défense » l'ensemble de ces procédés. Ils ne nous sont pas encore parfaitement connus, mais le travail d'Anna Freud (1) nous a donné un premier aperçu de leur diversité et de leurs multiples significations.

C'est d'ailleurs à partir de l'un de ces mécanismes, celui du refoulement, que l'étude des processus névrotiques a pris son essor. On a toujours été certain que le refoulement n'était pas l'unique procédé dont pouvait se servir le moi pour réaliser ses desseins ; toutefois il constitue quelque chose de tout à fait particulier et qui diffère bien plus des autres mécanismes que ceux-ci ne diffèrent entre eux. Je voudrais, en me servant d'une comparaison, rendre plus palpable cette distinction, encore que je sache que, dans ce domaine, les comparaisons n'ont jamais une grande portée. Considérons les diverses fortunes que pouvait connaître un livre à l'époque où, l'imprimerie n'étant pas encore inventée, chaque volume devait être écrit à la main. Un pareil ouvrage contenait certaines assertions qui plus tard devaient être considérées comme indésirables. Robert Eisler nous dit ainsi (2) que les écrits de Flavius Joseph contenaient sans doute, à propos de Jésus Christ, certains passages dont la chrétienté des siècles suivants prit ombrage. Actuellement, la censure administrative n'userait, en guise de mécanisme de défense, que de la confiscation et de la destruction de chacun des exemplaires de toute l'édition. A cette époque, plusieurs méthodes, bien différentes des nôtres, étaient utilisées pour rendre inoffensifs ces travaux. On caviardait les passages incriminés pour qu'ils devinssent illisibles ; dans les nouvelles copies, ces passages ne pouvaient être reproduits, et le texte était devenu irréprochable, quoique peut-être incompréhensible à cause des lacunes. Ou bien encore ces expurgations ne paraissaient pas suffisantes, car l'on voulait éviter que l'attention ne se portât justement sur les tronquements du texte ; c'est pourquoi l'on tentait de déformer ce dernier en supprimant certains mots et en les remplaçant par d'autres. On intercalait de nou-

(1) ANNA FREUD : *Le moi et ses mécanismes de défense*. Int. Psa. Verlag. Wien, 1936.

(2) ROBERT EISLER : *Jesus Basileus. Collection d'Hre. des religions*, fondée par W. STREILBERG, vol. 9, Heidelberg, chez Carl WINTER, 1929.

velles phrases ; le mieux était de faire sauter tout le passage incriminé pour lui en substituer un autre de sens exactement contraire. Le copiste suivant pouvait alors établir un texte anodin mais falsifié, qui ne traduisait plus les idées de l'auteur, et tout porte à croire que la correction n'avait pas été faite dans le sens de la vérité.

A condition de ne pas pousser trop loin le parallèle, il est permis de dire que le refoulement est aux autres méthodes de défense comme l'omission d'une partie du texte est à une déformation de ce dernier. Dans les diverses modalités de cette falsification, on trouve certaines analogies avec la diversité des modifications du moi. Peut-être nous objectera-t-on que cette mise en parallèle se révèle inexacte sur un point essentiel, la modification apportée au texte étant l'œuvre d'une censure tendancieuse dont on ne trouve nul équivalent dans le développement du moi. En réalité, l'objection est sans valeur, car cette partialité est ici amplement remplacée par la compulsion due au principe de plaisir. L'appareil psychique ne supporte pas le déplaisir et doit à tout prix s'en défendre ; lorsque la perception de la réalité inflige quelque déplaisir, cette perception, qui n'est autre que la vérité, sera sacrifiée. Pendant un certain temps, le sujet arrive bien à fuir le péril extérieur, à éviter la situation dangereuse, et cela jusqu'à ce qu'il soit devenu assez fort pour échapper à la menace en modifiant activement la réalité. Toutefois, il est impossible de se fuir soi-même et devant un danger intérieur la fuite ne sert de rien. C'est pourquoi les mécanismes de défense du moi sont condamnés à fausser la perception interne et à ne nous permettre qu'une connaissance imparfaite et déformée de notre ça. Le moi se trouve alors paralysé, du fait de ses limitations, dans ses rapports avec le ça ou bien aveuglé par ses erreurs. Au point de vue psychique, il s'ensuit que le sujet est pareil à quelque voyageur arrivant dans une région inconnue et dont les pas sont, de ce fait, hésitants.

Le rôle des mécanismes de défense est d'éviter les périls et il est indiscutable qu'ils y réussissent ; le moi, au cours de son développement, ne peut sans doute renoncer tout à fait à ces mécanismes, mais c'est une chose certaine qu'eux-mêmes peuvent se muer en dangers. On constate parfois que le moi a payé d'un prix excessif les services qu'ils lui rendent. La dépense dynamique nécessaire à leur entretien, ainsi que les limitations du moi qu'ils provoquent presque toujours, sont une lourde charge pour

l'économie psychique. En outre, une fois qu'ils ont servi au moi durant les pénibles années de son développement, ces mécanismes ne sont pas abandonnés. Il est évident que personne n'utilise tous les mécanismes de défense possibles, mais seulement quelques-uns d'entre eux. Ces derniers toutefois se fixent dans le moi et deviennent toujours des modes de réaction du caractère qui se répéteront durant toute l'existence, aussi souvent que se reproduira l'une des situations primitives. Partageant le destin de tant d'institutions qui tendent à subsister bien longtemps après qu'elles ont cessé d'être utiles, ils deviennent des infantilismes. « La raison devient absurdité et le bienfait, supplice », gémit le poète. Le moi renforcé de l'adulte continuant à se prémunir contre des dangers qui, dans la réalité, n'existent plus, se voit contraint de rechercher dans cette réalité même des situations capables de remplacer à peu près pour lui le danger primitif, et tout cela afin de justifier sa fidélité aux modes habituels de réaction. Voilà qui explique clairement comment les mécanismes de défense, en se détachant toujours davantage du monde extérieur et parce que le moi vient à s'affaiblir de façon durable, préparent et favorisent l'éclosion des névroses.

Cependant, ce n'est pas le rôle pathogène des mécanismes de défense qui reliendra maintenant notre attention ; ce que nous allons étudier, c'est le retentissement, sur nos efforts thérapeutiques, de la modification du moi que ces mécanismes provoquent. Le matériel susceptible de jeter quelque clarté sur cette question a été donné dans le livre déjà cité d'Anna Freud. L'essentiel est que l'analysé parvienne, au cours même de l'analyse, à reproduire ces modes de réaction et à les mettre sous nos yeux ; c'est, à vrai dire, l'unique moyen qui nous permette de les connaître, non pas qu'ils rendent l'analyse impossible, bien au contraire, ils constituent la moitié de notre tâche analytique, l'autre moitié, celle qui nous préoccupa dans les premiers temps de l'analyse, consistant à découvrir ce que recèle le ça. Nos efforts thérapeutiques, durant toute l'analyse, oscillent entre un bout d'analyse du ça et un bout d'analyse du moi. Dans l'un des cas, nous tentons de rendre conscient quelque fraction du ça, dans l'autre nous essayons de corriger quelque élément du moi. Le rôle décisif incombe aux mécanismes de défense contre les dangers passés. Ces mécanismes se remettent à jouer, au cours du traitement, sous la forme de *résistances* à la guérison, et cela parce que

la guérison est elle-même considérée par le moi comme un péril nouveau.

Le succès thérapeutique dépend de la prise de conscience de ce qui, dans le ça, a été, dans toute l'acception du mot, refoulé. Nous préparons par des interprétations et des constructions cette prise de conscience, mais tant que le moi des analysés tient encore à ses anciennes défenses et continue à résister, c'est pour nous et non pour eux que nous interprétons. Or ces résistances, bien qu'appartenant au moi, restent cependant inconscientes et, en quelque sorte, isolées à l'intérieur du moi. L'analyste les reconnaît plus facilement que ce qui a été caché dans le ça ; il devrait suffire de les traiter comme des éléments du ça en les rendant conscientes, puis de les mettre en relation avec le reste du moi. De cette façon la moitié du travail analytique serait accomplie. On aimerait ne pas avoir à tenir compte d'une résistance qui s'opposerait à la découverte des résistances. Mais voici ce qui se produit : pendant qu'on s'occupe des résistances, le moi, avec plus ou moins de sérieux, cesse de se conformer à la convention sur laquelle se fonde l'analyse. Loin de seconder nos efforts pour découvrir le ça, il s'y oppose, ne respecte plus la règle psychanalytique fondamentale, ne laisse plus surgir d'autres rejets du refoulé. Il ne faut pas nous attendre à ce que le patient soit tout à fait convaincu de la puissance curative de l'analyse ; peut-être vint-il à l'analyse poussé par quelque confiance en l'analyste, confiance qui se renforce encore jusqu'à devenir efficace par les facteurs du transfert positif. A présent, sous l'influence des émois désagréables que l'analysé ressent du fait des nouveaux conflits de défense qui ont surgi, les transferts négatifs risquent de prendre le dessus et de bouleverser entièrement la situation analytique. Aux yeux de l'analysé, l'analyste n'est plus qu'un étranger qui cherche à lui imposer ses désagréables exigences et il se comporte alors à l'égard de cet analyste tout à fait à la manière d'un enfant qui n'aime pas les personnes étrangères et n'accorde aucun crédit à leurs paroles. Si l'analyste tente de montrer et de redresser l'une des erreurs dues aux mesures de défense, il se heurte à l'incompréhension du sujet qui reste inaccessible à de justes arguments. Il y a donc réellement une résistance qui s'oppose à la découverte des résistances, et les mécanismes de défense méritent bien les noms que nous leur avons donnés au début, avant même qu'ils nous aient été plus exactement con-

nus : il s'agit de résistances non pas seulement contre la prise de conscience du contenu du ça, mais aussi contre l'analyse en général et partant contre la guérison.

Nous pouvons appeler l'effet produit dans le moi par ces mesures de défense « modifications du moi », lorsque nous entendons ainsi désigner l'écart que fait ce moi avec le moi normal fictif qui est pour le travail analytique un allié fidèle et sûr. Nous concevons alors facilement que le résultat d'une cure analytique peut, comme nous le montre quotidiennement l'expérience, dépendre essentiellement du degré d'incrustation des résistances, de la modification du moi. Une fois de plus nous apparaît l'importance du facteur quantitatif, une fois de plus nous constatons que l'analyse ne dispose que de certaines quantités déterminées, limitées, d'énergies, qui auront à se mesurer avec les forces adverses. Et tout se passe comme si la victoire devait rester aux bataillons les plus forts.

VI

Demandons-nous ensuite si la transformation du moi — telle que nous la concevons — se réalise en entier au cours des luttes défensives de l'enfance. La réponse n'est pas douteuse. Rien ne nous incite à discuter l'existence et l'importance des diverses modalités originelles, innées, du moi. Un fait est à lui seul décisif : tout individu fait son choix parmi les mécanismes de défense possibles et ne se sert que d'un certain nombre d'entre eux, toujours les mêmes, ce qui montre que chaque moi est, de prime abord, nanti de tendances et de prédispositions individuelles dont nous ne pouvons, à dire vrai, connaître ni les conditions, ni les modalités. En outre, nous savons que nous n'avons pas le droit de pousser jusqu'à l'antagonisme les divergences qui existent entre les qualités innées et les qualités acquises. Certainement, parmi les qualités innées, celles que nos ancêtres ont acquises doivent occuper une place notable. Quand nous parlons d'« hérédité archaïque » nous ne pensons généralement qu'au ça et nous semblons admettre qu'au début de la vie individuelle, le moi n'existe pas encore. N'oublions pas cependant que le moi et le ça ne font primitivement qu'un. Ce n'est pas surestimer mystiquement l'hérédité que de tenir pour vraisemblable l'idée d'une détermination du sens de l'évolution des tendances, des réactions ultérieures du moi

non encore existant. Les particularités psychologiques des familles, des races, des nations ne se sauraient autrement expliquer, même en ce qui concerne leur attitude à l'égard de l'analyse. Plus encore, l'expérience psychanalytique nous a convaincus que même certains contenus psychiques, tels que les symbolismes, ne peuvent être dus qu'à un transfert héréditaire. Diverses recherches dans le domaine de la psychologie des peuples nous incitent à postuler la présence, dans l'hérédité archaïque, d'autres résidus encore tout aussi spécialisés du développement primitif de l'homme.

Après avoir reconnu que les particularités du moi qui se traduisent pour nous par des résistances pouvaient aussi bien être déterminées héréditairement qu'acquises dans les luttes défensives, nous constatons que la différenciation topique du moi d'avec le ça a, de ce fait, perdu beaucoup de son intérêt pour nos travaux. Un pas de plus dans l'expérience analytique nous amène à des résistances d'une autre sorte, à des résistances que nous ne pouvons plus localiser et qui semblent dépendre de relations fondamentales dans l'appareil psychique. Je ne puis en donner ici que quelques exemples ; l'ensemble de la question reste encore obscur, embrouillé, insuffisamment étudié. On pourrait, par exemple, attribuer à certaines personnes une particulière « viscosité de la libido ». Chez elles, les processus déclenchés par le traitement semblent se réaliser bien plus lentement que chez les autres, parce que, semble-t-il, elles ne peuvent se décider à détacher leurs investissements libidinaux d'un objet pour les transférer à un autre, alors que rien ne paraît justifier pareille fidélité. On peut aussi avoir affaire au type inverse, celui chez qui la libido est particulièrement mobile et accepte facilement les nouveaux investissements proposés par l'analyse en abandonnant, de ce fait, les investissements précédents. L'analyste est alors comme un sculpteur pour qui la tâche est différente suivant qu'il travaille dans la dure pierre ou dans la glaise molle. Malheureusement, les résultats analytiques obtenus sur ce dernier type d'homme se montrent souvent bien fragiles, les nouveaux investissements ne tardent pas à être abandonnés de nouveau et l'on a l'impression non pas d'avoir modelé la terre glaise, mais d'avoir écrit sur le sable. Le dicton « ce qui s'en vient de la flûte s'en retourne au tambour » se trouve ici justifié.

Dans un autre groupe de cas, c'est un comportement différent qui surprend l'analyste, comportement qui ne peut être attribué

qu'à une disparition de la plasticité habituelle, de la faculté de se modifier, d'évoluer. Disons toutefois que nous ne sommes pas surpris de nous trouver, au cours des analyses, devant une certaine dose d'indolence psychique ; lorsque le travail analytique est parvenu à ouvrir à l'émoi instinctuel de nouvelles voies, nous observons presque toujours que la pulsion ne s'y engage qu'après atermoiement. Avec assez d'inexactitude peut-être, nous avons attribué ce comportement à une « résistance du ça ». Mais dans les cas dont nous parlons en ce moment, toutes les dérivations, tous les rapports, toutes les répartitions de forces s'affirment invariables, fixés, figés. Cela rappelle ce que l'on constate chez les très vieilles gens, du fait de ce que l'on appelle « force de l'habitude » ; l'épuisement de la faculté d'assimilation s'explique par une sorte d'entropie psychique. Ici toutefois, il s'agit de sujets encore jeunes. Notre préparation théorique ne semble pas être encore assez au point pour nous permettre de nous faire une idée juste des types ainsi décrits ; peut-être certains facteurs de temps interviennent-ils et certaines modifications d'un rythme de vie dont nous n'avons pas encore établi le rôle se produisent-elles.

Les diversités du moi sont probablement motivées de manière différente et plus profonde dans un autre groupe de cas où elles constituent la source d'une résistance à la cure analytique en faisant obstacle à la réussite de celle-ci. Je veux parler du dernier point sur lequel ont porté les études psychologiques : le comportement des deux sortes d'instincts primitifs dont la répartition, le mélange, la désintrication ne se peuvent concevoir limités à une seule région de l'appareil psychique, le moi, le ça et le surmoi. Au cours du travail analytique, rien ne nous donne plus l'impression d'une résistance que cette force qui s'agrippe entièrement à la maladie et aux souffrances. C'est assurément à juste titre que nous avons attribué une partie de cette force au sentiment de culpabilité et au besoin d'auto-punition et que nous l'avons située dans les relations du moi avec le surmoi. Mais il ne s'agit là que de la partie liée psychiquement, si l'on peut dire, par le surmoi et qui devient ainsi connaissable ; d'autres éléments de la même force doivent, libres ou non, jouer on ne sait où. Si l'on considère l'ensemble du tableau, qui comporte les manifestations du masochisme immanent de tant de gens, celles de la réaction thérapeutique négative, celle du sentiment de culpabilité du névrosé, on cesse de croire que les phénomènes psychiques sont exclusivement dominés par la recherche

du plaisir. Ils constituent un témoignage irréfutable de la présence, dans la vie psychique, d'une force que nous appelons, d'après les buts qu'elle poursuit, instinct d'agression ou de destruction et qui, à ce que nous croyons, découle de l'instinct de mort inhérent à la matière vivante. Nous ne cherchons nullement à opposer à une théorie optimiste de la vie une autre théorie, pessimiste celle-là ; les actions communes et antagonistes des deux instincts primitifs, l'Eros et l'instinct de mort, peuvent seules expliquer la diversité des phénomènes de la vie, jamais une seule de ces actions seulement.

Le but le plus louable des études psychologiques serait de rechercher comment des éléments des deux espèces d'instincts en arrivent à s'associer, dans quelles conditions se nouent ou se rompent ces associations, quels troubles correspondent à ces modifications et à quels sentiments correspond la gamme de perceptions du principe de plaisir. Pour le moment, inclinons-nous devant la supériorité des forces contre lesquelles se brisent nos efforts. Vu les moyens dont nous disposons, influencer psychiquement le simple masochisme semble déjà une tâche ardue.

Quand nous étudions les phénomènes qui trahissent le rôle de l'instinct de destruction, nous ne sommes pas forcés de n'observer que le matériel pathologique. De nombreux faits de la vie psychique normale ont besoin d'être expliqués ainsi et plus notre perception s'aiguise, plus ils nous tombent sous le sens. C'est là un sujet trop neuf et trop important pour que je me borne à en parler superficiellement, en passant, au cours de ces réflexions : je me contenterai d'examiner un petit nombre de cas.

On sait qu'il y a eu de tout temps, qu'il y a encore, des individus capables d'élire indifféremment comme objets d'amour des personnes de leur propre sexe ou du sexe opposé, et cela sans que l'une des tendances gêne l'autre. Nous disons de ces gens qu'ils sont bisexuels et nous admettons, sans trop nous en étonner, leur existence. Cependant nous avons appris que tous les êtres sont, à cet égard, bisexuels et qu'ils partagent de façon soit manifeste, soit latente, leur libido entre des objets des deux sexes. Mais une chose saute aux yeux : tandis que dans l'un des cas, celui de la tendance manifeste, les deux tendances s'accordent entre elles sans se heurter, dans le second, le plus fréquent, elles provoquent un conflit impossible à résoudre. L'hétérosexualité d'un homme n'admet aucune homosexualité et inversement. Si l'hétérosexualité

est plus forte que l'homosexualité, elle réussit à maintenir latente cette dernière en l'empêchant de se satisfaire réellement ; d'autre part, aucun danger ne menace autant la fonction hétérosexuelle d'un homme que les troubles causés par une homosexualité latente. On pourrait essayer d'éclairer ce fait en disant qu'il n'y a justement qu'une certaine quantité disponible de libido et que c'est pour elle que les deux penchants opposés entrent en lutte. Seulement, on ne conçoit guère pour quelle raison ces deux forces antagonistes ne se partageraient pas, chaque fois et chacune en proportion de sa valeur relative, cette quantité disponible, étant donné qu'elles y réussissent quelquefois. On a tout à fait l'impression que l'aptitude au conflit est quelque chose de particulier, de nouveau, dans la situation, quelque chose qui ne dépend pas de la quantité de libido. Cette tendance indépendante du conflit n'est guère attribuable qu'à la mise en jeu d'une part d'agression libre.

Si l'on considère le cas que nous examinons comme une manifestation de l'instinct d'agression ou de destruction, on se demande aussitôt s'il n'y a pas moyen d'étendre cette conception à d'autres sortes de conflits. Ne doit-on pas, à sa lumière, réformer toute notre notion de conflit psychique ? Nous admettons bien qu'à mesure qu'il évolue de l'état primitif à l'état civilisé, l'homme voit s'intérioriser, pénétrer au-dedans de lui-même son agression. Les conflits intérieurs deviendraient certainement ensuite un véritable équivalent des luttes extérieures anciennes. Je n'ignore pas que la théorie dualiste, en donnant à l'Eros qui se manifeste dans la libido un partenaire de la même force que lui : l'instinct de mort, de destruction ou d'agression, a généralement peu d'adeptes et ne s'est, il faut le dire, pas imposée, même parmi les psychanalystes. C'est pourquoi j'ai eu tant de plaisir à retrouver récemment notre théorie chez un des grands penseurs de l'Antiquité grecque. Cette confirmation de mes idées me fait renoncer sans regret au prestige de l'originalité, d'autant plus que, vu l'abondance de mes lectures de jeunesse, je ne suis jamais certain que mes soi-disant trouvailles ne soient dues à la cryptomnésie.

Empédocle d'Akragas (Agrigente) (1), né vers 495 av. J.C., nous apparaît comme l'une des plus grandes et les plus surprenantes figures de la civilisation hellénique. Sa personnalité complexe s'est affirmée dans les domaines les plus différents. Il fut

(1) Ce qui suit d'après Wilhelm CAPELLE : *Les Présocratiques*. Alfred KRÖNER, Leipzig. 1935.

chercheur et penseur, prophète et magicien, politicien, philanthrope, médecin versé dans les sciences naturelles ; il passe pour avoir débarrassé de la malaria la ville de Sélinonte et ses contemporains le révéraient comme un dieu. Son esprit semble avoir réuni les contrastes les plus marqués : exact et précis dans ses recherches de physique et de physiologie, il ne recule cependant pas devant une mystique obscure et se livre à des spéculations cosmiques d'une audacieuse et étonnante fantaisie. Capelle le compare au Dr Faust, « auquel plus d'un secret avait été révélé ». A l'époque où il vécut, les territoires de la science ne comportaient pas autant de provinces qu'aujourd'hui, aussi certaines de ses doctrines nous paraissent-elles très primitives. Empédocle explique par le mélange des quatre éléments, terre, eau, feu et air, la diversité des choses ; il pense que la nature est animée et croit en la transmigration des âmes. Mais il intègre aussi dans sa doctrine des idées aussi modernes que celle des stades évolutifs des êtres vivants, celle de la survivance du plus doué, il admet le rôle du hasard (τύχη) dans cette évolution.

Toutefois une des théories d'Empédocle nous semble si proche de la théorie psychanalytique des instincts que c'est vers elle surtout que se porte notre intérêt. On pourrait même être tenté de tenir les deux théories pour identiques si celle du savant grec n'était une fantaisie cosmique, tandis que la nôtre ne fait que s'établir sur des données biologiques. Il est évident que le fait pour Empédocle d'attribuer à l'univers la même vie qu'à chacun des êtres vivants enlève à cette différence une grande partie de son importance.

Le philosophe nous enseigne donc qu'il y a, dans la vie psychique comme dans la vie universelle, deux principes de l'advenir éternellement en lutte l'un contre l'autre : il les appelle *amour* (φιλία) et *discorde* (νεῖκος). De ces deux forces qui, pour lui, ne sont que « des forces naturelles agissant instinctuellement et non pas des forces intelligentes adaptées à un but », l'une tend à faire fusionner en un tout les particules primitives des quatre éléments, l'autre, au contraire, tend à détruire toutes ces combinaisons et à séparer les unes des autres ces particules. Empédocle se représente le processus universel comme une alternance continue, jamais interrompue, de périodes au cours desquelles l'une ou l'autre des deux forces fondamentales l'emporte, de telle sorte que c'est tantôt la discorde, tantôt l'amour qui a gain de cause et qui régit le

monde. Pendant ce temps le parti vaincu revendique ses droits et, à son tour, vainc son adversaire.

Les deux principes fondamentaux d'Empédocle, *φιλία* et *νεῖκος* sont, par le nom comme par la fonction, les équivalents de nos deux instincts primitifs, l'*Eros* et la *destruction*. L'un s'efforce d'englober en des unités toujours plus vastes tout ce qui est, l'autre cherche à dissocier ces combinaisons et à détruire ce qu'a édifié l'*Eros*. Rien d'étonnant à ce que cette théorie ait subi quelques modifications lors de sa réapparition au bout de deux mille cinq cents ans. Sans parler des limites que nous impose la biopsychie, nos substances fondamentales ne sont plus les quatre éléments d'Empédocle ; la matière vivante se différencie nettement pour nous du monde inanimé, nous ne parlons plus de mélange et de séparation des particules de matières, mais de jonction et de désintégration des composantes instinctuelles. Nous avons en outre donné au principe de *discorde* une base jusqu'à un certain point biologique en ramenant notre instinct de destruction à l'instinct de mort et à la poussée vers l'inanimé de tout ce qui vit. Nous ne contestons nullement qu'un instinct analogue ait déjà existé auparavant et nous ne prétendons pas, cela va de soi, que cet instinct n'ait surgi qu'avec la vie. Personne ne saurait prévoir sous quel aspect le fond de vérité de la doctrine d'Empédocle se fera jour et quelles perspectives nouvelles elle fera surgir.

VII

Dans une conférence de grande portée, faite en 1927 sous le titre « Le problème de l'achèvement des analyses » (1), Ferenczi a prononcé les rassurantes paroles que voici : « L'analyse n'est pas un processus sans fin ; grâce aux connaissances et à la patience de l'analyste, elle doit pouvoir être amenée à son terme naturel ». Je crois que cette phrase a surtout pour but de nous rappeler que nous devons viser non pas à raccourcir, mais à approfondir l'analyse. Ferenczi ajoute encore une précieuse remarque en disant qu'il importe infiniment au succès d'une analyse que l'analyste ait une notion suffisante « de ses propres égarements et de ses propres erreurs » et qu'il puisse dominer « les points faibles de sa personnalité ». Voilà un complément non négligeable au sujet que

(1) Int. Ztschr. F. Psa., vol. XIV, 1928.

nous traitons. Parmi les facteurs importants qui influencent les résultats d'une cure analytique et qui la rendent, à la manière des résistances, plus malaisée, il faut compter non seulement la structure du moi du patient, mais aussi le caractère de l'analyste.

Il est indiscutable que les analystes ne sont pas toujours parvenus eux-mêmes au degré de normalité auquel ils voudraient élever leurs patients, et c'est là un fait dont les adversaires de l'analyse ne manquent pas de faire état pour démontrer la vanité des efforts psychanalytiques. Cette critique, parce qu'elle traduit une injuste prétention, doit être rejetée. Les analystes sont des gens qui ont appris à exercer un certain art, mais qui n'ont pas pour cela perdu le droit de rester des hommes pareils aux autres hommes. Exige-t-on d'un médecin qui soigne les maladies internes que ses organes soient en parfait état ? Au contraire, il y aurait certains avantages à ce qu'un médecin menacé lui-même de tuberculose se spécialisât dans le traitement de cette maladie. Cependant, les cas ne sont pas équivalents. Pourvu qu'il soit resté capable de travailler, un médecin dont le cœur ou les poumons sont atteints ne se trouve pas gêné pour établir son diagnostic ou soigner des maladies internes. Au contraire, l'analyste, à cause des conditions particulières du travail analytique, se trouvera réellement empêché, par ses propres défauts, de saisir les conditions dans lesquelles se trouve le patient et d'agir sur elles avec efficacité. Il est donc naturel d'exiger d'un psychanalyste, comme preuve de capacité, qu'il soit pourvu d'une grande dose de normalité et de correction ; ajoutons que l'analyste doit posséder une certaine supériorité de façon à pouvoir, en diverses situations psychanalytiques, servir de modèle à ses patients et, parfois aussi, les guider. Enfin, n'oublions pas que la situation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de celle-ci, ce qui doit en exclure toute illusion et toute duperie.

Faisons ici une courte pause pour assurer l'analyste de notre pleine sympathie dans toutes les obligations si pénibles auxquelles il est astreint dans l'exercice de sa profession. Il semble que la psychanalyse soit la troisième de ces professions « impossibles » où l'on peut d'avance être sûr d'échouer, les deux autres, depuis bien plus longtemps connues, étant l'art d'éduquer les hommes et l'art de gouverner. Evidemment, il n'est pas possible d'exiger que le futur analyste soit, avant de s'occuper de psychanalyse, un être parfait ni de décréter que seuls des sujets d'une haute et rare

perfection peuvent adopter cette profession. Mais où et comment le malheureux pourra-t-il acquérir cette qualité idéale qu'exige sa profession ? Nous répondons : dans sa propre analyse, cette analyse didactique destinée à le préparer à son futur métier mais qui, pour des motifs d'ordre pratique, reste forcément courte et incomplète. Son but principal est de permettre à l'analyste enseignant de juger si le candidat est apte à poursuivre ses études. Le résultat est atteint quand l'analyste a pu convaincre, de façon certaine, l'aspirant de l'existence de l'inconscient, lui a permis d'acquérir sur lui-même, grâce au retour du refoulé, des notions qui, sans l'analyse, resteraient incroyables, et lui a appris, par cet échantillon d'analyse, une technique qu'elle seule est capable d'enseigner. L'instruction analytique due à une analyse didactique serait insuffisante si l'on ne comptait sur l'effet qu'elle continue à produire même après son interruption. Les processus de modifications du moi se poursuivent spontanément chez l'analysé et toutes les expériences ultérieures sont utilisées par la suite dans la direction nouvellement acquise. C'est là ce qui arrive réellement et c'est dans la mesure même où ce fait se réalise que l'analysé devient apte à être analyste.

Hélas ! d'autres phénomènes encore se produisent, difficiles à décrire parce qu'il ne s'agit que d'impressions. L'hostilité d'une part, la partialité d'autre part, créent une atmosphère peu favorable aux recherches objectives. Il semble ainsi que nombre de psychanalystes apprennent à se servir de mécanismes de défense qui leur permettent d'écarter de leur propre personne les conséquences et les exigences de l'analyse, sans doute en les détournant contre autrui. De la sorte, ils restent eux-mêmes comme ils sont et peuvent échapper à l'influence critique et corrective de l'analyse. Un écrivain nous a rappelé que celui qui a la puissance en partage a de la peine à n'en point faire mauvais usage (1). Peut-être le processus en question lui donne-t-il raison. Une autre analogie désagréable s'impose parfois à l'esprit de celui qui s'efforce de comprendre, je veux parler de l'analogie avec les rayons Röntgen utilisés sans précautions. Est-il surprenant qu'à force de s'occuper sans cesse de tout ce qui a été refoulé, de tout ce qui, dans l'âme humaine, tend à se libérer, l'analyste puisse, lui aussi, voir s'éveiller en lui toutes ces exigences pulsionnelles qu'il par-

(1) ANATOLE FRANCE, *La Révolte des anges*.

vient généralement à maintenir dans le refoulement ? Ce sont là des « dangers de l'analyse » qui cette fois, dans la situation analytique, menacent non pas le partenaire passif, mais bien le partenaire actif et qu'il conviendrait de prévenir. Tout analyste devrait ne pas rougir de se soumettre périodiquement, tous les cinq ans par exemple, à une analyse. Et cela signifie que l'analyse didactique, comme l'analyse thérapeutique d'un malade, est un travail non pas terminable, mais infini.

Il est temps pour nous de dissiper ici un malentendu. Je n'entends pas prétendre que l'analyse constitue généralement un travail sans conclusion. Quelle que soit l'opinion théorique qu'on professe sur ce point, la fin d'une analyse est, à mon avis, une question de pratique. Tout analyste expérimenté se rappellera une série de cas où il a pu, *rebus bene gestis*, congédier définitivement son patient. La pratique et la théorie sont bien moins éloignées l'une de l'autre dans ce qu'on a appelé les analyses de caractère. Ici l'achèvement naturel sera moins facile à prévoir, même lorsqu'on se garde de tout espoir exagéré et qu'on n'exige pas de l'analyse des résultats extrêmes. Le but ne doit pas être d'édulcorer toutes les réactions caractéristiques au profit d'un schématique état normal, ni d'exiger que le sujet « analysé à fond » ne ressente plus aucune passion et ne voie plus se développer en lui de conflits intérieurs. L'analyse doit établir, pour les fonctions du moi, des conditions psychologiques favorables. Ce but atteint, sa tâche est accomplie.

VIII

Dans les analyses thérapeutiques aussi bien que dans celles de caractère, un fait est à noter, c'est que deux thèmes ressortent particulièrement et donnent bien du travail à l'analyste. Il n'est pas possible de méconnaître longtemps ici le jeu d'une certaine loi : les deux thèmes sont liés à la différence des sexes, l'un caractérise l'homme et l'autre la femme. Malgré la diversité des contenus, il y a un parallélisme évident, quelque chose de commun aux deux sexes qui, du fait de la différence des deux sexes, a été contraint de prendre une forme différente d'expression.

Les deux thèmes qui se correspondent sont, pour la femme, *l'envie du pénis*, l'aspiration positive à posséder un organe génital

mâle ; pour l'homme, la révolte contre sa propre attitude passive ou féminine à l'égard d'un autre homme. La nomenclature psychanalytique a très tôt fait ressortir cette analogie en appelant ces réactions : « comportement à l'égard du complexe de castration ». Plus tard, Alfred Adler a créé, pour ce qui concerne l'homme, le terme tout à fait approprié de « protestation mâle ». Je crois plutôt que le terme de « rejet de la féminité » conviendrait parfaitement, à l'origine, à cet étrange phénomène de la vie psychique humaine.

En essayant d'introduire cette notion dans notre doctrine théorique il ne faut pas oublier que ce facteur, conformément à sa nature, ne trouve pas dans les deux sexes une même utilisation. Chez l'homme, la tendance virile existe dès le début et se trouve parfaitement conforme au moi ; l'attitude passive présupposant que le sujet a admis l'idée de la castration est énergiquement refoulée et il arrive souvent que son existence ne soit révélée que par d'excessives surcompensations. Chez la femme, l'aspiration à la virilité reste aussi, pendant un temps, conforme au moi, à savoir pendant la phase phallique, avant le développement de sa féminité. Plus tard, cependant, cette aspiration subit le remarquable processus de refoulement de l'issue, duquel, comme nous l'avons si souvent répété, dépendent les destins de la féminité. Le point important est alors de savoir si une quantité suffisante du complexe de virilité échappe au refoulement et peut influencer de façon durable le caractère ; de grandes parties du complexe se trouvent normalement transformées afin de contribuer à l'instauration de la féminité ; le désir insatisfait du pénis doit se muer en désir de l'enfant et de l'homme possesseur du pénis. Mais trop souvent, nous constatons que le désir de virilité est resté présent dans l'inconscient et déploie, à partir du refoulement, ses effets nocifs.

Ainsi qu'on le peut voir d'après ce qui précède, c'est, dans les deux cas, ce qui va à l'encontre du sexe du sujet qui subit le refoulement. J'ai déjà dit ailleurs (1) que ce point de vue me fut naguère exposé par Wilhelm Flies, qui inclinait à penser que l'opposition entre les sexes constituait la cause véritable, le motif primitif du refoulement. Je ne ferai ici que renouveler mon refus de sexualiser de telle manière le refoulement, c'est-à-dire d'en fonder l'origine sur des bases biologiques et non psychologiques.

(1) *On bat un enfant*, Ges. Schr., vol. V, p. 369. Trad. française par H. HOESLI, in *Rev. fr. de psa.*, n° 4, 1933.

L'importance considérable de ces deux thèmes, le désir du pénis chez la femme et la révolte contre une attitude féminine chez l'homme, n'a pas échappé à l'attention de Ferenczi. Dans une conférence qu'il fit en 1927, il déclara que toute analyse réussie doit avoir surmonté ces deux obstacles (1). Mon expérience personnelle m'incite à ajouter que je trouve ici Ferenczi particulièrement exigeant. Au cours du travail analytique, jamais le sentiment de faire des efforts répétés et infructueux n'est aussi pénible, jamais on n'a autant l'impression de prêcher dans le désert que lorsqu'on veut pousser les femmes à abandonner, parce qu'irréalisable, leur désir du pénis ou lorsqu'on cherche à convaincre les hommes que leur attitude passive envers quelqu'autre homme n'équivaut pas à une castration et est inévitable dans bien des relations humaines. L'une des plus fortes résistances de transfert émane de la surcompensation opiniâtre de l'homme. Il ne veut pas s'incliner devant un substitut de son père, refuse d'être son obligé et par là de se voir guéri par le médecin. Un transfert analogue ne peut découler du désir du pénis de la femme. Par contre, ce sont des crises de dépression grave qui viennent de cette source, crises au cours desquelles la malade est sûre que le traitement analytique ne lui servira de rien et qu'elle est incurable. On n'est pas en droit de lui donner tort lorsqu'on apprend que c'est l'espoir d'acquérir malgré tout l'organe viril si douloureusement convoité qui fut pour elle le motif principal de la cure entreprise.

On apprend cependant aussi par là que la forme sous laquelle surgit la résistance, transfert ou non, n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui est décisif, c'est le fait que la résistance ne provoque aucune transformation, que tout demeure dans le même état. On a souvent l'impression qu'en se heurtant au désir du pénis et à la protestation mâle, on vient frapper, à travers toutes les couches psychologiques, contre le roc et qu'on arrive ainsi au bout de ses possibilités. Cela doit être le cas, en effet, car pour le psychisme, le biologique joue vraiment le rôle du roc qui se trouve au-dessous de toutes les strates. Le refus de la féminité ne peut être qu'un fait biologique, une partie du grand mystère de la sexualité (2).

(1) Tout patient mâle doit faire la preuve qu'il a surmonté sa peur de la castration, en arrivant à se sentir sur un pied d'égalité de droits avec son médecin. Toutes les malades femmes, pour que leur névrose paraisse complètement liquidée, doivent en avoir fini avec leur complexe de virilité et accepter sans rancœur toutes les possibilités concevables de leur rôle féminin.

(2) Le terme de « protestation mâle » ne doit pas nous porter à croire que le refus de l'homme concerne l'attitude passive, ce qu'on pourrait appe-

Il est malaisé de décider, au cours d'une cure analytique, si nous avons réussi à vaincre ce facteur et à quel moment cette victoire se réalise. Consolons-nous en constatant que nous avons offert à l'analysé toutes les possibilités de comprendre et de modifier son attitude à cet égard.

ler l'aspect social de la féminité. Cela se trouve contredit par l'observation courante : on trouve, en effet, que de pareils hommes ont souvent à l'égard de la femme un comportement masochique et qu'ils témoignent envers elle d'appartenance sexuelle. L'homme se défend d'être passif à l'égard de l'homme, mais il admet la passivité en général. En d'autres termes, la « protestation mâle » n'est en fait que la peur de la castration,

Le Symbolisme et la valeur psychanalytique des dessins infantiles ⁽¹⁾

par Sophie MORGENSTERN

En étudiant l'expression de la pensée de l'enfant dans ses jeux, ses contes, ses rêves et ses dessins, nous sommes souvent frappés par la difficulté que nous avons à comprendre leur sens et leur but.

Le contenu apparent est bien éloigné du contenu réel. Et seule la connaissance de la situation affective de l'enfant, de ses conflits réels ou imaginaires, des symboles dont il se sert pour les exprimer, nous permet de reconstruire le puzzle dont il nous fournit les pièces dans ses manifestations ludiques ou graphiques.

L'étude des enfants névrosés, des enfants en conflit avec leur entourage a mis entre nos mains un nombre de dessins extrêmement curieux par leur symbolisme ingénieux. Ces dessins semblent cacher et dévoiler en même temps les sentiments très complexes qui agitent l'âme de l'enfant.

Pour comprendre leur sens caché, il faut être familiarisé avec la mentalité si spéciale de l'enfant. Cette mentalité tient de celles du primitif et du schizophrène. Les éléments affectif et magique y trouvent leur plus large application. L'enfant est dirigé dans son activité intellectuelle et pragmatique par sa vie affective et par sa foi dans les forces magiques. Cela lui permet d'introduire dans

(1) Communication faite au XV^e congrès international de psychanalyse, Paris, août 1938.

ses manifestations, les uns à côté des autres, des faits contradictoires ou éloignés les uns des autres.

Les anneaux intermédiaires qui expliqueraient la structure de cette pensée bizarre manquent, ce qui nous oblige à étudier ses éléments. Pour pénétrer dans ce monde qui possède ses formules à lui, son langage à clé, pour y être admis, il faut connaître le mot de passe.

Ce sont les lacunes dans la structure logique de leur production qui permettent à l'enfant d'y exprimer ses pensées les plus secrètes, ses sentiments les plus intimes, d'y réaliser ses conflits les plus douloureux.

C'est surtout dans le dessin que l'enfant exprime le plus facilement ses doléances refoulées, ses griefs et ses haines. Le dessin découle plus directement de l'inconscient et arrive ainsi à cacher à son auteur son vrai contenu. L'enfant se permet d'être lui-même dans ses dessins, il s'y aventure, devient audacieux et représente les situations les plus compliquées et les plus délicates par des symboles plus ou moins transparents. On est parfois étonné de voir quelles formes bizarres et fantasques l'enfant donne à ses sujets, traduisant ainsi ses éléments magiques et autistes. L'enfant névrosé est dupe de son propre inconscient. Sans le vouloir il trahit ses secrets et obtient souvent, grâce à ce travail libérateur, la guérison de ses symptômes.

Ne comprenant pas le sens de ses dessins et ayant tout intérêt à ne pas le dévoiler, l'enfant se refuserait plutôt qu'il ne nous aiderait à déchiffrer le symbolisme de ses tracés. Par un travail analytique on arrive quand même à reconstruire, grâce à ces dessins en apparence chaotiques et sans lien, une narration graphique qui mène à la source de ces productions, au traumatisme affectif et aux sentiments revendicateurs qui les inspirent.

Nous avons cherché à savoir si les mêmes symboles se répètent dans les dessins des divers enfants : nous avons constaté que chaque enfant figure, en se servant d'une manière différente des mêmes symboles, le problème qui le préoccupe. Nous avons même observé que les enfants montrent au cours de leur névrose une plus grande ingéniosité dans leurs trouvailles graphiques qu'après leur guérison. Il existe même une contradiction entre leur attitude indolente, rêveuse et leurs dessins, qui représentent des scènes bien construites et pleines d'élan.

Cela nous paraît d'autant plus intéressant qu'au fond les

conflits affectifs proviennent chez tous ces enfants de la même source primordiale : de la non-résolution des complexes d'Œdipe et de castration, ainsi que de la jalousie envers les frères et sœurs.

Nous essayerons de montrer, en analysant les dessins de deux enfants qui se sont servis des mêmes symboles pour exprimer leur angoisse, que chacun d'eux présentait ces symboles d'une manière différente, selon la névrose dont il était atteint et selon sa personnalité. Il s'agissait chez ces deux enfants de névroses très graves. L'un d'eux souffrait d'une névrose d'angoisse et d'un mutisme psychogène total, tandis que l'autre, atteint d'un mutisme partiel, s'était déjà isolé dans un autisme profond qui frôlait la schizophrénie.

Chez ces deux enfants l'angoisse se traduisait symboliquement par des oiseaux, mais ces mêmes êtres symboliques étaient traités par chacun d'eux d'une manière différente. La différence dans la facture de ces animaux nous permettait d'entrevoir la différence dans la structure des névroses de nos sujets et même de prévoir un dénouement différent pour chacun d'eux.

Dans le cas du mutisme psychogène total il s'agissait d'un jeune garçon de neuf ans, d'une intelligence à peine moyenne et d'une affectivité riche, vibrante avec son entourage. Il produisait une quantité surprenante de symboles dans ses dessins et il arrivait à faire une narration graphique de sa névrose d'une valeur psychanalytique énorme, représentant en même temps une valeur très grande au point de vue des recherches sur le rapprochement entre la pensée du névrosé, du primitif et de l'enfant.

Au début de son traitement psychanalytique cet enfant dessinait des oiseaux de dimensions formidables et en très grande quantité. Ces oiseaux remplissent différentes missions : tantôt ils entourent un seul homme, tantôt un seul oiseau pique un petit garçon, tantôt un oiseau plus grand qu'une maison s'attache au pied du lit sur lequel se dresse un être humain dans une attitude défensive, tantôt un soldat tue un oiseau. Enfin, nous rencontrons sur un dessin, où figurent des hommes-loups avec des ailes, un oiseau aux ailes déployées, marchant sur des pieds humains et pourvu d'une tête d'homme. Si nous apprenons que les hommes-loups, d'après notre malade, mangent les enfants ou les tuent en les jetant de la lune et que ce fut le dernier dessin sur lequel cet enfant représenta au cours de son analyse des oiseaux, nous ne ferons probablement pas fausse route en attribuant à ces oiseaux une

signification phallique entre autres significations. Cet enfant révéla sa peur du phallus paternel par d'autres dessins plus explicites dont nous parlerons par la suite. Cet enfant symbolisa donc sa peur de cet organe redoutable de son père par la taille géante et l'attitude agressive qu'il donnait à ces oiseaux.

Malgré l'aspect bizarre et effrayant de ces oiseaux, ils nous paraissent de bon augure, car ils se trouvent en contact continu avec tout ce qui touche à la vie et aux conflits de notre jeune malade, ils crient sa misère morale à tous ceux qui regarderont ces dessins et ils dirigent le malade sur la voie de la libération.

Les dessins du second malade, du même âge que le premier, et qui est affligé d'une lourde hérédité convergente, offrent un caractère bien différent. Les dernières années, cet enfant a vécu seul avec sa mère atteinte d'un délire hallucinatoire grave.

Il répète sans fin sur ses dessins le même sujet : sur des cimes de montagnes très hautes se trouvent des oiseaux dispersés qui sont liés les uns aux autres par des cordes dont une est nouée autour du corps du petit garçon. Celui-ci a l'aspect d'un être bizarre, fantastique, moitié homme, moitié oiseau : la tête noire est aussi grande que le tronc ; celui-ci est figuré par une boule noire dont partent de longs bras finissant par trois longues griffes ; les jambes finissent de même par une patte d'oiseau. Sur d'autres dessins notre jeune malade représente des montagnes nues sur lesquelles un seul être minuscule grimpe pour attraper un oiseau, pour arrêter le mouvement d'un moulin à vent, le courant d'un ruisseau. Lui-même a, sur ces dessins, l'aspect d'un spectre aux bras et aux jambes filiformes finissant par de longues griffes, les bras en l'air dans une attitude de prière.

Il dessine des animaux fantastiques, monstrueux, à tête de mort, pourvus d'ailes, qu'il appelle araignées, fourmis, chevaux-volants, qui n'ont rien de ces animaux et ressemblent plutôt aux dessins que des schizophrènes font de leurs hallucinations. Le dessin sur lequel notre jeune garçon représente un cauchemar a le même caractère morbide. On y voit un petit pingouin tout ahuri entre deux monstres immenses, l'un à tête de serpent et l'autre à tête de girafe, tous deux se penchant au-dessus de lui. Ce dessin symbolise la situation de notre malade entre ses parents. Il reproduit là-dessus toute sa détresse morale.

Tous ces dessins nous frappent par l'austérité, la nudité, la

solitude du paysage. Aucune végétation sur les montagnes, aucun être humain, sauf notre jeune malade ; des oiseaux grotesques, des monstres, voilà ce que représentent ces dessins. Les oiseaux qui figurent là-dessus n'ont aucun contact avec le monde extérieur ; le seul lien qui les unisse à un être humain est une corde nouée autour de son corps ; eux-mêmes ne volent pas en liberté, ils sont emprisonnés par des cordes qui les attachent les uns aux autres.

Le trait caractéristique des oiseaux est la liberté, la capacité de s'élever aussi haut qu'ils veulent ; ici ils sont privés de ce don. Il s'agit de savoir ce qu'ils symbolisent pour notre jeune malade : sont-ils pour lui les symboles phalliques qu'il craint ou qu'il convoite ? Probablement l'un et l'autre. En attachant les oiseaux entre eux, il les prive de la liberté de se déplacer : il arrive ainsi à symboliser la castration de son père. D'autre part, en les attachant à lui-même, il s'approprie aussi toute leur force phallique, équivalent de la libido paternelle.

Mais, même en arrivant à tenir en échec sa peur du châtiment suprême de la part de son père, il ne se libère pas de son complexe de castration, il ne résoud pas son complexe d'Œdipe, le dessin de son cauchemar nous en donne la preuve. Le pauvre pingouin reste seul, isolé entre les deux monstres, symboles de ses parents qui le guettent mais ne l'abritent pas. Il continue donc à vivre dans un isolement absolu, auquel une tentative d'analyse n'est pas arrivée à l'arracher.

Nous avons essayé de montrer les différentes manières dont nos deux malades ont traité le même symbole, et cependant le sens de ce symbole reste le même pour les deux.

Jusqu'ici nous n'avons abordé que la signification phallique de ce symbole ; nous essayerons à présent de démontrer son sens totémique. Cet oiseau se répétant sous tant d'aspects divers chez nos deux malades, c'est aussi le symbole de l'ancêtre proche et éloigné qu'on craint, de l'ancêtre qui protège sa progéniture.

Les dessins du premier malade nous ont montré avec beaucoup de précision ce que représentait pour lui l'oiseau. Notamment, le dessin figurant une multitude d'oiseaux, au milieu desquels se tient un homme à casquette, enlève tout doute sur leur sens symbolique. Il ne s'agit dans ce dessin que des doubles de son père, cet être tellement redouté par notre petit malade, qui le repré-

sentait sur tous ses dessins sous le même aspect de « l'homme à casquette ».

Notre deuxième malade, qui se trouve dans un état d'assez profonde désagrégation psychique, se rapproche dans sa pensée et dans son comportement du schizophrène et du primitif. Il cherche sur les cimes des montagnes ses oiseaux fantastiques et il espère en s'attachant à eux obtenir la protection de l'animal totémique.

L'oiseau joue un rôle magique chez les peuples primitifs. Nous en trouvons la preuve dans l'importance que les peuples de l'Amour attachent à l'ornement de la proue de leurs bateaux par des oiseaux sculptés. Dans son travail sur « Ornaments, représentation religieuses et rites liés au bateau chez les peuples de l'Amour », S. Ivanof dit : « Dans la région de l'Amour... des figures d'oiseaux découpées par des hommes sont attachées aux bateaux... Ces sculptures se font d'un morceau de bois entier... On retrouve les oiseaux employés comme ornement de bateau en Mandchourie et en Chine... Il est certain que la disposition de ces oiseaux sur les bateaux avait une signification religieuse. Le rôle décoratif est secondaire, il suivait le rite religieux... Chez différents peuples de l'Amour la représentation de l'oiseau est étroitement liée à la chasse aux phoques. Les chasseurs de phoque ne partent pas, si leur barque ne possède pas l'ornement de l'oiseau. En Chine la grue (l'oiseau de proue) doit servir à disperser les mauvais esprits de l'eau, les démons de l'eau. Cela expliquerait, dit l'auteur, le sens magique de l'oiseau pour la pêche des phoques chez les peuples de l'Amour. Chez ces peuples l'oiseau est lié à une quantité d'idées religieuses et joue un grand rôle dans leur culte. Ainsi les uns ne mangent pas la chair du cygne, d'autres croient que l'être humain provient de l'union du premier homme avec une cane transformée en femme. Certains oiseaux de l'eau appartenaient aux animaux totémiques. Ils étaient considérés dans certains cas comme oiseaux totems et devinrent des anges gardiens des bateaux. »

L'oiseau a remplacé sur le bateau les ornements qui portaient le nom de l'œil, car les peuples s'imaginaient que le bateau possédait la faculté de voir. Le bateau devait voir devant lui ce qui se passait sur le trajet. Le signe de l'œil, dit l'auteur, est répandu, outre chez les peuples de l'Asie, chez ceux des deux Amériques, de l'Europe, et il existait déjà chez les anciens Egyptiens sur les navires mortuaires. Tous ces exemples, de pays très éloignés les

uns des autres, nous montrent une même forme de la pensée primitive.

Nous connaissons tous le rôle important que l'œil joue dans la névrose d'obsession, soit que les yeux des portraits d'ancêtres proches et éloignés inquiètent le malade comme un reproche perpétuel, soit que le névrosé se croie poursuivi par les yeux des tableaux de sa chambre et leur prête la force magique de se déplacer. Dans tous ces cas, l'œil remplit le rôle du scrutateur, du juge. En dessin, l'œil peut exprimer aussi bien la plus profonde condamnation que la plus grande angoisse.

Le premier de nos deux jeunes malades a donné par une technique assez simple aux différents personnages qu'il figurait sur ses dessins, selon leur signification symbolique, une expression de condamnation, de méfiance ou d'angoisse.

Le plus caractéristique, à ce point de vue, est un dessin sur lequel est représentée une maison derrière les deux murs opposés de laquelle se tiennent cachés deux personnages, dont l'un, un petit garçon, a l'air ahuri et angoissé, l'autre — l'homme à casquette — paraît méchant et agressif. Ces expressions sont l'effet de la manière dont le malade insère les yeux dans la figure. Même la lune a les yeux tournés de la même manière, dans la même direction. A partir du moment où notre petit garçon a été guéri de son angoisse, il ne fut plus capable de donner à ses personnages une expression de peur et de sévérité. Nous en avons eu la preuve dans le fait qu'à cette période de son traitement analytique, notre jeune malade n'a pas pu reproduire de mémoire le dessin en question, dont il se rappelait exactement le sujet. Il nous dit qu'une fois débarrassé de sa peur, il ne pouvait plus reproduire le même dessin. Et en réalité, il représenta la même scène sous l'aspect de deux personnages de taille différente, habillés de la même façon, en conversation amicale devant la même maison. Le regard des deux est souriant et plein de bonhomie.

Ce même malade nous dévoile, par une grande variété d'objets et d'animaux symboliques, dans d'autres dessins, ses conflits les plus intimes et ses préoccupations les plus secrètes. A la période la plus aiguë de sa névrose, ses dessins fourmillent d'objets et de bêtes fantastiques. Parmi ces bêtes l'araignée revient à plusieurs reprises, de taille gigantesque et sous les aspects les plus surprenants. Soit qu'elle entoure de ses fils le petit garçon comme une mouche et s'apprête à le dévorer, soit que sous l'aspect d'un huis-

son elle le cache aux yeux de l'homme à casquette qui paraît l'épier à travers l'araignée, soit qu'elle soit en train de se retirer par une porte dans une maison qu'elle habite toute seule.

Le double rôle de destructrice et de protectrice que l'araignée joue sur les dessins de notre jeune malade, la signification symbolique féminine qu'on lui attribue dans la vie quotidienne en tous temps et en tous lieux, nous permet de la considérer comme le symbole de sa mère.

Cela nous paraît surtout justifié par les relations qui existaient entre notre petit malade et sa mère. Il était excessivement fixé à elle et la craignait éperdument à cause des menaces et des sévices qu'elle lui faisait subir pour sa masturbation.

L'araignée comme telle ou sous l'aspect d'une bête fantastique ou effrayante fut pour le deuxième malade le sujet habituel de ses dessins pendant une longue période de sa maladie, avant qu'il dessinât des oiseaux. Il remplissait des cahiers entiers de dessins d'araignées immenses qui tissaient des fils dans toutes les directions. Un petit garçon était souvent suspendu au bout d'un de ces fils.

Ces dessins étaient des plus touffus, comme un filet dont on n'échappe pas. Si nous nous rappelons que notre jeune malade a vécu plusieurs années enfermé avec une mère délirante dans la même chambre, le symbolisme de ces dessins devient frappant. Il nous paraît assez évident que l'araignée est le symbole de la mère — un symbole ultra-féminin.

Notre premier malade était plongé dans des préoccupations et des curiosités sexuelles obsédantes qu'il exprimait dans ses dessins avec une variété et une fantaisie surprenantes.

Ses dessins fourmillent de symboles phalliques en forme de bâtons, de pipes, de barbes-langues et de langues tuméfiées pendant de la bouche d'animaux baroques, de serpents, de hérissons et d'autres animaux fantastiques.

Sur un de ces dessins un homme sonne, à l'aide d'un bâton immense implanté au haut de sa culotte, la cloche d'une église ; deux hommes pourvus de bâtons-pipes s'approchent en se dissimulant dans une fumée de la maison qu'habite le petit garçon. Sur un autre dessin deux hommes méchants tiennent des conciliabules la nuit devant la même maison, et armés de gourdins se dirigent à pas de loup vers une tour.

Dans les dessins de la période plus avancée de l'analyse, tous

ces insignes de la force paternelle cèdent leur place au couteau. Dans les scènes de castration manifeste, un seul homme à casquette s'acquitte de son rôle d'exécuteur du châtement suprême. En même temps disparaît le double du père qui représentait probablement son ami et conseiller, que notre petit malade craignait beaucoup.

D'une manière très originale il nous renseigne par ses dessins sur ses théories sur le coït et sur la provenance des enfants. Une femme, le ventre ouvert, est allongée sur une table d'opération. A côté d'elle se tient un chirurgien muni d'un double pénis en forme de barbe-langue et d'un instrument partant de son ventre, avec lequel il asperge la plaie du ventre de la femme. Sur une table est préparé un os que le chirurgien mettra dans le ventre de la femme pour remplacer ce qu'il en a enlevé.

Cette scène nous paraît être une condensation de l'idée que notre petit malade se fait du coït et de la naissance des enfants. La cruauté de cette scène explique avec plus de précision le sentiment hostile dont étaient marquées ses relations avec son père, la peur de la castration basée sur les menaces prononcées par ses parents, la représentation des horreurs que son père faisait, d'après lui, subir à sa mère — tous ces faits sont à l'origine de sa névrose, de ses angoisses et de son mutisme.

Sa névrose lui offrait aussi certains bénéfices : elle lui permettait de coucher la plupart du temps avec sa mère, et ses symptômes névrotiques obligeaient celle-ci à s'occuper beaucoup de lui.

Une autre théorie qu'il s'était faite sur la provenance des enfants éclaire son dessin sur lequel figurent les portraits de ses parents et un animal stylisé de la bouche duquel sortent des œufs oblongs pourvus de points noirs ; un de ces œufs à l'aspect d'un petit animal.

La bouche et la langue préoccupaient énormément notre petit malade et étaient pour lui, certainement, toutes deux très érotisées, symboles des organes frappés de tabou. Les dessins de ce malade nous ont permis de découvrir des symboles des plus intéressants et de pénétrer grâce à eux dans la structure de sa névrose.

Ces dessins ont atteint largement leur but : ils ont permis à l'enfant d'exprimer par un langage imagé, incompréhensible aux non-initiés, tous ses conflits, d'extérioriser tout le matériel psycho-

logique refoulé dans son inconscient et d'obtenir par ce moyen sa guérison.

Une fois débarrassé de son angoisse, il récupéra la parole et nous fournit lui-même l'interprétation de ses dessins.

Le refoulement et son effet, la névrose, ont dirigé notre jeune malade sur cette activité artistique. Une fois guéri sa productivité artistique s'était aussi épuisée.

Nous supposons même qu'il existe une corrélation entre la technique du dessin et le symptôme névrotique. Ainsi nous avons été frappés par la différence du tracé dans les dessins de deux petites filles du même âge, mais atteintes de troubles névrotiques différents. Les personnages de celle qui souffrait d'obsessions sont d'une rigidité qui rappelle l'attitude figée de l'obsédé, tandis que les dessins de la fillette atteinte d'une fixation narcissique, mais s'adaptant facilement à un nouvel entourage qu'elle tâche de capter, sont d'une souplesse et d'une légèreté frappantes.

Les dessins se révèlent être comme les expressions les plus variées et les plus appropriées des conflits de l'âme infantile et nous permettent par l'étude de leur symbolisme d'atteindre le noyau le plus caché des symptômes névrotiques, l'origine de l'éloignement de l'enfant de la réalité, basé sur les peurs — expressions de son sentiment de culpabilité et de son besoin d'autopunition.

Le dessin de l'enfant névrosé cache et exprime en même temps, comme nous l'avons déjà indiqué, son conflit, rend ce dernier au cours de l'analyse plus compréhensible et en libère le malade.

C'est une manifestation psychologique centrifuge, qui paraît être régie directement par l'inconscient. Cette source explique pourquoi les symboles sont des plus bizarres, la structure des dessins tellement audacieuse et que les éléments les plus hétéroclites et les plus éloignés les uns des autres y soient rassemblés.

Ces dessins nous ont permis de trouver une parenté entre la pensée et l'art de l'enfant et ceux du névrosé et du primitif, provenant de la même orientation affective et intellectuelle. La mentalité de l'enfant est dirigée comme celle du névrosé et du primitif par les éléments affectifs et par la foi dans la toute-puissance de sa pensée.

Les relations entre le moi et le surmoi⁽¹⁾

par G. BYCHOWSKI, de Varsovie

Professeur agrégé

I. LE SURMOI ET SES RETROPROJECTIONS

Ce serait répéter des vérités presque banales que de souligner l'importance historique de la découverte par Freud du surmoi. Nous y avons gagné un instrument conceptuel nouveau, apte à décrire et à faire comprendre des processus psychiques des plus compliqués.

Les imagos des personnes ayant constitué pour l'enfant l'autorité et le monde normatif forment, comme on le sait, les pierres d'édifice du surmoi.

Selon la loi fondamentale de la durée éternelle des choses vécues, les relations qui liaient le moi infantile et ces personnages divins se conservent elles-mêmes, bien que revêtues des déguisements imprimés par le temps en marche. On les retrouve non seulement dans le domaine endopsychique, mais aussi dans les relations qui se constituent entre le moi et le monde extérieur. Les imagos primitives sont reprojctées sur des personnes qui entourent l'individu dans son âge adulte ; c'est ainsi que celles-ci revêtent des qualités empruntées aux modèles archaïques. Des conflits et des luttes qui s'étaient déroulés pendant l'enfance se répètent ainsi entre d'autres acteurs et sous une nouvelle forme.

J'espère vous montrer, par quelques exemples cliniques, les principaux mécanismes observés, telles des armes dont se servent les deux partis belligérants. Je crois, si j'ose m'appuyer sur

(1) Rapport présenté au XV^e Congrès International de psychanalyse, à Paris, 1938.

mon expérience, qui est évidemment restreinte, que la connaissance de ces mécanismes a son importance dans la technique thérapeutique et qu'elle permet d'utiliser d'une façon plus efficace le matériel actuel apporté par le patient.

II. CAPITULATION

Voici mes documents cliniques.

OBS. I. — Femme de quarante ans, atteinte d'agoraphobie extrêmement grave. Lorsque, améliorée considérablement par quelques mois de traitement, elle commença des promenades solitaires en ville, elle fut tout d'un coup victime d'accès d'angoisse très violents.

Or c'est dans le même moment qu'elle réussit, après de nombreux échecs, à se séparer de son mari, qui, brutal et tyrannique, avait joué un rôle capital dans les origines de sa névrose. Lors des précédentes tentatives de séparation, auxquelles il avait toujours opposé une résistance d'autant plus bizarre qu'il la trompait depuis des années sans le moindre souci des apparences, il la menaçait et l'effrayait en lui signalant des dangers auxquels, solitaire, elle allait s'exposer. Cette voix maritale introjectée était devenue une couche récente du surmoi et s'était opposée aux tentatives de libération entreprises par la malade.

C'est en tant que symbolisant les tentatives de révolte que les sorties solitaires de notre malade finissaient par des accès d'angoisse, symbolisant eux-mêmes la capitulation du moi devant le surmoi menaçant.

Mais où celui-ci allait-il puiser son caractère terrifiant, paralysant et inhibiteur ? Il le devait d'une part aux qualités de l'époux, d'autre part à la structure des couches archaïques du surmoi.

La malade, fille unique de propriétaires ruraux russes très fortunés, avait été élevée selon la tradition la plus sévère, n'avait jamais eu la permission de sortir seule et n'était même pas allée à l'école. De ce nid bien gardé, elle fut arrachée au moyen de la violence et de la terreur, par son mari. Il la domina par sa brutalité et par sa jalousie despotique, et ne la laissa, non plus, acquérir aucune espèce d'indépendance. Pendant la guerre elle perdit ses parents, accompagna son mari en Pologne et s'y trouva tout esseulée, délaissée par lui.

Ainsi la voix introjectée de l'époux s'était superposée aux voix antérieures des parents. Les tentatives de séparation d'avec le mari, entreprises avant le traitement et ayant échoué, avaient abouti à l'agoraphobie, capitulation absolue. Car il faut bien le dire, chaque tentative, en tant que révolte infructueuse contre le surmoi, fournissait la preuve de la faiblesse du moi et augmentait l'agressivité de l'instance dominatrice.

Les dangers dont le terrible surmoi menaçait le moi faible et soumis empruntaient leur forme à l'enfance. On avait de bonne heure appris à la petite la nécessité d'un absolu contrôle de soi-même. Il était indécent de se laisser aller, de pleurer comme d'autres enfants. Or l'angoisse qui martyrisait notre malade lors de ses promenades solitaires avait, entre autres sujets, celui-ci : ne pas se donner en spectacle aux passants, ne pas montrer sa faiblesse, sa défaillance. Ainsi la crainte du surmoi alla parallèlement à la

crainte des personnes du monde extérieur, toutes redoutées face au moi redevenu infantile.

La démonstration de la faiblesse du moi devant le surmoi a non seulement le sens d'une capitulation, elle poursuit le but d'adoucir le surmoi, d'en réduire les exigences, de se faire pardonner par lui ses torts et de s'en assurer l'aide et la protection. Cette théologie concerne aussi bien le surmoi véritable, archaïque et intérieur, que ses représentants actuels et extérieurs, choisis dans l'entourage et revêtus des qualités projetées.

OBS. II. — Homme doué de génie artistique et ayant investi sa femme d'un pouvoir absolu en lui conférant les qualités empruntées à des images familiales.

Sa grande névrose — car pendant de longues années déjà il avait été tourmenté par des angoisses passagères ayant pour sujet la vie et la mort de ses parents — éclata après qu'il eut appris que sa femme le trompait avec son meilleur ami. Celui-ci symbolisait pour le malade son moi idéal primitif : il était beau, grand et très mâle, de sorte que le malade y trouvait l'appui et le soutien nécessaires comme compensation à son propre sentiment de faiblesse. La déchéance de son idéal féminin fut donc accompagnée pour lui de celle de son idéal masculin. Auparavant, il avait juché sa femme dans des régions si élevées qu'il pouvait l'adorer tout en lui laissant la plus grande liberté, et il échappait ainsi à la nécessité de jouer toujours son rôle de mâle auprès d'elle. Cela lui était d'autant plus agréable qu'elle ne cessait de l'intimider : ainsi, malgré de longues années de mariage, sentait-il de temps en temps le besoin de se griser avant de l'approcher.

La nouvelle situation lui posait des problèmes qui dépassaient ses forces. Il rompit avec l'ami, puis essaya en vain de secouer le joug de la femme vénérée. Sa névrose gagna en violence après ses premiers rapports intimes avec une autre femme. Poussé par un sentiment de culpabilité, il avoua à sa femme, quelque temps plus tard, un rendez-vous innocent ; après une scène de jalousie qui s'ensuivit, il tomba bel et bien dans une forte névrose d'angoisse avec agoraphobie.

Son surmoi lui demandait — et grâce à la rétrojection il avait cru qu'il en était de même de son entourage — de jouer le rôle de l'homme fort et adulte. Cela comportait un désir de revanche qui aurait dû le libérer définitivement de son surmoi oppresseur. Mais le moi infantile se défendit contre des velléités si téméraires ; il se trouva paralysé et effrayé par le surmoi, lequel, secouru par son représentant actuel, la femme du patient, augmenta sa sévérité.

Il ne voulait plus sortir, car il craignait des rencontres dangereuses, de femmes qui l'adoraient ; chaque rencontre augmentant la pression exercée par son surmoi et la jalousie anticipée de sa femme.

Par ces accès d'angoisse, il implorait en réalité le pardon de sa femme ; il lui montrait sa faiblesse et sa dépendance absolue vis-à-vis d'elle. Il en vint à ne plus pouvoir passer un instant seul ; il se mourait dès que sa femme sortait.

La *capitulation* fut donc dans ce cas l'arme principale du moi ; elle formait un contraste frappant avec la mégalomanie infantile du malade, avec son narcissisme et sa gloire actuels. L'arme principale dont se servait le surmoi était l'*intimidation*.

Des mécanismes semblables forment le fond de certains états de dépression et des caractères dépressifs. C'est alors que l'on peut observer la lutte la plus acharnée entre le moi et le surmoi, aussi bien qu'entre le moi et les rétroprojections du surmoi dans le monde extérieur.

OBS. III. — Un homme d'affaires, âgé de 40 ans, a des accès de dépression violente, où il s'accable de reproches. Il se serait ruiné en transportant son affaire de l'étranger à Varsovie ; sa débâcle complète serait imminente.

Ces accès d'autoaccusation se produisent surtout devant sa femme. Or c'est elle qui, dans le temps, a poussé le patient à se rapatrier ; étant dominé par son influence, il a prêté l'oreille à son désir. Il est évident que par ses accès il la châtie pour lui avoir imposé cette décision.

Mais en même temps il se châtie lui-même, ou plutôt c'est son moi qui subit le châtiment qu'inflige son surmoi. Il se montre faible et défaillant devant son surmoi, et devant sa femme en tant que surmoi incarné, afin d'éviter une humiliation ultérieure plus grave. Il dépose les armes et cette capitulation vise à lui assurer la tolérance de la part du surmoi et la protection de la part de sa femme.

On n'est pas surpris de retrouver dans ses souvenirs d'enfance la même sévérité du surmoi et la même angoisse devant la possibilité de se compromettre.

Dans les états dépressifs chroniques par psychonévrose, on retrouve des mécanismes semblables, et l'on constate avec une régularité surprenante le rôle des rétroprojections du surmoi sur différents personnages, qui se trouvent ainsi investis de pleins pouvoirs extraordinaires.

OBS. IV. — Jeune professeur d'université, très doué, dont les mérites ont été couronnés d'un succès rapide. Mais cela n'a point affermi son opinion de lui-même ; il a continué à se méfier de son intelligence, et vivait dans un état dépressif continu avec des exacerbations violentes. C'était alors la capitulation la plus complète ; il prétendait ne rien comprendre et ne rien savoir ; du reste son entourage, disait-il, partageait cette opinion.

Or le père du patient avait été un homme très sévère et pessimiste, qui, bien qu'il fût un aristocrate très fortuné, sommait son fils, dès sa plus tendre enfance, de travailler fort s'il ne voulait pas sombrer dans la misère. Le surmoi du patient devint donc en grande partie l'image fidèle de cette attitude paternelle. Le patient l'appelait son geôlier. Sa vie consistait d'une part en tentatives convulsives de satisfaire aux exigences de ce geôlier, d'autre part en des défaillances de la capitulation.

Sa mère avait imprimé au surmoi une autre empreinte. Douce et croyante, elle subissait avec soumission le régime tyrannique du père. Son comportement remplissait le petit garçon d'admiration et de compassion, ce dernier sentiment étant basé dans le fond sur la conception du coût sadique dont sa mère avait été la victime.

Il était très instructif de voir comment le patient transféra sur sa future épouse les différentes qualités et attitudes puisées dans les images de ces

deux personnages capitaux. Il la vénérât à l'instar de sa mère et compatissait avec elle à cause des rapports sexuels qu'elle devait avoir avec lui. Il n'est pas difficile d'imaginer la forme que devait prendre la vie érotique des époux d'après cette attitude... Mais comme il la regardait aussi à la lumière de l'image paternelle, il craignait son jugement et se livrait à des efforts perpétuels afin de se montrer digne d'elle. Il ne manqua pas d'adopter envers elle la même attitude passive féminine qu'envers son père. C'est des mêmes pleins pouvoirs qu'il investit sa belle-mère et son beau-frère : il tremblait devant eux et leur donnait toujours raison.

Le résultat de toutes ces attitudes fut l'impuissance, l'inhibition au travail, enfin la séparation du ménage.

Au cours du traitement psychanalytique on put observer comme les différentes personnes représentant l'autorité perdaient de leur importance en même temps que se poursuivait la destruction des diverses parties du surmoi. La révolte contre le surmoi, faible et condamnée à l'échec aussi longtemps qu'elle se jouait dans le for intérieur, devint manifeste et victorieuse dès qu'elle se dirigea contre des personnes extérieures.

III. DÉFI

En regard de la capitulation, le moi peut recourir à un mécanisme infantile tout opposé, et bien connu : *le défi*. Contre la voix du surmoi commandant l'amélioration et le progrès (p. ex. dans le traitement) s'élève le moi infantile, et l'individu se trouve forcé d'agir contrairement à son désir véritable. Ainsi il s'oppose non seulement à son surmoi, mais encore, ce qui est très important, à des personnes de son entourage. En voici un exemple :

OBS. V. — Malade déprimée ; améliorée par le traitement, elle commence à sortir toute seule et décide de faire une commission pour sa mère. Mais elle ne la fait pas et l'aurait faite — si l'on peut dire — encore moins si sa mère le lui avait demandé.

Notons que nos malades agissent de la même façon envers leur médecin, qu'ils revêtent du rôle du surmoi commandant.

Mentionnons comme une forme spéciale de la réaction de défi du moi contre le surmoi la réaction bien connue contre la tendance passive féminine.

IV. SURMOI MEGALOMANE

Au cours du traitement d'états dépressifs chroniques, on voit

le flux et le reflux des mécanismes maniaques et mélancoliques liés intimement à la lutte entre le moi et le surmoi. Exemple :

OBS. VI. — Un patient souffrait depuis deux ans d'une dépression caractérisée, entre autres choses, par l'impossibilité de travailler. Un de ses premiers rêves apporte l'image de la relation entre son surmoi inexorable et son moi.

Je joue sur l'herbe, raconte-t-il, avec un enfant ; un autre garçon est couché sur le gazon et le foule avec insolence. Une personne vient pour le punir. J'en suis content.

Il est caractéristique que le malade n'ait d'abord aucune association avec ce rêve ; quelques instants après, il en reconnaît inconsciemment le sens, puisqu'il parle de sa force, reconnue par les autres, mais non sentie par lui-même. Par le garçon insolent il représente son moi pulsionnel et mégalomane.

Le surmoi du malade lui adresse des exigences démesurées se rattachant à l'enfance. A cette époque le garçon, dont le développement physique avançait de beaucoup celui des enfants de son âge, recherchait constamment la compagnie des garçons plus âgés, ainsi donc celle de ses frères, car il en était le puîné. C'est ainsi que se forma en lui le désir d'égaler les grands. Ce désir d'identification, nourri par le continu jeu à l'adulte, était accompagné de la crainte de ne pas tenir ce rôle jusqu'au bout, de montrer d'une façon compromettante qu'on n'était qu'un gosse.

La formation dans l'enfance d'un surmoi primitif fortement mégalomane, anticipant sur le futur développement de l'adulte, a joué dans ce cas comme dans bien d'autres un rôle important. Ce surmoi peut s'opposer au moi et l'intimider par des exigences démesurées. Il lui enlève tout son courage et toute sa foi en formant une espèce d'écran mauvais conducteur de l'énergie thermique, qui empêche le moi de sentir ses forces vitales, lesquelles pourtant sont en réalité considérables chez cet individu qui pleure sa faiblesse et son manque d'énergie !

Le malade en question avait coutume de déprécier non seulement son activité, mais aussi ses objets d'amour, avec lesquels il agissait ainsi à l'instar de son surmoi envers lui-même. Ces objets se constituaient principalement par la projection de modèles du surmoi qui avaient été introjectés dans l'enfance. Il lui importait de se faire aimer par ces objets élevés et idéalisés par sa fantaisie, car ainsi il pouvait satisfaire, d'une façon passagère il est vrai, les exigences de son surmoi à jamais inassouvi.

Le surmoi primitif, dans des cas pareils, n'est rien d'autre que le moi infantile lui-même, enrichi par tout l'investissement narcissique. Le passage du moi au surmoi primitif déprécie le moi actuel dans la mesure même où il pourvoit de puissance magique les modèles du surmoi introjectés et les investit de libido. Le moi infantile demande à ces modèles de l'aimer et de le re-

connaître. Il le demande avec insistance et il attend la réponse avec angoisse. Son sentiment de bien-être en dépend.

V. IMAGINATION

Un autre moyen dont dispose le malade pour satisfaire son surmoi est naturellement l'imagination, au moyen de laquelle le moi cherche à s'élever de toute façon. Mais comme résultat final, ces phantasmes ne font qu'augmenter la dépression, car ils sont condamnés à aboutir à la déception, par leur confrontation tant avec la réalité qu'avec les exigences du surmoi. Ces déceptions amènent l'augmentation de l'investissement libidinal de l'imgo maternelle et du narcissisme primaire.

Il est intéressant de noter que la dernière dépression particulièrement grave, qui finit par conduire le dernier malade cité à la psychanalyse, éclata lors du remariage de sa première femme. Il avait abandonné cette femme, après se l'être dépréciée, pour se livrer à la recherche du nouvel objet idéalisé représentant pour lui la projection du surmoi. Or cette femme abandonnée conserva son importance dans son inconscient en tant qu'image de la bonté maternelle. Elle remariée, il perdit ce dernier havre pour sa libido en voie de regression, sa seconde femme ayant été dépréciée à la suite des mêmes mécanismes implacables.

Le caractère bien spécial de ce surmoi apparaît avec grande clarté dans la forme de la résistance principale manifestée par ce patient contre la guérison.

« Je dois donc », disait-il, « renoncer à tous mes désirs et me contenter de la banalité de tous les jours ? »

C'était encore le surmoi, avec son délire de grandeur ébauché, qui dépréciait d'avance toute réalité accessible ! Ce surmoi primitif se rapproche du surmoi psychotique que j'ai décrit dans mon étude « Sur la psychanalyse dans les états d'hypoglycémie provoquée » (2).

VI. EVITEMENT

Le moi dispose dans sa lutte avec le surmoi d'un moyen spécial qui nous a été rendu familier par les belles études d'ANNA FREUD. *L'évitement* — car c'est bien le mécanisme en question —

(2) Internat. Zeitschrift f. Psa., XXIII, 3.

dirige toute la façon de penser et d'agir de certains de nos patients. En voici deux exemples :

OBS. VI. — Un homme de profession libérale, très doué, se plaint de l'inhibition de sa sexualité et de sa faculté de travail. Or son inhibition sexuelle concerne seulement sa vie conjugale, mais ceci au point que depuis les trois années que dure son mariage, il ne s'est jamais approché de sa jeune et charmante femme. Par ailleurs il néglige toutes les obligations se rapportant à son travail professionnel, manque des rendez-vous, ne répond pas aux lettres ; bref, il est évident qu'il fait tout pour rendre sa position et son existence même impossibles.

Nous avons affaire à un caractère narcissique dominé par un surmoi mégalomane typique. Il croit seulement à son « intuition » à son « horizon étendu », il se croit plus intelligent que les autres et ne se laisse conduire par personne (fût-ce par le médecin). S'il poursuit un but, il ne reconnaît point de stades intermédiaires, il voudrait l'avoir atteint tout de suite. Son surmoi primitif pose au moi et à la réalité des exigences démesurées, mais le moi ne pouvant guère les satisfaire et la réalité ne se prêtant pas à des désirs sans bornes et absolument impatients, il évite la réalité.

Les relations d'amour devraient être pour lui un paradis miraculeux, les rapports sexuels une source d'extase perpétuelle : le patient évite la vie conjugale et se borne à des rencontres de hasard des plus vulgaires, où il n'y a lieu de poser aucune exigence et donc où il n'a pas à craindre de déception.

Il dédaigne sa profession, car c'est une profession normale, banale, tandis qu'il voudrait accomplir de grandes actions, conduire des hommes, leur imposer etc. C'est pour de pareilles raisons qu'il évite toutes les tâches quotidiennes ; de cette façon il rend nulles toutes les exigences du surmoi dans la réalité, mais il continue à les poursuivre avec d'autant plus d'acharnement en imagination.

Certaines conditions de son enfance ont fortement contribué à donner à ce patient un entraînement dans l'évitement.

Pendant la grande guerre, étant tout petit garçon, il est resté seul avec sa mère, son père étant mobilisé. Habitué à une vie aisée, il a dû souffrir des privations d'autant plus pénibles que les enfants de son entourage étaient mieux partagés que lui. C'est en dépréciant la réalité qu'il surmontait sa jalousie torturante, ainsi que le sentiment d'être mal loti par la nature : tout cela n'était rien ; dans l'avenir il lui arriverait des choses bien plus grandes et plus importantes. C'est dès cette époque qu'il apprit à éviter de rivaliser avec ses camarades d'école, ce qui était un des moyens d'éviter les tâches posées par la réalité.

A l'heure actuelle, cette tendance à éviter les exigences posées par le surmoi et par la réalité culmine dans le désir de fuir, de se fixer n'importe où, mais bien loin, d'accomplir une besogne des plus humbles — tel le travail d'un garçon de taverne — où, n'étant connu de personne, il ne pourrait être ni jugé ni critiqué.

Une autre belle illustration clinique de l'évitement se présente à moi dans l'observation d'un cas d'érotomanie. En voici quelques motifs principaux :

OBS. VII. — Le patient désirait constamment de nouveaux objets sexuels et évitait soigneusement de renouveler l'intimité avec la même femme. Il ap-

parut au premier abord que de cette manière il cherchait à éviter la rencontre de sa sœur, que menaçait de devenir pour lui chaque femme dont il se rapprochait. Ainsi chacune de ses nouvelles « maîtresses » de hasard devait ignorer, ne pas comprendre ce qu'il faisait avec elle ; il trompait en même temps son surmoi prohibiteur qui ne comprenant pas ses intentions sexuelles, ne pouvait pas l'accuser ni le condamner. C'était bel et bien l'écho de ses juvéniles tentatives du rapprochement sexuel avec sa sœur. Son changement constant d'objets avait pour but de maintenir en même temps la fiction de l'ignorance de la femme et de son innocence propre.

Cela apparaît très clairement dans le rêve que voici.

« Je m'en vais exécuter le coït avec ma sœur en essayant de me persuader que c'est une étrangère. Mais je finis par m'apercevoir que c'est bel et bien ma sœur, et lorsque je m'en vais quand même monter dans son lit je vois tout d'un coup que dans un troisième lit il y a quelqu'un qui me regarde ».

Le patient explique que ce quelqu'un c'est son surmoi et son modèle le père. Dans sa perversion le patient tâche d'éviter ce surmoi prohibiteur.

Le coït même semblait au patient quelque chose de bien difficile et risqué, et il préférait des objets toujours nouveaux, car ainsi il avait plus de chance de pouvoir se borner à des préludes amoureux.

Aussi bien le choix même des objets — c'étaient toujours de très jeunes filles des classes dites inférieures, avec lesquelles il recherchait des endroits cachés et éloignés — était déterminé par le désir d'éviter toute condamnation.

Cette tendance du moi à éviter les exigences de la réalité et du surmoi avait déjà commencé dans la prime enfance. Il croyait que l'homme venait au monde avec ses capacités et son savoir tout prêt, par exemple même avec l'art de nager. Ce qu'il ne savait pas lui semblait ainsi à peine accessible, et il évita soigneusement tout effort et toute réalisation pour ne pas s'exposer à une défaite.

Son père et son frère aîné, en tant que modèles de son surmoi primitif, lui imposaient tellement qu'il renonçait à toute rivalité. Etre adulte lui semblait magnifique et inaccessible à un tel point qu'il pleura lorsqu'il dut se raser pour la première fois.

Il aurait aimé rester un jeune homme, afin de faire durer la douce période d'avant l'établissement de la barrière contre l'inceste. Il renonça, en faveur de ces premiers modèles de son surmoi et de ses représentants ultérieurs, à la masculinité adulte.

Si son activité perverse perpétuait — comme il disait — sa situation de paria du temps de la puberté, elle signifiait en même temps l'explosion des pulsions refoulées et la manifestation du désir de briser le tabou sexuel et de défier le surmoi.

Tout en cédant sa masculinité aux modèles du surmoi, il abandonnait en même temps sa mère à son père et avec elle toutes les autres femmes de pleine valeur ; sa perversion signifiait donc aussi l'évitement des commandements du surmoi, qui recommandait de tels objets comme un idéal à jamais inaccessible.

Ainsi donc, si par son activité perverse il croyait consciemment surmonter toutes les interdictions sexuelles, dans l'inconscient elle avait la signification d'une capitulation et d'un évitement du surmoi. Quant à son moi, la perversion le fixait dans l'état de puberté, dans l'incertitude de l'homme immature, qui demande à chaque moment la confirmation de sa masculinité.

VII. DESIR DE PLAIRE

Le désir de plaire constitue une forme spéciale du comportement du moi envers le surmoi et amène des conséquences psychologiques particulières.

OBS. VIII. — Chez une jeune fille, le doute obsessionnel avait l'aspect que voici : « Comment, par quoi une femme peut-elle plaire aux hommes, comment un homme en tant qu'être supérieur peut-il s'intéresser à une femme ? ».

Cette névrose d'obsession fort pénible éclata après qu'un jeune homme qui lui faisait la cour eut déclaré : « Vous n'êtes pas jolie, et quand même vous me plaisez tant. » L'analyse montra que le problème de plaire était entré en scène dans les relations de la patiente avec son père et avait correspondu à sa jalousie envers sa mère et sa sœur aînée (la malade était la cadette d'une longue série d'enfants).

Le moi infantile avait éprouvé de forts désirs libidinaux, dépassant de beaucoup les possibilités réelles. Le surmoi primitif, en voie de développement, avait été, dans ce cas aussi, imbu du délire de grandeur. C'est qu'il anticipait sur le bonheur d'être adulte ; il ordonnait à la fillette de plaire tout de suite comme une grande personne (sa mère ou sa sœur). Le surmoi paternel, introjecté en tant que le résultat du conflit œdipien, se superposa au surmoi primitif, lui apporta du renfort et poussa le moi encore plus fortement à plaire aussi bien à son seigneur qu'à ses modèles extérieurs. Le sentiment d'impuissance du moi provoquait l'incertitude perpétuelle au sujet des chances de plaire. Celle-ci était compensée par des efforts continuels et des ambitions très variées, mais elle finit par se faire jour sous la forme d'une névrose grave.

VIII. HOMOSEXUALITE MASCULINE

Pour terminer je voudrais montrer l'importance des mécanismes ci-décrits dans certaines formes de l'homosexualité.

Le sentiment d'infériorité, résultant de divers mécanismes bien connus, conduit à la formation d'un surmoi particulièrement exigeant, qui se dirige naturellement selon des modèles réels. Le sentiment de la divergence entre l'exigence d'une masculinité absolue et l'insuffisance éprouvée pousse le moi à un désir croissant d'incarner la vraie masculinité dans autrui. Des essais d'activité sexuelle normale subissent un jugement sévère de la part du surmoi, qui les condamne et les repousse. Le surmoi maternel, souvent fortement prononcé dans ces cas, souligne la féminité du patient et en fait le soi-disant noyau de la per-

sonnalité. Le patient, à la lumière de la projection de son surmoi féminin, regarde les femmes qui pourraient éventuellement le tenter plutôt comme des obstacles que comme des objets de désir. Le rapprochement sexuel avec elles lui semble impossible, même ridicule.

Nous voyons donc le moi, coincé entre deux puissances opposées, prendre la voie de la perversion qui est un compromis, car elle conduit à des objets qui constituent d'une part des projections masculines du surmoi et d'autre part une réalisation des désirs du surmoi féminin.

IX. CONCLUSION

Si nous résumons brièvement nos observations et nos réflexions, nous pouvons dire que les relations entre le moi et le surmoi jouent non seulement un rôle important dans le dynamisme endopsychique, mais aussi dans les rapports entre l'individu et les autres personnes, celles-ci devenant les représentantes du surmoi. Ces personnes sont affublées de qualités empruntées aux premiers modèles du surmoi.

On serait tenté de dire que par cette voie le moi tâche, mais en vain, de se libérer des apports qu'il avait reçus naguère de son entourage et qui, sous la forme du surmoi, lui pèsent.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF
HENRY THE SEVENTH

BY
JAMES HALLAM

IN TWO VOLUMES.

LONDON:
PRINTED BY J. JOHNSON, ST. PAUL'S CHURCH-YARD.

1807.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

HENRY THE SEVENTH

BY

JAMES HALLAM

IN TWO VOLUMES.

LONDON:
PRINTED BY J. JOHNSON, ST. PAUL'S CHURCH-YARD.

1807.

L'Inconscient et le Temps⁽¹⁾

par Marie BONAPARTE

SOMMAIRE

Le temps infantile. — Les horloges, ces éducatrices. — Le temps pubère. — Le temps adulte. — L'espace, notre atmosphère.

La fuite hors le temps dans le rêve endormi. — La fuite hors le temps dans le rêve éveillé. — La fuite hors le temps dans l'ivresse amoureuse. — La fuite hors le temps dans l'ivresse toxique. — La fuite hors le temps dans l'ivresse mystique.

L'inconscient et le temps. — L'inconscient, le temps et la mort. — La lutte contre le temps et la mort par la médecine, l'œuvre et la foi. — La question posée par l'homme au temps. — Conclusion synthétique et critique.

LE TEMPS INFANTILE

Sans parler du nouveau-né, pour qui la notion du temps point encore n'existe, les journées de l'enfant semblent se dérouler quelque part hors de notre temps. Ces journées de l'enfant — que chacun de nous se les rappelle ! — lui paraissent quasi éternelles, à plus forte raison les semaines, les mois, les années qui s'étendent dans l'avenir. L'enfant se réveille, se lève, court, mange, joue, pleure ou rit, dans un « temps » tout autrement vaste que le pauvre, le court temps des adultes. Le « temps » de l'enfant et le nôtre sont en quelque sorte incommensurables.

Certes, les grandes personnes qui élèvent l'enfant lui imposent durement les données de leur temps, les divisions que pour elles celui-ci comporte. Elles lui enlèvent ses jouets à heure dite, l'obligent à manger à point donné, et qui pis est, à se coucher, le soir, quand il voudrait continuer à s'amuser ou à rester avec les grandes personnes enviées ! Mais le sentiment interne du « temps » de l'enfant n'en est pas pour cela troublé avant l'âge physiologique où la nature de ce temps changera ; il ressent seulement comme une intrusion étrangère et hostile l'imposition par les adultes de

(1) Communication faite au XV^e congrès international de psychanalyse, Paris, août 1938.

leur « temps » à eux dans son temps, par essence encore quasi infini. Peut-être la poussée de vie qui le fait croître ainsi que les plantes du sol, et qui plus tard le portera à transmettre à son tour la vie à une chaîne d'êtres infinie, se fait-elle obscurément sentir du fond de sa substance et est-elle ce qui imprègne ainsi d'une prescience d'infini le sentiment du « temps » chez l'enfant.

On parle couramment, et pas les poètes seulement, du « paradis » de l'enfance. Cette exaltation d'un âge où, tout au long des années, le petit être est fouetté par le tourment d'être encore petit, par l'aspiration à devenir grand, semble à juste titre à Freud une idéalisation après coup, conditionnée en grande partie par l'amnésie, chez chacun, des événements, des émotions de sa propre enfance. Pourtant, la voix commune a en partie raison. Un voile de poésie s'étend, pour la plupart d'entre nous, sur ce qui nous est demeuré de mémoire de notre enfance, voile qui enveloppe comme d'une « gaze de paradis » les jours de l'aube de notre vie et argente de ses lueurs irréelles, féériques, jusqu'aux tourments, jusqu'aux renoncements, jusqu'aux maux alors éprouvés. Or, en plus de l'effet idéalisateur du souvenir, ou plutôt de l'amnésie, cette impression doit être due à la trame temporelle différente sur laquelle brodait alors ou brode à présent pour nous la vie.

LES HORLOGES, CES ÉDUCATRICES

Cependant, à mesure que se précise la perception, au début globale et vague, des objets du monde extérieur, l'enfant apprend à mieux situer les choses dans le temps.

Il lui faut compter avec ce maître, et, de ce point de vue, l'acquisition par lui du langage que parlent les horloges, les pendules, autrefois sans doute les cadrans solaires et les sabliers, marque une date éminente dans sa jeune vie.

Plus ou moins tôt, plus ou moins tard suivant les cas, l'enfant apprend à lire sur les cadrans. D'abord en général ce que marque la grande aiguille, qui tourne plus vite et plus ostensiblement, puis la petite. Il s'aperçoit que ses jeux, ses couchers, sont réglés par ces mécanismes implacables. Les horloges dans les maisons sont parmi les plus terribles éducatrices de l'enfant.

Heureux ces plus humbles habitants de la maison, les chiens, les chats, qui ne savent pas lire ce que disent les aiguilles chemi-

nant sur les cadrans, pour qui le tictac des horloges n'est qu'un bruit insignifiant !

Cependant l'enfant, malgré les horloges, garde en lui longtemps le sentiment de son « temps » infini. Les heures, même celles qu'il a appris à lire sur le cadran des horloges, continueront à lui sembler alors autrement longues qu'elles ne lui paraîtront plus tard.

Seuls peut-être les vieillards plus ou moins retombés en enfance retrouveront quelque chose du temps infini de l'enfant, et ne vivront parfois plus que dans le jour présent. On dirait une grâce de la nature pour les hommes vieillis qu'avoisine la mort.

LE TEMPS PUBÈRE

Cependant la puberté, qui révolutionne l'organisme infantile, la puberté, ce passage plus ou moins violent à la vie adulte, n'apporte pas encore à l'être humain le sentiment adulte du temps.

Trop d'instincts bouillonnent, trop de rêveries s'échafaudent. De puissantes poussées montent du fond organique de l'être. L'adolescent, malgré l'évolution de son cerveau, reste la proie de l'instinctuel. Or l'élan d'Eros qui alors s'empare de l'être est par essence, par but, infini, et quelque chose de cette essence, de ce but semble imprégner chez l'adolescent le sentiment du temps. La vie lui paraît s'étendre devant lui à jamais, et s'il rêve de mort, c'est au fond sans y croire et avec une trouble fantaisie qui la nie. Même si le jeune être alors perd la foi religieuse, la mort lui apparaît comme le passage à quelque immortelle vie poursuivie, celle-ci fût-elle la fusion, la perte de lui-même en la nature, mère élargie. C'est sans doute pourquoi l'adolescent, voire le jeune homme, affronte plus aisément la mort que ne le fera l'adulte plus tard, parce qu'au fond il n'y croit pas.

LE TEMPS ADULTE

L'orage pubère passé, l'être humain se retrouve avec son caractère fixé, dans les grandes lignes, pour la vie. Et c'est alors que le sentiment du temps qui en sera son sens adulte peut commencer à s'instaurer en lui (1). Sauf à des moments dont nous reparlerons

(1) J'emploierai indifféremment *sentiment* ou *sens* du temps, ce dernier terme n'ayant pas la prétention de désigner un sens spécial affecté au temps.

plus loin, et qui correspondent à des états particuliers, physiopsychologiques, l'adulte peut mesurer du regard le temps qui passe. Les limites des jours, des semaines, des mois, des années, lui apparaissent nettement tracées ; il aperçoit même, au bout d'un chemin borné, la fin de sa propre vie. Alors, par rapport au temps, un double sentiment l'étreint. D'une part, l'idée de l'infini du temps, extérieur à lui, l'écrase ; il se sent, dans cette immensité, réduit à être moins qu'un point. D'autre part, il se perçoit contenu dans un nombre court d'années ; aux deux bouts de sa vie, du côté du naître comme du côté du mourir, voilà des murs où se heurte rudement son vouloir vital expansif. Du côté du passé, celui de l'avant-naître, l'homme accepte mieux sa limitation. Mais du côté de l'avenir, de celui de l'après-mourir, la frontière de la vie semble autrement intolérable. Quoi d'étonnant alors si l'homme, conquérant imaginaire, s'élance si souvent par delà cette frontière et s'y rêve survivant dans les divers au-delà ?

L'ESPACE, NOTRE ATMOSPHÈRE

Les conceptions relativistes actuelles ne séparent plus l'espace du temps et ne veulent connaître que l'espace-temps, ce dernier constituant dans les calculs la dimension quatrième. Mais le sentiment humain général continuera à séparer temps et espace, à sentir l'un et l'autre comme des entités différentes.

Or, tandis que notre vie se déroule, on pourrait dire se consume, dans le temps, qui fera de nous des cendres, nous ne sommes, dans l'espace, que localisés. L'espace, rien qu'en étant, ne nous tue pas, ainsi que le fait le temps. Il peut être au contraire quelque chose d'ami, il est comme notre atmosphère ; nous y respirons, nous nous y déplaçons, nous y voyageons, nous nous enivrons de la pauvre amplitude d'espace qui, autour de notre minime planète, nous est accordée.

Mais manquons-nous d'espace, nous souffrons, dans la prison, dans le taudis, dans l'habitation trop étroite. Ainsi, nous semble-t-il, de tout ce qui vit, de la plante dans un pot trop petit, de l'oiseau en cage. Tout ce qui respire tend d'ailleurs à annexer autour de soi le plus possible d'espace. D'où la lutte pour la vie : le grand chêne étend au soleil son ombrage et tue les herbes au-dessous ; le conquérant, qu'il ait nom Alexandre ou Napoléon, s'élance, tue

ce qui s'oppose à son expansion, et le reste, se le soumet. Et l'homme moderne, grâce aux moteurs construits de ses mains, a, par la vitesse économisant le temps, de plus en plus vaincu l'espace, et s'est même élancé dans l'air.

Cependant l'homme n'a pas toujours besoin, pour jouir de l'espace, de le posséder matériellement. La vue est donc un toucher à distance, et bien des humains ont heureusement des facultés contemplatrices qui permettent de jouir de l'espace rien qu'à le voir sans le posséder. D'où la joie des larges horizons, des perspectives qu'on découvre du haut des monts, du bord des plages ou du pont des navires. De là l'extase devant le firmament, qu'il soit azur diurne ou, plus spatialement éloquent, ciel étoilé nocturne.

Certes, l'infini céleste de nos nuits peut, d'une part, emplir de sublime félicité un Giordano Bruno, d'autre part, de terreur sacrée un Blaise Pascal. Mais peut-être n'est-ce pas en vain que ce dernier incorpore à sa terreur spatiale un élément temporel. « Le silence... de ces espaces infinis » l'effraie, mais ce silence, il n'oublie pas de le qualifier d'« éternel ».

Car si l'espace, pensé abstraitement, est effrayant dans son infinité, nous apparaît comme une mer sans bornes où nous voici perdus et où nous roulerons un jour, à jamais engloutis, il est sous cette forme trop loin de notre expérience, trop étranger à l'espace familier où s'en vont jour à jour nos pas, pour nous être effroi constant. Une sorte de sécurité planétaire contre l'infini de l'espace nous enveloppe ici-bas ; nous nous sentons, sur notre terre, un peu comme lorsque, le soir, on rentre, à l'abri des intempéries, dans sa maison.

Point n'en est-il ainsi du temps. Le temps demeure effrayant, le temps qu'on sent fuir, à mesure que l'on vit, plus vite de jour en jour. Et le temps, comment s'y blottir ? On n'en saurait faire un jardin, une maison, où se réfugier à l'abri de l'infini : on ne s'enferme pas dans les limites d'une journée. À peine le soleil a-t-il culminé au méridien que le voilà déjà descendant vers l'horizon, que le voici qui y descend empourpré, suivi de la nuit, mort du jour.

Dès qu'on use du temps, il se détruit. Avoir du temps à soi ne veut jamais dire qu'en avoir *devant* soi, qui n'a pas encore servi, dont on n'a pas encore joui. Car vivre le temps, c'est en mourir.

LA FUITE HORS LE TEMPS DANS LE RÊVE ENDORMI

Aussi pour l'individu n'est-il pas de lutte vraiment efficace contre le temps : il coule, inéluctable, seconde par seconde, année après année, nous emportant vers la mort, précédée ou non de la vieillesse. Et cependant, cette lutte, les vivants l'ont entreprise à leur façon, en particulier les humains, lesquels sont ceux d'entre les vivants qui en premier lieu ici nous occupent.

L'homme lutte contre le temps par l'illusion d'abord. Le principe de plaisir qui règne au fond de l'inconscient ignore les exigences temporelles, voire le temps lui-même. Alors, la nuit, quand lassés du jour nous fermons les yeux, nous livrant à la douceur de dormir, non seulement le temps, en vertu du processus physiologique du sommeil, semble, pendant que nous dormons, aboli, mais dans ce qui peut rester veillant de notre conscience et qui affleure en rêve, le temps n'apparaît plus le même que dans la vie éveillée. Une atmosphère étrangement féerique enveloppe les songes de nos nuits. Nos désirs s'y réalisent, surmontant exigences spatiales et temporelles : dans nos bras accourt la bien-aimée réticente ou lointaine ; malades, nous retrouvons la santé ; vieilliss nous revoici enfants. Le tapis d'Aladin nous transporte à travers les airs ; nous chevauchons le soleil ou l'étoile ; nous sommes jeunes à jamais. Mais même le plus affreux cauchemar n'est jamais tout à fait dénué de la gaze argentée du songe.

Si, étant éveillés, nous apparaissait ce fantôme vengeur de l'un de nos proches, qui tout décharné, le squelette ricanant à travers les chairs décomposées, nous menace, lequel des plus braves ne frissonnerait d'une terreur mortelle ? Si nous nous savions, comme dans tel cauchemar, condamnés à mort et menés à l'échafaud, dont le couperet brillerait là-haut sur le ciel de l'aube, qui ne défaillerait d'horreur ? Mais dans le rêve le fantôme n'est pas plus que nous dépaycé, on en a peur et pourtant cette peur, voire cette terreur, se supporte. On la dirait vraiment enveloppée de quelque voile argenté. De même de l'exécution capitale. On tremble ; avant que ne tombe le couperet on se réveille oppressé, tous les nerfs tendus, douloureux, et pourtant le même voile argenté semblait envelopper la scène, et comme la transposer en une autre tonalité que la dure réalité.

Et qu'on se réveille après le plus beau des rêves, ou qu'on

rouvrir les yeux après le plus atroce cauchemar, on ressent une libération autre que d'avoir tout simplement dormi. Car non seulement le rêve est « le gardien du sommeil », mais par delà il est le gardien des illusions perdues de l'enfance et de la plus fondamentale, celle touchant le temps. Cette gaze argentée qui enveloppe nos plus beaux rêves et jusqu'à nos cauchemars, mais c'est la trame temporelle de nos premiers ans que nous retrouvons après l'avoir perdue au long des années. En dormant, nous y replongeons, au temps imprécis, au temps quasi infini de notre enfance, et c'est sans doute d'abord pourquoi, dans cette atmosphère retrouvée de paradis, tout nous semble transfiguré.

LA FUITE HORS LE TEMPS DANS LE RÊVE ÉVEILLÉ

Mais on ne peut toujours dormir et rêver en dormant. Aussi l'homme s'est-il complu à rêver éveillé. L'enfance de l'humanité nous a légué ainsi maints mythes et maintes légendes qui continuent encore à bercer, souvent descendus au rôle de contes pour les petits, les premières années de nos enfants.

« Dans les contes de fées », comme l'a si bien exprimé Ferenczi (1), « les fantasmes de toute-puissance sont et restent les dominants. Justement là où nous devons nous incliner le plus bas devant les forces de la nature, le conte vient à notre secours avec ses thèmes typiques. Nous sommes dans la réalité faibles, c'est pourquoi les héros des contes sont forts et invincibles ; nous sommes limités et inhibés dans notre activité et notre savoir par le temps et l'espace : c'est pourquoi dans les contes on vit éternellement, on se trouve simultanément en cent endroits, on voit dans l'avenir et on connaît le passé. La pesanteur, la dureté, l'im-pénétrabilité de la matière nous contrecarrent à chaque instant : dans le conte l'homme a des ailes, son regard traverse les murs, sa baguette magique lui ouvre toutes les portes ». Je préciserai, en ce qui touche au temps, que dans le conte tout comme dans le rêve endormi, l'irréversibilité du temps n'est plus et que l'homme en peut remonter le cours.

Cependant non seulement les contes légués par les âges bercent nos enfants, mais ceux-ci s'en créent pour eux-mêmes, conformes

(1) *Entwicklungsstufen des Wirklichkeitssinnes* (Étapes évolutives du sens du réel), 1913.

à leurs désirs individuels. Et dans ces imaginations règne la même atmosphère du flou de l'espace et du temps, d'autant plus aisément que l'esprit de l'enfant est déjà autrement baigné que le nôtre d'inconscient intemporel.

On ne rêve d'ailleurs pas que lorsqu'on est enfant, mais plus encore peut-être à l'adolescence. Et la rêverie, à tous les âges de la vie, brode sur une trame toute radieuse d'intemporalité pareille à celle des songes de nos nuits, ce qui lui a justement valu son nom analogue de rêverie.

Plus tard, l'esprit de l'homme, en se fortifiant, organisera sa tendance incoercible à fuir le réel dans la rêverie en œuvres d'art littéraires, ces plus magnifiques de tous les fantasmes. Ces œuvres de l'art semblent toujours situées, telles les rêveries dont elles dérivent, dans quelque atmosphère hors notre espace, hors notre temps, où nous respirons largement. Elles ne nous soulèvent pas, comme le disait de l'art Schopenhauer, au-dessus du torrent du désir, mais hors celui de notre durée et de ses exigences.

Ce n'est sans doute pas par hasard si l'une des plus hautes parmi celles-ci, le *Faust* de Goethe, a justement pour l'un de ses thèmes principaux le désir de l'homme vieilli de reconquérir la jeunesse avec sa force intacte de passion, d'annuler la vieillesse, c'est-à-dire d'annihiler l'effet terrible, sur nous les vivants, du temps.

LA FUITE HORS LE TEMPS DANS L'IVRESSE AMOUREUSE

Cependant le temps guette l'homme au réveil du rêve éveillé comme du rêve endormi. Au réveil le dormeur rouvre les yeux, regarde sa montre ou la pendule : il doit se lever pour aller à ses occupations, le plus souvent travail, plus rarement plaisir.

Voilà donc l'homme réintégré dans le temps. La vie et le temps l'ont repris. Dure, la pendule sonnera le début du labeur et laissera attendre, sans que l'impatience des cœurs hâte son mouvement, la sonnerie marquant la fin de l'effort. Le temps, aux heures bornées mais à la chaîne infinie d'heures, est revenu régner.

Et cent déboires, mille déceptions, s'égrènent au long des heures, au cours des jours ! L'âme oppressée aspire à y échapper. Plusieurs voies de fuite s'offrent à elle. De la première, nous avons déjà parlé ; c'est la plus régulière, celle qui s'ouvre chaque

soir sur l'oreiller : le sommeil, le doux sommeil chanté par Shakespeare, le sommeil constellé de rêves et dont la privation, l'insomnie, est l'une des pires tortures. La seconde est la rêverie.

Mais on ne peut toujours dormir ou rêver. Aussi les pauvres humains poursuivent-ils, jusque dans la vie éveillée, d'autres états analogues à ceux du rêve.

Or il se trouve que l'atmosphère onirique enchantée, la nature parfois l'accorde même à nos sens éveillés. C'est la grandeur de l'amour que de la créer. C'est en grande partie pour la retrouver que Faust voulait reconquérir la jeunesse. Tout être qui aime se trouve transporté, quelle que puisse être par ailleurs la misère de son état, dans un pays de féerie.

Que chacun de mes lecteurs, de mes lectrices, s'interroge. La perte du sens du temps, le retour à l'illusion infantile que *notre* temps est infini, ne sont-ils pas l'atmosphère même où respire l'amour ? Quand on attend la bien-aimée, quand on la serre dans ses bras, quand on la couvre de baisers, lorsqu'on sombre dans l'extase de la posséder, ne sont-ce pas là les suprêmes instants où l'on oublie vraiment que le temps passe, et qu'il faut vieillir ? D'où les serments d'amour éternel des amoureux.

Sans doute Eros qui alors nous domine chante-t-il à juste titre dans un cœur mortel ce chant immortel, puisque l'acte accompli doit avoir pour fin de poursuivre, par delà un éphémère, la vie quasi immortelle.

Mais c'est cette ivresse individuelle, indépendante de ses conséquences génésiques, qui fait si âpre chez certains êtres la chasse à l'amour et leur rend si difficile de vivre sans passions. L'homme est certes le vivant auquel la libido, donc l'ivresse amoureuse, est le plus largement octroyée par la nature. Et cependant, son lot lui semble encore parcimonieux. On n'a pas l'amour comme on trouve le sommeil, chaque soir sur l'oreiller. L'amour déçoit, le bien-aimé ou la bien-aimée se dérobe ou s'avère infidèle, la solitude retombe sur la vie. Et puis, surtout, l'amour, même pour les humains soustraits au rut, n'a biologiquement qu'un temps : l'enfance y aspire sans y être encore apte, la vieillesse ne le peut plus et n'en connaît que le regret. Alors, souvent, les pauvres hommes recourent à d'autres ivresses,

LA FUITE HORS LE TEMPS DANS L'IVRESSE TOXIQUE

Faust, avant même de rencontrer Marguerite, avait été visiter la taverne d'Auerbach. L'industrie humaine a en effet su extraire, des plantes de la terre, des substances magiques qui donnent ivresse et oubli semblables à ceux de l'amour. Et combien plus facile il est de vider un verre, de fumer une pipe ou de respirer une poudre, de mâcher une pâte, que de rechercher, conquérir, garder, une femme ou un homme aimés ! L'ivresse est toujours là à point donné, on se la peut offrir à toute heure de la nuit ou du jour. Et voilà que l'alcool, l'opium, la cocaïne, le peyotl ou le haschisch effacent les réalités, les dissolvent, et que l'univers entier est lavé de ce qui contrariait notre principe individuel de plaisir.

Le public s' imagine que les toxicomanes se procurent par leurs poisons des rêveries enchantées, des visions de paradis. Certes, parfois peut être tel le cas. Mais bien des opiomanes le content : leur bonheur n'est pas de visions. C'est une souveraine euphorie, analogue à celle qui suit le plein orgasme de l'amour, mais avec en plus perte de la sensation de la pesanteur. On se croit flottant quelque part dans l'espace : le sens de l'espace n'est pas aboli, mais il est élargi, immensifié. Ce qui semble par contre vraiment aboli, c'est le sens du temps, autre façon de posséder l'infini. On connaît les cas cités par De Quincey (1) et par Baudelaire (2) où des bouffées d'ivresse du haschisch de quelques minutes semblaient au rêveur réveillé avoir duré des siècles. Et cette libération de la prison des exigences spatiales et surtout temporelles est ce qui doit fonder en grande partie l'euphorie psychotoxique. Car perdre le sens du temps, c'est perdre la prévision de la mort, cette ombre qui obscurcit toutes les joies humaines.

On trouvera peut-être que je fais aux ivresses toxiques la part trop belle en les rangeant ici à côté de celles de l'amour. Mais l'extension, l'ubiquité des toxicomanies humaines autorise ce classement, comme aussi la parenté profonde, mystérieuse mais certaine qui relie sans doute les ivresses toxiques aux ivresses sexuelles.

(1) *The Confessions of an English Opium Eater.*

(2) *Les paradis artificiels.*

LA FUTE HORS LE TEMPS DANS L'IVRESSE MYSTIQUE

Cependant, nous élevant de ce qui est le plus ravalé à ce qui est le plus exalté, nous mentionnerons encore une troisième sorte d'ivresse : l'extase mystique.

L'ascète qui cherche à se la procurer emploie à cet effet des procédés semblables dans toutes les religions, et qui consistent en macérations analogues de la chair : veilles, jeûnes, castigations, affaiblissant le corps au profit du système nerveux. Et, entraînement physio-psychique concomitant, suppression de l'amour terrestre au bénéfice de l'amour céleste, c'est-à-dire chasteté exaltée mais amour enflammé de quelque dieu.

Alors, dans ces corps épuisés, où ne veillent plus que le système nerveux et la sexualité exaspérée, descend parfois l'extase, état béni, radieux, contrastant avec les trop longues périodes de « nuit noire » dont gémissent tous les mystiques. Or, d'après les descriptions qu'ils nous en ont faites, ces états extatiques ressemblent fort aux extases amoureuses ou aux extases toxiques.

Freud a rapproché les états sexuels, l'intoxication, pourrait-on dire, par les sécrétions érotisantes endocrines, des phénomènes de satisfaction ou d'abstinence des toxicomanies et émis l'hypothèse que des processus physio-chimiques analogues seraient à leur base. Sans doute quelque chose de semblable a-t-il lieu aussi chez les mystiques en état de « nuit noire » ou d'extase, suivant que diverses substances physio-chimiques de leur organisme, produites par la misère physiologique qu'ils s'infligent, se fixent sur leur système nerveux.

Cependant ces mécanismes physio-chimiques hypothétiques ne sont pas ce qui nous intéresse ici, mais leur résultat psychique : l'extase mystique. Que le fervent y arrive par agitation « dyonysiaque », tels les Chlustes russes ou « hommes de Dieu », ou bien les adeptes des « Zars » ou les Aïssaouas d'Afrique, ou bien, au contraire, par le culte de l'immobilité, tels les moines ou nonnes des couvents chrétiens ou bouddhiques, un résultat en est le même : la perte du sens du réel par l'affaiblissement du conscient, de la raison, par la chute des inhibitions s'opposant à l'irruption, dans l'âme, des forces de l'inconscient. Alors les extatiques retrouvent le paradis du rêve ou de l'enfance où l'espace n'est plus soumis à ses rationnelles exigences, où le temps surtout n'est plus

ressenti. Et ce sentiment subjectif de quasi éternité, goûté par d'autres aux seuls moments culminants de l'ivresse toxique ou de l'amour terrestre, le mystique le projette orgueilleusement hors de lui dans une éternité imaginativement objectivée. C'est ainsi qu'il vivra à jamais, le mystique, dans quelque surnaturel paradis, dans une union béatifique avec quelque dieu, dont l'extase goûtée par instant ici-bas n'est qu'un avant-goût misérable !

Le philosophe de l'intuitionnisme n'a-t-il pas de nos jours écrit : « L'intuition mystique... serait une participation de l'essence divine... La survie qui semble assurée à toutes les âmes par le fait que, dès ici-bas, une bonne partie de leur activité est indépendante du corps, se confond-elle avec celle où viennent, dès ici-bas, s'insérer des âmes privilégiées ? (1), c'est-à-dire celle de ces grands rêveurs que sont les grands mystiques, lesquels, tel le philosophe précité, confondent un état subjectif d'ébriété avec la prise de conscience d'une réalité objective.

L'INCONSCIENT ET LE TEMPS

Ainsi, si toute ivresse, toute extase a pour résultat d'abolir le sens du temps, c'est qu'elle a toujours pour effet, je dirai mieux pour essence, d'ouvrir les écluses de l'inconscient, d'ordinaire, chez l'homme normal, rationnel ou quasi tel, assez bien fermées en temps de veille. Et Freud nous a rappelé maintes fois ce que la psychanalyse permet de constater : l'inconscient est intemporel.

Mais, avant de poursuivre, tâchons de fixer les divers sens que peut présenter cette proposition.

L'inconscient est intemporel. Cela peut signifier que l'inconscient ne connaît pas le temps, qu'il n'en possède pas le concept intellectuel. Or c'est un truisme que de l'affirmer. L'inconscient, ce réservoir primitif de nos instincts, de notre vouloir-vivre, ne connaît en effet aucun concept, cette acquisition tardive de l'intellect. Il ne peut donc pas plus connaître qu'un autre concept celui de temps.

L'inconscient est intemporel. Voilà qui peut vouloir dire que l'inconscient — ou du moins que les phénomènes qui s'y déroulent et que seuls nous pouvons par inférence pressentir — ne subit pas

(1) BERGSON. *Les deux sources de la morale et de la religion*. Paris, Alcan, 1932, p. 283.

le temps, qu'il n'est pas soumis à la sujétion temporelle. Or, posée ainsi, la proposition semble *a priori* inadmissible, d'où la rébellion de quelques analystes contre l'assertion de l'intemporalité de l'inconscient. Car on ne saurait imaginer quoi que ce fût de vivant, que dis-je ? quoi que ce fût qui soit, et qui ne subirait pas les effets du temps. L'inconscient, noyau de notre psychisme, doit donc d'une façon quelconque les subir. Certes, de façon très différente, et incomparablement plus lente que ne le fait notre conscient. Toute la psychopathologie en témoigne, qui nous montre les souvenirs pathogènes inconscients restés tels quels malgré le cours des années, les représentations, les émois issus de l'enfance agissant chez un homme de cinquante ans comme si le temps n'avait pas passé. Et cependant, ne pourrait-on reprendre ici une métaphore chère à Freud lui-même ? Il aime à comparer le passé enfoui dans l'inconscient par le refoulement avec Pompéi enfoui sous les cendres du Vésuve : c'est cet enfouissement qui nous a conservé la vie de la cité antique comme figée sur le vif. Mais les murailles elles-mêmes des villas pompéiennes avec leurs peintures et pas seulement les cadavres n'ont pas reparu au jour exactement telles que lors de leur disparition au jour : elles ont sous la cendre subi une conservation insolite, certes, mais aussi quelque changement infiniment ralenti par rapport à ce qu'il eût été au soleil. Ainsi, à l'échelle plus modeste de nos courtes vies, semble éternellement resté semblable à soi ce qui émerge de l'inconscient après y avoir été submergé pendant notre première enfance pour y rejoindre notre patrimoine instinctuel primitif. C'est pourquoi Freud a pu écrire dans son étude sur l'*Inconscient* (1) : « Les processus du système Inconscient sont *intemporels*, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ils ne sont pas modifiés par le temps qui passe, ils n'ont en somme aucun rapport au temps. La relation au temps est liée au travail du système conscient. »

Mais c'est aussi pourquoi il a pu apporter une légère correction à cette assertion générale quand plus tard il écrivait dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* (2) : « Depuis que nous avons séparé le moi du ça, l'intérêt porté au problème de refoulement a reçu une impulsion nouvelle. Jusqu'alors il nous avait suffi d'envisager la face du processus tournée vers le moi : la tenue à l'écart de la

(1) *Metapsychologie* : *Das Unbewusste*. 1915 ; chapitre V. *Gesammelte Schriften*, vol. V.

(2) *Hemmung, Symptom und Angst*. 1924. Note au chapitre VIII. *Gesammelte Schriften*, vol. XI.

conscience et de la motilité, ainsi que les formations substitutives ou symptômes. De l'émoi instinctuel lui-même nous admettions qu'il demeurerait inchangé dans l'inconscient pour un temps indéterminé. A présent notre intérêt se porte sur le destin du refoulé et nous pressentons qu'un tel maintien inchangé et inchangeable ne va pas de soi et n'est peut-être pas même habituel. L'émoi instinctuel a été en tous cas inhibé de par le refoulement et détourné de son objectif. »

Ainsi Freud a pu lui-même admettre une modification quelconque au contenu psychique refoulé, quelque'invariable qu'il puisse paraître à notre conscient dont l'usure est incommensurablement plus rapide.

La troisième acception de la proposition en cause va nous occuper à présent.

L'inconscient est intemporel. Voilà qui peut vouloir dire que l'inconscient ne *perçoit* pas le temps, n'en reçoit absolument aucune perception. Or cela semble fort probable, autant qu'on puisse l'affirmer d'un domaine tout à fait inconnaissable directement et auquel nous ne pouvons conclure que par inférence. Le passé et le présent, ce qu'on a subi comme ce qu'on subit à cet instant paraissent se confondre dans l'inconscient, les traces du vécu avec le vécu actuel. Nos rêves, nos délires, nos ivresses en portent tous témoignage dans des sens convergents. Dans ces états exceptionnels, le rêveur, le délirant, l'être enivré ne sent plus les exigences de l'espace ni surtout du temps où nous sommes tous enfermés ; le sens du temps s'est en lui comme dissous.

Cependant, même en dehors de ces états exceptionnels, nous pouvons saisir quasi sur le vif l'intemporalité perceptuelle de l'inconscient dans ce fait psychologique : nous ne nous *sentons* pas vieillir. Demeurons-nous bien portants, les années peuvent passer, les rides, les cheveux blancs arriver, au dedans rien ne les a enregistrés. Le philosophe Mach prétend que nous éprouvons le vieillissement de nos viscères : je n'en crois rien, toute l'expérience psychologique s'insurge contre cette assertion faite pour les besoins d'une thèse. Nous ne ressentons, tant que nous sommes bien portants, le vieillissement ni dans nos viscères, ni dans notre inconscient, dans rien en somme qui soit de l'organique ou du proche de celui-ci. Ce que nous percevons, ce sont certains effets de ce vieillissement : nous sommes un peu plus fatigables, mais ne l'étions-nous pas parfois, fatigués, autrefois ? Nous sommes moins

enclins qu'autrefois aux passions, mais c'est que nous sommes devenus plus raisonnables, froids ; le sens interne d'avoir vieilli fait défaut. Cette espèce de chant mystérieux, profond qui, du réveil des matins au sommeil des soirs, ne cesse jamais au fond de nous et qui est comme l'hymne à la vie de notre chair, de notre sang, nous berce à peu près de même de la jeunesse à la vieillesse, à condition bien entendu, répétons-le encore, de demeurer, malgré l'âge, bien portants. Or c'est notre inconscient qui nous berce de ce chant profond, et c'est sa façon de manifester aux minutes mêmes les plus prosaïques de nos journées, sans recours au rêve, sans aide de l'ivresse, qu'il demeure, malgré les années écoulées, animalement intemporel.

J'ai entendu un analyste, adversaire de la thèse de l'inconscient intemporel, élever l'objection suivante. Quand on dort, disait-il, et qu'on retombe par suite sous l'empire de l'inconscient, on peut cependant garder le sens de l'heure au point que certains dormeurs arrivent à se réveiller seuls à une heure prescrite. L'inconscient, concluait-il, sent donc s'écouler le temps. Je dirai pour commencer que, dans ces cas de lever obligatoire, on dort en général assez mal, se réveillant plusieurs fois la nuit de crainte de manquer le réveil définitif, ce qui diminue d'autant l'emprise de l'inconscient sur le dormeur. Et cette simple remarque nous achemine vers la réfutation essentielle de la thèse du contradicteur. Ce qui doit permettre le réveil du dormeur à l'heure prescrite n'est pas une émanation de l'inconscient, mais du préconscient demeuré veillant au cours même du sommeil. Ce peu de préconscient sent encore couler le temps bien qu'obscurément ; c'est d'ailleurs ce même préconscient lequel, jamais ne s'assoupissant tout à fait en nous, maintient, au cours même de nos plus profonds sommeils, la censure morale du rêve, se sert, pour voiler nos mauvais désirs profonds, du déguisement qu'est le déplacement et fait, en particulier, que beaucoup d'entre nous, les civilisés, malgré nos violentes impulsions inconscientes homicides, n'ont pourtant jamais tué directement en songe.

Mais une autre objection à l'intemporalité de l'inconscient, toujours au sens perceptif, pourrait être élevée sur l'exemple même du rêve. On dirait : « Le rêve, cette voie royale, d'après Freud, menant à l'inconscient, ne sait lui-même se passer ni de l'espace ni du temps ! De l'espace c'est éclatant : le rêve est d'ordinaire visuel, et l'image se projette dans l'espace. Nous accordons que les

exigences spatiales sont souvent abolies dans le rêve : le tapis d'Aladin est de son domaine, mais enfin il est toujours là, l'espace, où se déployer jusqu'aux plus incohérentes images. Quant au temps, ce qui est en contradiction avec la thèse que vous soutenez, il continue à jouer lui aussi un rôle en songe ! Certes, nous l'accordons encore, un temps le plus souvent déformé dont on peut remonter, inverser à son gré le cours ! Les exigences temporelles n'y semblent plus exister, les années y savent se contracter au point d'abolition. Vieux, on s'y retrouve enfant. Et tout s'y succède surtout sans égard au temps réel, en une succession d'images juxtaposées, comme au cinéma. On sait de plus, sur l'exemple célèbre du rêve de Maury, de son rêve à la guillotine, que l'on peut, en une seconde du temps réel, rêver tout un long roman, dans son cas un procès sous la Révolution, une exécution capitale, bref, des événements qui s'étendraient sur des heures ou sur des jours. Mais quelque déformation que subisse le temps en rêve, c'est du temps toujours, et ces formes inéluctables de notre perception, le temps, l'espace, ne se sauraient donc imaginer absentes de quelque instance psychique que ce soit, même de l'inconsciente. Le rêve, tout imprégné d'inconscient d'après vous-même, en semble faire foi. »

A cette objection il faudrait répondre qu'en effet aucune perception ne se saurait passer de l'espace et du temps. Les messagers de l'inconscient, dès qu'ils émergent de cette instance obscure, doivent emprunter ces formes de la perception. Le rêve lui-même, dès qu'il nous offre ses images sensorielles, dès qu'il devient en somme accessible à notre conscience, ne saurait faire exception à cette loi.

Aussi la principale réfutation à opposer à notre imaginaire contradictoire, c'est qu'il confond rêve et inconscient. L'inconscient proprement dit reste à jamais directement inconnaissable, ainsi que Freud l'a souvent répété ; le rêve n'en révèle que des rejetons, bien forcés d'emprunter à notre perception ses formes. Mais du tréfonds d'où montent les émois, les reliquats de tout notre passé, lesquels engendrent nos rêves, quelque chose vient teinter ces formes inéluctables de notre perception, le temps comme l'espace. C'est pourquoi — et c'en est la seule plausible explication — les exigences spatiales comme les temporelles, les temporelles surtout, sont abolies en rêve. Un interéchange s'établit entre les instances psychiques : le préconscient offre aux émois instinctuels profonds, chargés de traces mnémiques inconscientes, ses formes percep-

tives ; l'inconscient envoie du fond de lui-même, telles les fumées qui montaient vers la Pythie dans l'ancre de Delphes, comme des bouffées d'intemporalité, voire d'inspatialité, qui viennent troubler, brouiller, les perceptions d'espace et surtout de temps quand on rêve.

Cependant le trouble apporté à la pensée par ces intemporelles bouffées ne se manifeste peut-être nulle part aussi nettement que dans les symptômes de cette névrose intellectuelle qu'est la névrose obsessionnelle.

On sait la si fréquente et si étrange attitude de ces névrosés intellectuels par rapport au temps : ils veulent et ne veulent pas à la fois connaître le temps et ses exigences ; d'une part ils ont horreur des pendules ; d'autre part ils notent compulsivement les données les plus minutieuses relatives aux heures, minutes, secondes. Le sentiment du temps qui fuit leur fait, plus qu'à d'autres, horreur ; ils le voudraient ignorer, nier, et ne le peuvent.

Or, ainsi que Freud me le faisait observer, cette bizarre et contradictoire attitude doit être commandée par un mûrissement, chez les obsédés, du moi, plus précoce que celui de la libido. Trop tôt, pour ainsi dire, les prédisposés à la névrose obsessionnelle ont acquis la possession de leur moi et, avec, du sens du temps qui passe ; le vague quasi infini temporel de l'enfance fut moins longtemps leur part que celle des autres humains ; alors, en réaction, l'inconscient instinctuel s'est insurgé. Et il enverra, tout le long de la vie de l'obsédé, comme des bouffées d'intemporalité jusque dans le sens du temps adulte. Freud rappelait dans ce contexte la théorie physique des *quanta*. De semblables *quanta* psychiques pourraient se former dans l'inconscient et, parvenus à leur limite efficace, faire irruption dans le préconscient, où ils troubleraient plus ou moins le sens du temps.

Les troubles bien plus profonds du sens du temps dans les psychoses, la schizophrénie en particulier, où tout l'appareil psychique semble soumis à quelque processus de désagrégation, sont sans doute dus à ce que, chez les psychosés, les digues qui maintiennent refoulé l'inconscient davantage s'écroulent et s'ouvrent alors autrement larges que chez les névrosés. Seule l'hypothèse de l'inconscient peut rendre compte des phénomènes de la perte en apparence totale du sens du temps chez certains psychopathes,

tels ceux dont parle Janet (1) et qu'il trouve si déconcertants. Tels les dires illustratifs de cette sienne malade : « C'est très drôle, les journées ne durent plus... je constate qu'il est le soir, je constate que l'horloge marque telle heure, et chaque fois cela me surprend parce qu'il ne s'est rien écoulé depuis le matin. Comment ! On va se coucher ? Mais il n'y a pas d'intervalle avec le fait de se lever. Il s'est écoulé huit jours, dites-vous, mais c'est la même chose que l'événement précédent. Nous sommes huit jours auparavant, il n'y a pas eu le temps. » Voilà une créature chez qui les digues entre le préconscient et l'inconscient ont dû être assez détruites pour permettre de monter, du tréfonds inconscient, une nappe d'intemporalité suffisant à submerger quasi totalement le sens de la durée, du temps.

Le moi de l'obsédé, par contre, présente une tout autre solidité. Aussi, malgré les troubles que les bouffées d'intemporalité émanées de l'inconscient apportent à son sens du temps, l'obsédé garde-t-il une perception, une angoisse puissantes du temps. Alors le conflit entre ses bouffées d'intemporalité et son sens aigu de l'écoulement de tout s'en fait poignant. Ce conflit devient l'une des bases du tempérament tout conflictuel de l'obsédé.

Et comme la trop précoce affirmation du moi chez l'obsédé eut lieu en pleine phase sadico-anale de l'évolution libidinale, comme il traîne après soi tout le long de sa vie un sadisme fort mais très refoulé, la hantise du temps chez l'obsédé se double en général d'une hantise non moindre de la mort.

L'INCONSCIENT, LE TEMPS ET LA MORT

Les animaux doivent avoir une perception du temps, liée, comme la nôtre, à la perception du réel. Le langage naîtrait chez nous, d'après Freud, au seul niveau du préconscient, ce qui va de soi, l'inconscient ignorant tout concept. Cependant c'est là condition nécessaire mais non suffisante, et l'animal sans langage articulé n'est pas pour cela sans préconscient ni conscient, donc sans perception du temps (2). Certes, la durée telle que la perçoit

(1) *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps*. Paris, A. Chahine, 1928, dans chap. II : Le sentiment de la durée.

(2) D'après un entretien avec Freud, ces vues sur la psychologie animale concordent avec les siennes à ce sujet.

un chien, un oiseau, un batracien, une araignée, un mollusque, un infusoire, à plus forte raison un arbre ou une herbe, doit être infiniment différente de celle que je ressens, moi, et se trouver d'autant plus enfoncée dans l'intemporalité que la créature est moins évoluée vers l'état de conscience. N'y a-t-il pas dans les races humaines elles-mêmes des divergences assez larges quant à la façon de ressentir le temps ? L'Hindou ou le Chinois semblent vivre dans une durée autrement intemporelle que celle du plus rationnel, plus dynamique Occidental, intemporalité relative qui sans doute commande en grande partie leur plus grande apathie envers la mort et l'au-delà.

Mais quelles que soient les limites des variations entre les hommes quant à leur perception du temps, un point commun semble par ailleurs relier les humains entre eux et les opposer aux animaux : seul parmi ceux-ci l'homme sait qu'il devra mourir, seul il a pensé le classique syllogisme : Tous les hommes (mieux vaudrait dire : Tous les vivants...) sont mortels ; je suis homme ; donc je suis mortel.

La notion de la mort paraît en effet propre à l'homme ; les animaux ne semblent ni prévoir ni comprendre la mort, du moins la leur. Certes, ils savent tuer, et à leur façon aussi bien que nous, et sans scrupules, tuer, tuer pour se nourrir, tuer pour se défendre, tuer pour s'amuser, tel le chat de la souris que point toujours il ne mange. Mais ce faisant, l'animal n'acquiert pas pour cela la notion de mort générale ; il doit continuer à se sentir, lui, immortel, même si par moments il se craint vulnérable et fuit ou fait face suivant les occasions.

C'est le même sentiment d'immortalité illusoire, remonté de l'inconscient animal qui réside au fond de nous tous, lequel d'ailleurs, aux heures de régression que conditionne l'état de guerre, engendre dans chaque armée un peuple de héros. Le soldat a beau se savoir vulnérable et parfois en trembler, quelque chose au fond de lui croit en son immortalité même terrestre. C'est cette voix sourde animale et profonde de l'inconscient, affirmatrice de la vie, qui permet au soldat de sortir de la tranchée pour l'assaut et de sentir, de croire que, malgré les obus, les balles, les grenades, qui annihileront l'ennemi, voire le camarade, lui, du moins survivra... C'est le même sentiment qui faisait dire à un petit garçon juif de quatre ans, chassé avec ses parents de Vienne par l'entrée des troupes hitlériennes, dès son arrivée à Paris : « Quand je serai

grand, je retournerai à Vienne et s'il y a encore dans les rues des soldats allemands, je les tuerai tous, tous ! »

L'inconscient, ce réservoir de nos primitifs instincts, ignore donc la négation, en particulier celle de sa propre vie. La vie ne peut que se sentir vivante, et elle se réfléchit, dans l'inconscient d'un chacun, hors le temps que l'inconscient ignore, et sans limitations. Il a fallu tout l'effort abstracteur et généralisateur de la pensée consciente humaine pour se représenter une notion aussi opposée à l'élan de la vie que celle de la mort fatale de tout ce qui respire et pour permettre à l'homme de prévoir sa propre mort.

A quel âge l'enfant peut-il acquérir les premiers rudiments de cette triste notion, privilège de l'homme ? Des observateurs ont fixé cette date très précocement. Pour ma part, j'ai pu observer un enfant plus jeune que le petit héros précité, un petit garçon de deux ans et demi, grand ami d'un beau chien, qui disait de celui-ci : « Qu'il n'aille pas tout seul sur la route ! il serait écrasé, il serait mort, et alors on ne le verrait plus... » L'enfant devait certes se faire de la mort une autre idée que moi ou mon lecteur, néanmoins il était déjà arrivé à une notion que le chien, son ami, ignorerait à jamais.

L'importance, pour l'homme, la signification vitale, ou plutôt létale du temps n'apparaît nulle part de façon aussi concrète que dans ce fait : tandis que l'espace où nous respirons, où nous nous mouvons, l'espace où notre regard se perd dans l'azur des jours ou le ciel constellé des nuits, l'espace, notre milieu, et malgré son immensité, notre ami, n'a pas été personnifié par l'homme, le temps, dans la plupart des mythologies, a emprunté figure humaine, et figure hostile. Je ne citerai, pour rester dans nos civilisations, que le vieux Kronos hellène, ce dieu-père venu tard fusionner dans l'imagination humaine avec Chronos le Temps, divinité élémentaire de la cosmogonie orphique (1). Il dévorait ses enfants. Et le Temps de notre mythique, connu de tous, avec sa longue barbe blanche — car lui dure — et sa faux — car il fauche tout ce qui vit !

Une autre figure, dans la mythique chrétienne, brandit d'ailleurs pareille faux : le ricanant squelette qui figure la Mort. L'identité de l'emblème que tiennent les deux figures reflète bien

(1) ROSCHER, *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig, B. G. Teubner, 1890-1897. Articles *Chronos* et *Kronos*.

l'identité des fonctions destructrices que l'imagination humaine attribue au Temps comme à la Mort. La Mort, fille du Temps, nous fauche, et quand l'un a passé, l'autre doit survenir.

Même filialité s'exprimait sur les cadrans solaires antiques avec l'inscription fameuse : *Una ex his ultima*.

Mais avant de me faucher moi-même, le Temps, autour de moi, fauche sans cesse les jours après les jours, et, à l'intérieur de chaque journée, de chaque année, les choses que le plus j'aime.

Si, dans l'œuvre de Lamartine, qui semble souvent aujourd'hui assez démodée, du moins le *Lac* se détache, immortellement radieux, c'est que ce poème a magnifiquement chanté, et presque à l'état pur, l'éternelle angoisse humaine devant la fuite du temps.

« O temps, suspends ton vol ! »

Cependant le temps reste sourd à la prière humaine :

« Mais je demande en vain quelques moments encore,

« Le temps m'échappe et fuit ;

« Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore

« Va dissiper la nuit. »

Et le poète gémit de se retrouver seul aux mêmes lieux de son bonheur :

« O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,

« Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,

« Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre

« Où tu la vis s'asseoir ! »

Car Elvire, emportée par le temps, était morte. Mais nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'eût-elle survécu, le temps n'en aurait pas moins fui, et que le lac d'un an plus tard n'eût plus été le lac des amours lamartiniennes aurorales...

L'homme, dans son reproche au temps destructeur, en oublie que le temps lui apporta ses bonheurs et jusqu'à lui-même, comme on oublie les bienfaits déjà reçus, comme on méprise, surtout, les bienfaits que le bienfaiteur bientôt doit reprendre.

Se souvenant avec désespoir de ces moments d'ivresse « où l'amour à longs flots nous verse le bonheur », le poète du *Lac* s'écrie :

« Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
 « Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 « Ne nous les rendra plus ? »

« Ce temps qui les donna... » Le poète rend un instant justice au temps, comme pourrait lui rendre justice l'adolescent triomphant d'être enfin parvenu à l'âge d'homme auquel longtemps il aspira. Mais c'est sur « ce temps qui les efface... » que porte ici l'accent.

Car ce qui fut donné puis retiré n'est plus, et peu d'hommes s'inclinent comme Job devant la volonté de Dieu — ou l'effet du Temps.

L'homme ne dit pas de son bonheur : Le Temps me l'a donné, le Temps me l'a ôté, que son saint nom soit béni ! Non, l'homme s'écriera plutôt : Que son fatal nom soit maudit !

Car quelque tour de passe-passe que la religion ou la philosophie tente pour le nier ou nous le dissimuler, « c'est une chose horrible », comme l'a exprimé Pascal dans son langage dépouillé, « de sentir s'échapper tout ce qu'on possède ».

LA LUTTE CONTRE LE TEMPS ET LA MORT PAR LA MÉDECINE, L'ŒUVRE ET LA FOI

L'homme, primordialement, comme toutes les créatures, a tendu à allonger le temps alloué à lui par la nature, c'est-à-dire à persévérer dans sa vie, à vivre aussi longtemps que possible.

On l'a dit : au début, dans les sociétés primitives où règne encore la magie, la mort apparaît toujours comme l'œuvre d'une puissance extérieure malfaisante. Il s'agit donc de la conjurer. Et les pratiques de la magie, inspirées des désirs humains, dont le plus profond est de conserver la vie, se sont multipliées. Les amulettes portées par tant de tribus encore en font foi, et l'Italien de nos jours encore en arbore contre le mauvais œil.

En pendant à la magie blanche destinée à préserver la vie, et aussi les biens divers, de nous ou de nos aimés, la magie noire s'est développée, voulant le mal, la mort, à l'adversaire — ce qui est une façon d'ailleurs, lorsque lui s'en sera allé, au mieux dans l'autre monde, de rester, nous, maîtres du terrain et du temps.

On veut la récolte féconde, les troupeaux sains et abondants, on veut l'amour, mais par dessus tout on veut la vie, le temps

dans lequel jouir de ces divers biens. Aussi le sorcier des tribus primitives est-il toujours en même temps le *medecine-man*, l'homme-médecine.

Au cours des siècles, le *medecine-man* a évolué et, tandis que certains de ses attributs de chef passaient à nos chefs politiques, sa fonction la plus sacrée, celle de préserver la vie, est enfin venue s'incarner, après bien des avatars, dans nos modernes médecins.

Si les médecins de nos jours forment une corporation puissante et fermée, s'ils jouissent dans la société d'une auréole à part, ce n'est pas seulement en vertu de leur science parfois certaine, de leur réel pouvoir scientifique à conjurer la maladie et la mort : c'est encore parce que, du fond de chacun de nous, notre inconscient archaïque les pare des puissances mystérieusement magiques du *medecine-man* primitif.

Cependant la médecine, même la plus moderne, même la plus efficace, et l'hygiène et l'asepsie et les vaccins et les serums ne sauraient empêcher l'homme, en ceci pareil aux plus humbles espèces animales, de voir la durée de sa vie bornée. Non plus par les accidents maléfiquement provoqués, ou survenus sans intention, dont la nature a semé pour lui comme pour tous les vivants l'univers, mais par les conditions d'usure même de son organisme, ce mécanisme qui n'est remonté que pour un certain temps.

Je me souviens d'une impression de mon enfance. J'avais alors peut-être huit ans et plongeais par suite encore au temps plus ou moins indéterminé de l'enfance. On me mena chez la mère du secrétaire de mon père, qui voulait me voir. Elle venait d'atteindre cent ans. Je la vois toujours, toute ratatinée, la peau flétrie, les yeux éteints, qui me tendait ses petites mains squelettiques, et je crois ressentir encore la terreur et le respect mêlés qu'elle m'inspira. Ma mère était morte en pleine jeunesse en me donnant le jour : accident, maléfice ! Mais voilà l'autre extrême, la façon opposée de mourir ! Certes, cent années me semblaient une éternité, mais enfin on m'avait dit qu'il fallait se dépêcher d'aller voir la vieille dame, qu'elle allait très vite mourir. J'acquis ce jour-là le plein sentiment de l'inéluctable mort naturelle par vieillesse, par usure, de l'affreuse loi, quoi qu'on fasse, du trépas.

L'homme, au cours de son évolution, l'a acquis aussi, malgré sa croyance persistante à la mort par magie maléfique. Et la

certitude qu'il mourra lui a fait aspirer à se perpétuer d'une part par la survie de son âme dans les divers au-delà, ce qui fut sa première réaction défensive contre la certitude de mourir et qui est resté la plus universelle ; d'autre part, sur terre, à se survivre dans ses enfants et, réaction plus tardive et toujours réservée à quelque élite, dans ses œuvres.

C'est par l'étude sommaire de cette dernière réaction, la terrestre, que nous poursuivrons, réservant la mention de la plus primitive, plus générale et plus importante réaction par la foi en l'au-delà pour la fin de ce chapitre.

Pour les mères, la perpétuation d'elles-mêmes dans leurs enfants est la façon normale de se sentir ici-bas survivre. Pour les pères pourtant il en va un peu autrement. Certes, beaucoup d'hommes partagent en partie le sentiment des mères, mais à cette impression s'en adjoint une autre : les pères pressentent dans leurs fils leurs bientôt triomphants rivaux. Triomphants en amour et aussi, ce qui ne compte pas moins, triomphants en ambition sociale virile.

Alors l'homme, et même la femme parfois, ne pouvant s'identifier après tout à son enfant, se sentant enfermé dans les bornes de son être limité, périssable, aspire à le déborder dans l'espace, dans le temps, en créant quelque œuvre qui lui survivra. Quelque proche utilité qu'aient servi d'abord les diverses techniques humaines, le sentiment que grâce à elles on pourrait un peu se survivre à dû poindre un jour dans le cœur humain.

L'écriture sur les obélisques de pierre nous redit l'histoire des Pharaons et les Pyramides, au-dessus des déserts, ont triomphé de plus de quarante siècles.

L'Inde et la Chine, la Grèce, Rome, le Moyen Age, la Renaissance nous ont légué leurs monuments, perpétuant jusque parmi nous la pensée de leurs créateurs.

Aussi le poète a-t-il pu chanter :

- « Tout passe. — L'art robuste
- « Seul a l'éternité.
- « Le buste
- « Survit à la cité.

- « Et la médaille austère
- « Que trouve un laboureur

« Sous terre

« Révèle un empereur. » (1)

Les techniques pour fixer le souvenir de ce qui passe, de la vision, du son, ont d'ailleurs été se multipliant au siècle dernier et au nôtre. Non seulement, en se servant de la vitesse de propagation des ondes électriques, l'homme a pu vaincre la distance, communiquer en un clin d'œil de continent à continent, non seulement il a pu même, grâce aux moteurs qu'il inventa, s'y déplacer lui-même avec une vitesse multipliée, économisant le temps et vainquant par là la distance, mais il a cherché à fixer ce qui s'écoule dans le temps et par le son et par l'image.

Le cinéma nous redonne l'illusion de la vie des êtres disparus ; le gramophone nous fait entendre leur voix comme d'outre-tombe. Evocations certes mélancoliques, mais conquêtes sur le pouvoir destructeur du temps.

Cependant une place à part est toujours revenue et reviendra toujours, dans le combat terrestre par l'œuvre humaine contre les effets destructeurs du temps, à la pensée écrite. L'homme sans doute avait d'abord « écrit » à des fins utilitaires proches, pour transmettre l'ordre de l'acte différé, mais bientôt, il dut commencer à mettre son écriture au service de ses rêves éveillés. Dans ceux-ci, mythes, légendes, contes, nous l'avions vu, l'homme avait fui le temps et ses exigences, et jusqu'à celles de l'espace où il vit. Mais ce n'était là que rêverie comparable aux songes irréels de nos nuits.

Or voilà que le temps, vaincu en imagination dans le conte, va l'être par lui dans la réalité, surtout si le conte est écrit et s'il contient un élément d'« éternellement humain » qui le fera redire et relire de génération en génération aux autres hommes. L'art ainsi une fois de plus, issu du rêve, aura pourtant rejoint la réalité en trouvant le chemin du cœur d'autrui, et cette fois vraiment à travers le temps qu'il n'avait d'abord qu'imaginativement su conquérir.

Aussi, aujourd'hui comme autrefois, et malgré la photographie et le cinéma, ces nouveaux moyens de sauver de l'oubli le passé, l'art proprement dit garde-t-il sa dignité éminente. Car lui, le vrai, celui qui recèle une parcelle d'immortellement, d'univer-

(1) Théophile GAUTIER : *L'Art dans Emaux et Camées*.

sellement humain, seul peut nous donner l'illusion de l'intemporel. Qu'il soit plastique ou musique, sculpture, peinture, littérature ou harmonie, malgré les modalités temporelles qu'il peut revêtir, l'art nous semble toujours plus ou moins parler d'éternité.

C'est ce qui fait à beaucoup, à ceux que hante d'une façon particulièrement angoissée le sens du temps, fuir l'histoire précise avec son relent de passé définitif, clos, de cendre, de mort, avec son *Memento mortem* inscrit à chaque page, et lui préférer les magies en apparence intemporelles de l'art.

Les œuvres de l'art ne sont d'ailleurs pas les seules qui puissent survivre à leurs auteurs. Il y a les œuvres des législateurs, des fondateurs de religions et de morales, des philosophes, enfin de ces découvreurs de parcelles de réalité dans l'univers que sont les savants. Si j'ai ici traité surtout des œuvres de l'art, c'est que, mieux que d'autres, elles sont aptes à transférer en imagination, lorsqu'il les crée, le narcissisme toujours si puissant de l'artiste jusque dans les siècles futurs où, lui, ne sera plus !

Cependant, dans sa lutte contre les effets du temps ici-bas, l'homme se sent forcément en fin de compte vaincu. Non seulement la médecine ne prévaut pas contre l'usure, fatale au cours des ans, de nos organes, mais la plus belle œuvre du monde pourra un jour s'effriter. La fugitivité de tout n'atteint pas que nous, mais aussi nos œuvres. Combien de chefs-d'œuvre ont disparu sans laisser de traces ! Combien de manuscrits sont tombés en poussière, emportant leurs soi-disant immortels secrets !

Et nous survécussent-elles à jamais, les œuvres de nos mains ou celles de notre pensée, elles ne sont pourtant un peu de nous-mêmes qu'en vertu d'une délégation imaginaire de nous. Un vieux philosophe de ma connaissance me le disait un jour dans une heure de maladie et de désespérance : « J'aimerais mieux une cigarette de mon vivant qu'un monument après ma mort. »

Puisque l'œuvre que j'accomplis, malgré toutes mes illusions, n'est pas un prolongement vivant de moi-même ; puisque mon enfant issu de moi est un individu en soi et n'est plus moi ; puisque la seule vie qui me satisfasse pleinement est la mienne, et que la mort un jour y mettra pourtant fin ; puisque « quelque belle que soit la comédie en tout le reste... le dernier acte est sanglant », il n'est resté au désir humain invincible de vivre et

toujours vivre qu'une issue : sauter l'obstacle de la mort et continuer ailleurs dans un au-delà imaginaire la vie d'ici-bas.

Ainsi trouvent de plus à se satisfaire diverses profondes tendances humaines, des basses et des hautes, notre envie et notre moralité. Dans l'au-delà, le mauvais riche sera puni, le bon pauvre exalté ; les inégalités terrestres apparaîtront non seulement aplanies mais renversées, les derniers seront les premiers. Et les paradis des diverses religions promettent aux pauvres hommes ce qu'ils ont le plus désiré ici-bas : à l'Arabe du désert de fraîches fontaines et de toujours jeunes houris ; au philosophe grec d'éternels entretiens éthérés dans les champs élyséens d'asphodèles, bien que le réalisme grec ait fait regretter à l'ombre d'Achille l'irremplaçable éclat terrestre du soleil. A l'Hindou fatigué par son écrasant climat le paradis apparaît sous forme du repos du Nirvana. Mais à tous les humains, restés malgré toutes les douleurs d'ici-bas assoiffés de vivre, la survie se pare d'une fondamentale qualité et cela en deçà de toute morale, de toute idée de récompense ou de châtement du labeur terrestre : le temps n'y sera plus létifère, ne nous y détruira plus, la survie sera éternelle. Même les religions, telles celles de l'Inde, qui professent la réincarnation et par suite admettent la mort au sein de la survie, font de la mort dans cette sorte d'au-delà un épisode sans létale importance, ouvrant simplement à l'âme la perspective d'incarnations toujours plus hautes jusqu'à un terme de repos béatiquement éternel.

Les Trobriandais de Malinowski s'en vont après la mort dans l'île paradisiaquement transfigurée de Tuma, et chaque peuplade, chaque tribu, à bien peu d'exceptions près, s'il en est, rêve ainsi de quelque séjour où, niant la mort, poursuivre la vie. Tant est incoercible dans l'inconscient la persévérance à vivre, persévérance qui fera préférer à l'idée de l'anéantissement celle de la possibilité des damnations éternelles. Car, en enfer, on souffrira, mais du moins on vivra !

Un étrange parallélisme s'est d'ailleurs établi dans l'imagination des hommes entre l'état du cadavre et celui de l'âme après la mort, d'où la coutume si universelle, si bien mise en valeur par Robert Hertz (1), des doubles funérailles. D'abord l'âme

(1) *Etude sur la représentation de la mort*, dans *Mélanges de Sociologie religieuse et Folklore*, Paris, Alcan, 1928.

continue d'errer autour de son corps, elle ne perd pas tout de suite contact avec son réceptacle somatique temporel ; elle reste un certain nombre de jours, de mois, dans une condition semi-terrestre avant de gagner, avec la dissolution des dernières chairs, son lieu de repos définitif et éternel. Et cela chez la plupart des peuples de la terre, d'où la double cérémonie des funérailles, d'abord du cadavre, puis, après un certain laps de temps, des ossements dépouillés, à cet effet défouis.

Certes, plus les religions évoluent, s'élèvent, plus cette coutume perd de sa primitivité. On a peine à reconnaître dans la messe du bout de l'an catholique, dans la quarantaine orthodoxe, le reflet des doubles funérailles des Dayaks. La même inspiration cependant subsiste, et la conception de Hertz semble juste d'après laquelle l'embaumement égyptien comme la crémation hellénique auraient eu, malgré leur apparence d'opposition radicale, même fonction d'amener au plus tôt le cadavre, et l'âme avec, à quelque état de repos définitif, éternel.

Car l'homme, à travers toutes les religions, a cherché à fuir la durée qui mène fatalement au terme de la vie. Dans les diverses ivresses, il en noyait le sentiment en ouvrant les écluses de son inconscient intemporel ; par la foi religieuse, quels qu'en soient les dieux et les paradis, il projette dans l'infini ce même inconscient intemporel et, dans cette projection grandiose, s'installe à son tour lui-même, survivant à jamais, au sein de Dieu, essence, exaltation de l'Eternel.

LA QUESTION POSÉE PAR L'HOMME AU TEMPS

Les ouvrages philosophiques relatifs au temps se sont multipliés depuis que Kant posa le temps et l'espace comme de simples formes de notre intuition ou sensibilité (*Anschauungsformen*).

Je n'ai pas la prétention de faire ici une critique de toutes les théories émises touchant le temps, un si ambitieux dessein sortirait d'ailleurs du cadre de cet essai, lequel n'est consacré qu'aux rapports de l'inconscient avec notre temps vécu conscient, ou plutôt avec les bouffées, voire les nappes d'intemporalité, qui de ci de là y émergent. J'ai voulu surtout mettre en valeur l'élément « désir » profond émané de l'inconscient vital, et qui me

paraît être le promoteur de toute fuite tentée hors la durée, de toute lutte entreprise contre le temps destructeur.

Dans son cours professé au Collège de France sur l'*Evolution de la mémoire et la notion du temps*, Pierre Janet (1), parlant du temps, disait : « En général, les hommes ne l'aiment pas beaucoup, mais les philosophes ont une horreur particulière pour lui : ils ont tout fait pour supprimer le temps. Je voudrais vous renvoyer à ce propos à de belles études qui ont été faites par Bergson dans l'*Evolution créatrice* (p. 356 et suivantes) quand il nous montre que la philosophie grecque et plus tard la philosophie du Moyen Age et celle des Cartésiens ont involontairement un idéal singulier : c'est la destruction et la suppression du temps ; faire disparaître le temps, ne pas en parler, l'admettre le moins possible, c'est l'idéal de la philosophie pendant toute une période. Le temps est mauvais, n'en parlons pas ; il embrouille tout. C'est ce que nos philosophes ont voulu faire. Relisez les livres de Meyerson sur *Identité et Réalité*, la suppression des différences et surtout la suppression des différences temporaires, l'identification. Nous ne sommes pas étonnés si, aujourd'hui encore, des malades ont horreur du temps. C'est que les philosophes eux-mêmes en avaient l'horreur. »

Nous en sommes encore moins étonnés que Pierre Janet, nous psychanalystes. Il rapproche ici l'horreur du temps chez ses malades de l'horreur du temps chez les philosophes. Nous rapportons les deux à l'horreur du temps, latent ou manifeste, au fond de tous les êtres humains, à la protestation vitale de l'inconscient intemporel contre le conscient temporel.

Toujours dans le même cours, dont la lecture est si féconde par les perspectives qu'elle ouvre sur les diverses manières d'envisager le temps, Pierre Janet distingue, du point de vue de la conscience humaine, trois sortes de temps. Le temps des physiciens et des mathématiciens, qu'il soit celui de Newton ou celui d'Einstein, laissé en dehors, le temps vécu peut revêtir d'après Janet pour l'homme trois aspects : celui du temps qui détruit, celui du temps qui conserve, celui du temps qui crée.

Le temps qui conserve, dans lequel plutôt se conservent toutes les traces du passé à travers lequel s'élaborent les lois que nous découvrons dans le monde, j'avoue y adhérer assez mal. C'est

(1) Cours du 20 février 1928 : *Le temps des philosophes*,

aussi pour Janet le temps des historiens, celui qui garde la trace de tout ce qui est passé. Mais appeler cela le temps qui conserve me paraît abusif. C'est malgré le temps que tout cela est conservé, c'est certes *dans* le temps que c'est vu, compris, mais ce n'est pas le temps *qui* conserve. N'est-ce pas un peu comme si l'on disait, lorsqu'on fait des conserves de légumes ou de fruits, que c'est le temps qui les va conserver et non les efforts de cuisson et d'asepsie, visant à combattre les effets du temps ?

Tout dans le temps vécu ne semble-t-il pas s'écouler à un rythme certes plus ou moins lent, plus ou moins accéléré : le soleil ne vieillit certes pas au même rythme que moi ou que l'éphémère. Mais la légende du vieil Héraclite au bord de son fleuve, pleurant à l'idée qu'on ne peut pas se baigner deux fois dans les mêmes eaux, garde sa valeur ; à notre regard le temps s'écoule, apportant, emportant sans cesse le tout de la vie, de l'univers.

C'est d'ailleurs le fait qu'il *emporte*, le temps, tout ce que nous aimons, tout ce que nous regrettons, qui le plus nous frappe, ainsi que j'en ai gémi plus haut avec Lamartine. Je me moque pas mal, moi individu, que le temps crée d'autres créatures, puisque je suis, moi, déjà créée, et que le temps ne peut plus pour moi que jour à jour me détruire, me rapprocher de ma fin. Aussi le temps qui crée, et dont nous allons reparler, n'est-il que rarement figuré dans les mythes des hommes, et l'art nous offre bien peu de pendants au Temps présidant aux naissances dans l'*Oiseau Bleu* de Maeterlinck. Le Kronos-Chronos, cependant, de la mythologie tardive, engendrait ses enfants avant de les manger, réunissant ainsi dans sa personne les deux fonctions, la créatrice et la destructrice, que nous attribuons au temps. Mais son cannibalisme frappe plus que sa fonction génésique.

Mais attention ! Ces rappels de figures mythiques que l'imagination humaine a prêtées au temps vont nous mettre en garde contre un danger de notre esprit : l'anthropomorphisme. Si je dis, bien qu'avec maint philosophe : le temps conserve, le temps crée ou le temps détruit, ne fais-je pas sans m'en apercevoir de l'animisme, tout comme un aborigène australien ? Voilà le temps personnifié que je prends à la lettre avec sa barbe blanche et sa faux, qui passe et fauche, après avoir engendré, tel un simple mortel, ses enfants. Il n'est par suite sans doute pas plus légitime de parler de temps qui crée ou détruit que de temps qui conserve. La seule façon de parler adéquate aux faits observés serait de dire

que, *dans* ce qui nous semble être le temps unidimensionnel, tout se crée, puis se conserve, enfin se détruit. Le temps se trouve alors déchargé de l'accusation que lui font les hommes de les détruire sans pitié ; le voilà comme réhabilité.

Cependant, quoi que l'on dise ou fasse, l'imagination des hommes, vu sa propre forme, ne saura s'empêcher de voir le temps animiquement. Et, au regard humain, le temps est d'abord destructeur, le temps qui nous enlève tout ce que nous aimons et nous emportera un soir tout entiers nous-mêmes. C'est pourquoi, depuis qu'il est des philosophes, ceux-ci ont tous tenté, à très peu d'exceptions près, ce qu'on pourrait appeler un « saut de carpe » hors du temps. Il serait si bon d'échapper à l'écoulement annihilateur !

« Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace... » s'écriait Leconte de Lisle, s'adressant à la Mort, seul recours pour ce faire des positivistes. Mais, bien avant le poète, presque tous les philosophes ont poussé ce cri vers quelque dieu, incarnation, lui, de l'éternité. Les philosophies ainsi rejoignent plus ou moins les théologies au regard levé vers l'Eternel.

« Dieu », disait Platon (1), « ne pouvant faire le monde éternel lui donna le temps, image mobile de l'éternité » qui reste son but divin. Et il y eut les Idées platoniciennes, purs concepts de l'esprit projetés au dehors, les Idées inspatiales et intemporelles, qui ont ébloui longtemps l'humanité. Il y a eu le dieu d'Aristote et celui de Plotin, puis le dieu de la théologie chrétienne du Moyen Age, omniprésent au sens spatial comme temporel. Et Spinoza rêva l'absolu de son dieu.

Mais Kant est venu. Il s'est campé, après tant d'autres, en face du Monstre temporel et, renversant les rôles d'Œdipe et du Sphinx, a posé à ce dernier la question philosophique : « Qui es-tu, toi qui sembles tout dévorer, toi sans qui ne saurait m'apparaître le monde ? » Et voilà que Kant prétend avoir arraché le masque au Temps, et avoir vu que derrière il n'y avait que fumée...

« Formes », s'est-il écrié, « de notre sensibilité, le temps comme l'espace ! Hors le sujet ils ne sont rien ! Tellement rien qu'ils ne sont donnés par aucune expérience, mais existent en nous *a priori* ! »

(1) *Timée*, 37 D.

Je laisse à présent à Kant lui-même la parole. Dans la *Critique de la raison pure*, il écrit :

« Ce que nous avons dit nous apprend donc la *réalité empirique* du temps, c'est-à-dire sa valeur objective par rapport à tous les objets qui peuvent jamais être donnés à nos sens. Et comme notre intuition est toujours sensible, jamais il ne peut nous être donné, dans l'expérience, d'objet qui ne soit soumis à la condition du temps. Au contraire, nous combattons toute prétention du temps à une réalité absolue, comme si ce temps, sans avoir égard à la forme de notre intuition, appartenait absolument aux choses, à titre de condition ou de propriété. Des propriétés qui appartiennent aux choses en soi ne peuvent jamais, d'ailleurs, nous être données par les sens. L'*idéalité transcendantale* du temps est donc telle que, si on fait abstraction des conditions subjectives de l'intuition sensible, le temps n'est rien et qu'il ne peut être attribué aux objets en soi, ni en qualité de substance, ni en qualité d'accident (abstraction faite de leur rapport avec notre intuition). Cependant cette idéalité, pas plus que celle de l'espace, n'a rien de commun avec les subreptions des sensations, puisqu'on y suppose, du phénomène même, auquel adhèrent ces prédicats, qu'il a une réalité objective, tandis que cette réalité disparaît complètement ici, à moins qu'on ne veuille parler d'une réalité simplement empirique, qui n'envisage l'objet lui-même que comme phénomène » (1).

On comprend qu'une telle conception du temps, comme aussi la conception kantienne de l'espace, si contraires aux données du sens commun, ait suscité des contradicteurs. On a reproché au phénoménalisme de Kant d'être un idéalisme déguisé, d'aller au fond jusqu'à nier le réel.

Il s'en est défendu et a tâché de donner plus de clarté à sa pensée dans les *Prolégomènes* (2) :

« Je voudrais bien savoir de quelle nature devraient donc être mes assertions pour ne pas impliquer de l'idéalisme. Je devrais dire, sans doute, que la représentation de l'espace n'est pas seulement entièrement conforme au rapport qui existe entre notre sensibilité et les objets, c'est ce que j'ai dit en effet, mais même qu'elle est tout à fait semblable à l'objet ; affirmation qui est

(1) *Critique de la raison pure, Esthétique transcendantale*, 6. (Traduction Tremesaygues et Pacaud). Paris, Alcan, 1927, pp. 76-77.

(2) *Prolégomènes*, 13. Remarque II. (Traduction Gibelin.)

pour moi dépourvue de sens, aussi bien que si l'on disait que la sensation du rouge ressemble à la propriété du cinabre qui éveille en moi cette sensation. »

Et plus loin : « Car ce que j'ai appelé mon idéalisme ne concernait pas l'existence des choses (en effet, l'idéalisme, au sens traditionnel, consiste proprement à les mettre en doute) ; il ne m'est jamais venu à l'esprit d'en douter ; il ne concernait que la représentation sensible des choses, dont l'espace et le temps font tout d'abord partie ; pour ceux-ci et par suite, pour tous les *phénomènes* en général, j'ai montré simplement que ce n'était ni des choses (mais de simples modes de représentation), ni des déterminations inhérentes aux choses en soi. Le terme transcendantal qui chez moi ne signifie jamais un rapport de notre connaissance aux choses, mais seulement à la *faculté de connaître* devait empêcher cette erreur d'interprétation » (1).

On voit la difficulté qu'éprouve Kant lui-même à clarifier sa pensée. D'abord il avait écrit dans la *Critique de la Raison pure* qu'il ne faut pas comparer « les subreptions des sensations » avec les données et d'espace et de temps, les premières seules comportant un substratum objectif, puis, dans les *Prolégomènes*, il rapproche la sensation du rouge de la perception de l'espace, dit que l'espace et le temps appartiennent à « la représentation sensorielle des choses » et va même jusqu'à assurer que « de ceux-ci, comme de tous les *phénomènes* », il a simplement avancé qu'ils ne sont ni des choses ni « des déterminations appartenant aux choses en soi ». Voilà donc à présent l'espace, bien que non donné à nous, d'après Kant, par l'expérience, rapproché et de la sensation du rouge et de ces qualités des choses avec lesquelles il ne devrait pas avoir de rapport, puisque celles-ci sont données *a posteriori*, par l'expérience, et que lui, par définition, est soi-disant donné à nous par notre esprit, est forme native de notre sensibilité, *a priori*. Et le temps est logé à la même enseigne.

Mais là gît justement le *hic*. L'idée d'un jugement synthétique *a priori*, d'où dérive pour Kant l'idéalité transcendantale absolue du temps et de l'espace, semble un reliquat, dans l'œuvre du si profond et puissant penseur, de la vieille métaphysique que tant pourtant il abhorrait. C'est sans doute, à sa façon, son « saut de carpe » pour échapper au temps.

En réalité, il paraît impossible de concevoir quoi que ce soit

(1) *Prolégomènes*, 13. Remarque III (idem).

dans la perception où le réel, au sens le plus plein, n'ait pas de part. Nos sens certes ne perçoivent que très imparfaitement l'univers, n'y prélèvent sans doute, comme on l'a dit, que de faibles échantillons de la réalité et sous forme de « phénomènes ». Mais enfin tout ce qu'ils perçoivent doit émaner de quelque façon de la réalité ambiante, au sein de laquelle, au cours de l'évolution de l'espèce, ils ont peu à peu été évolués.

On ne saurait donc imaginer rien qui n'appartînt qu'à l'esprit, qui ne lui fût donné aussi par le milieu où, depuis des millénaires, l'esprit humain plonge, s'abreuve, et s'est développé. Si nous percevons le temps comme l'espace, partout, toujours, cela est certes dû à ce que notre intuition, notre sensibilité, ont acquis ces formes. Mais pourquoi les avons-nous acquises, si ce n'est parce quelque chose dans ce milieu nous y forçait ? La grande distinction kantienne entre la chose en soi, inconnaissable à jamais, et le phénomène, doit servir elle-même à opérer la critique de la critique kantienne de l'espace et du temps. Il doit y avoir, sous le temps, sous l'espace phénoménaux tels qu'ils nous apparaissent, quelque chose de réel, que nous appellerons si l'on veut espace ou temps-subreptions, bien que nous les percevions peut-être aussi différemment d'eux-mêmes que l'est, des vibrations lumineuses qui le conditionnent, le rouge frappant notre rétine.

Cependant, plus près de nous, une autre conception du temps que la kantienne s'est attiré maints disciples : celle de Bergson. Si Kant disait : « Je fais le temps », Bergson affirme « Le temps me fait ». Chez Bergson, le temps n'est plus nié en tant que réalité objective, la *durée* bergsonienne est au contraire posée comme la réalité suprême de la vie, de l'univers.

Voilà donc un philosophe qui fait exception, qui n'a pas l'horreur du temps, qui n'essaie pas l'impossible « saut de carpe » ! Et le temps, la vivante durée, a inspiré à Bergson des hymnes magnifiques. Ce philosophe, penseront alors ceux qui ne l'ont pas encore lu, doit être plus que les autres attentif au réel, réaliste.

Eh bien non ! Le temps, le temps vécu que nous sentons passer, le temps destructeur, le temps du *Lac* de Lamartine, n'a pu ainsi être exalté qu'à la condition, commandée par nos plus profonds désirs inconscients, de changer son vieux visage, de

déposer sa faux, de se transmuier presque rien qu'en bénéfique créateur.

Nous, les vivants, d'après Bergson, nous voici dans le temps, la durée, ou plutôt ne faisant qu'un avec elle. Un splendide « élan vital » nous soulève, nous sommes libres, nous progressons, nous serons plus beaux, plus parfaits à chaque génération. Une intuition supra-intellectuelle, plus féconde que la connaissance, nous permet de saisir en nous la durée, la vie sur le vif. Les mystiques en sont la preuve, eux qui ont vraiment, par cette sympathie illuminante de l'intuition qui permet de se transporter à l'intérieur même des choses, saisi en eux-mêmes la vie, la durée créatrice, Dieu ! Et cette intuition peut mener très loin. Non seulement elle octroie à nos âmes la survie, « la survie qui semble assurée à toutes les âmes par le fait que, dès ici-bas, une bonne partie de leur activité est indépendante du corps », ce qui n'est pas très nouveau, les religions nous ayant déjà fourni pareille assurance, mais en plus de l'éternité du temps qu'elle offre à nos âmes, elle offre à nos corps un assez joli morceau de l'étendue dans l'espace. « On ne se lasse pas de répéter », écrit en effet Bergson (1), « que l'homme est bien peu de chose sur la terre, et la terre dans l'univers. Pourtant, même par son corps, l'homme est loin de n'occuper que la place minime qu'on lui octroie d'ordinaire, et dont se contentait Pascal lui-même quand il réduisait le « roseau pensant » à n'être, matériellement, qu'un roseau. Car si notre corps est la matière à laquelle notre conscience s'applique, il est coextensif à notre conscience, il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles. Mais ce corps immense change à tout instant, et parfois radicalement, pour le plus léger déplacement d'une partie de lui-même qui en occupe le centre et qui tient dans un espace minime. Ce corps intérieur et central, relativement invariable, est toujours présent. Il n'est pas seulement présent, il est agissant : c'est par lui, et par lui seulement, que nous pouvons mouvoir d'autres parties du grand corps. Et comme l'action est ce qui compte, comme il est entendu que nous sommes là où nous agissons, on a coutume d'enfermer la conscience dans le corps minime, de négliger le corps immense. »

Voilà les rêveries de conquête du temps, d'annexion de l'espace auxquelles nos désirs inconscients profonds peuvent nous

(1) *Les deux sources de la religion et de la morale*, déjà citées, pp. 276-277.

porter, que nous soyons simples mortels ou puissants penseurs. Et l'on n'a pas, à ce jour, à se montrer trop surpris de trouver sous la plume elle-même du si peu mystique Pierre Janet l'imagination suivante : « L'idée de progrès contient une foule de caractères en opposition avec nos habitudes. Par exemple, l'idée de progrès nécessite un changement, une nouveauté absolue, une chose qui n'existait pas. En somme, le voyage que nous ferions dans le passé, quand je vous rappelais le roman de Wells » (*La machine à remonter le temps*) « si jamais il se réalise — et à mon avis il se réalisera dans quelques siècles — ce sera une chose qui n'existait pas du tout, qui n'existait aucunement, et bien plus, que la science ne permettait pas de concevoir : Le passé était détruit, le passé était le néant. Comment voulez-vous aller vous y promener quand il n'existe rien ? C'est une contradiction » (1).

Ah ! le bel optimisme, nourri de notre désir ! De ce désir fondamental à jamais enraciné dans notre inconscient d'annuler les effets, à jamais haïs par l'homme, du temps, du temps destructeur !

CONCLUSION SYNTHÉTIQUE ET CRITIQUE

Ainsi, au cours de ce bref essai, nous avons tenté de faire défiler les principaux modes sur lesquels les pauvres mortels, sous la poussée profonde de leur vouloir-vivre inconscient, tentent d'échapper au temps, dès qu'ils en ont acquis la conscience, et avec, de ce qu'ils ressentent comme sa qualité destructrice létifère.

L'enfant commençait par une perception très vague du temps. Nous en avons rapporté la cause au fait que chez lui, à l'origine, l'inconscient domine et que le préconscient ne s'en distingue que progressivement. Peu à peu les adultes et les horloges viennent accomplir de ce point de vue son éducation, laquelle fait d'ailleurs partie de l'éducation de l'homme à la réalité qui l'environne. L'adolescent, bientôt, sous la pression violente des instincts qui s'éveillent en lui, ne ressent pas encore le temps comme borné, et les ivresses naissantes de l'amour lui donnent, tant qu'elles durent, une illusion d'éternité. Plus tard seulement, à mesure de la matu-

(1) Ibid. XXIII. *Le progrès*. p. 560.

ration adulte du conscient, le sentiment du temps acquiert plus de précision prosaïque.

Cependant, toutes les nuits, notre conscient s'endort. Alors les écluses de l'inconscient plus ou moins s'ouvrent pour laisser monter les messagers de l'inconscient. Et l'intemporalité qui est le fait de celle-ci donne au rêve cette atmosphère différente de celle de notre veille où les exigences temporelles, voire spatiales, semblent abolies. Et cette fuite hors du temps écrasant, que nous pouvons accomplir chaque nuit, me semble être l'une des plus grandes réalisations de désir du rêve des hommes qui vont, tout le jour, emportés par le temps.

Même à l'état de veille, les hommes, pour pouvoir continuer à supporter de vivre, ont appris à rêver. Les mythes, les légendes, les contes créés par l'imagination sont le trésor onirique de l'humanité.

Cependant l'homme ne peut pas toujours à volonté rêver, endormi ou éveillé. Il a alors recherché d'autres moyens de fuir le sentiment du temps, moyens que sa nature lui offre. Plus que les autres animaux doué d'une forte libido, les hommes se sont complu dans l'ivresse amoureuse où le sens du temps disparaît. Mais le bonheur d'amour dépend du consentement d'un autre être. Alors les humains ont cherché à se procurer plus économiquement l'ivresse : tout seuls, par les ivresses toxiques, ou bien par les ivresses mystiques, union à quelque dieu imaginaire qui se donne magnifiquement à eux.

Toutes ces ivresses sont cependant passagères, et l'homme, à chacun de ses réveils, retrouve le temps à son chevet, qui le guette. Ce temps qui un soir — seul parmi tous les vivants il le sait — lui apportera la mort. Alors l'homme a tenté, par la magie, par la prière, par la science enfin, de reculer l'échéance, d'allonger sa durée et y a parfois réussi. L'homme préhistorique, d'après le témoignage de ses ossements, ne dépassait pas cinquante ans. Mais puisque la borne, même reculée, sera toujours là, l'homme, par un acte de transfert de vie de son être à son œuvre, a cherché du moins parfois à se survivre par l'œuvre de ses mains ou de son esprit. Et nous pouvons, encore aujourd'hui, contempler le Parthénon et les Pyramides, lire les Védas, Homère ou Platon.

Mais une élite seule peut ainsi rêver se survivre. Et la plus belle des œuvres n'est pas moi-même, et la mort me guettera, que

j'aie écrit le Phédon ou que je sois humble manœuvre. C'est pourquoi, et ceci dès l'origine, les divers paradis se sont ouverts sous la terre ou aux cieux, dès le jour où l'homme eut compris la mort, afin qu'il y puisse prolonger sa vie, sa vie trop courte, dans une éternité de bonheur, diversement imaginée suivant les peuples.

Cela pourtant, à l'homme, ce curieux, ne lui a pas suffi. Il lui a fallu, dans son combat contre le temps, appeler à son aide, après le rêve, après l'ivresse, après l'œuvre, après la religion, encore la philosophie, cette occupation d'élection de l'animal délirant qu'est si souvent l'homme.

Cependant, notons-le, il est deux grands modes, pour le désir de l'homme, de vaincre le temps, l'ennemi à jamais triomphant de tout ce qui respire. Ou bien de s'imaginer le conquérant à jamais, possédant un temps éternel, *in sæcula sæculorum*, mode habituel des religions, ou bien de nier au temps toute existence réelle, tels Kant et son école (1). Ces deux modes de victoire sur le temps sont d'ailleurs commandés par un fantasme de désir unique : dépouiller le temps de son pouvoir destructeur, soit en allongeant à l'infini notre durée en lui, soit en le réduisant à n'être qu'une illusion.

Aussi quasi toutes les philosophies ont-elles chacune à leur façon tenté d'abolir l'inexorable temps, qui semble ne nous créer que pour bientôt nous détruire. Elles ont toutes imaginé quelque autre plan sur lequel l'espace et surtout le temps ne seraient plus ou plus eux-mêmes, où nous pourrions nous réfugier, à la façon des mystiques, dans la pure absorption en quelque dieu inétendu, éternel ou intemporel. Et jusque de nos jours, après le siècle qui se vanta, et avec raison, d'être le siècle de la science positive, cette tendance indéracinable du cœur humain vient refleurir.

C'est que l'homme ne peut pas changer son inconscient, tout au plus parfois en dominer les indestructibles tendances, et que le désir d'échapper au temps, au monstre dévorateur, est en nous l'une des plus profondes.

La raison, dont les hommes ont pourtant, au cours des siècles, élargi quelque peu l'empire, nous commande de recon-

(1) La même tendance a dû faire traduire, dans l'Apocalypse, ὅτι χρόνος οὐκέτι ἔσται (des manuscrits portent plus justement : ἔστιν) par « qu'il n'y aura plus de temps ». Suivant tout le contexte, le vrai sens de la proclamation de l'ange devrait être : « que ce n'est pas encore le moment ». (Ces données d'après une lettre à moi-même d'Hubert Pernot, du 28 mai 1939).

naître, inéluctable phénomène, l'irréversibilité du temps. En tant moi-même que créature, peu m'importe d'ailleurs quel substratum dans les « choses en soi » peut ou ne peut pas avoir le temps-phénomène ! C'est ce temps-là que je vis, que je fuis ou que je combats. Mais si j'ai la raison, je sais bien qu'en fin de compte c'est ce temps qui me vaincra.

Cependant, même après Platon, même après Kant, Bergson et autres grands penseurs, je ne puis, humble et féminine créature, m'empêcher d'interroger à mon tour le temps et de lui demander, à cet adversaire, quel il est, sa profonde identité.

Est-il possible qu'il ne soit qu'une forme de ma sensibilité, lui qui semble me tuer, lui dans lequel peu à peu je meurs ? N'est-il qu'une forme *a priori* de mon esprit projetée par lui hors de moi dans l'univers, par ailleurs peuplé d'apparences réelles, solides ?

Je ne m'y puis résigner. Je consens à ce que le temps, tel que je le perçois, ne soit que phénomène, mais ce phénomène doit avoir quelque substratum réel, si par ailleurs inconnaissable comme le tout de l'univers. On pourrait tenter d'appuyer cette thèse par trois arguments.

On pourrait qualifier le premier de cosmologique. Si nul substratum réel n'existait au temps-phénomène, comment l'hypothèse de ce temps, appliquée à l'univers, pourrait-elle rendre compte des mouvements des planètes et des soleils au point de les prévoir, que ce mouvement soit calculé dans l'espace et le temps indépendants et absolus d'un Newton ou dans l'espace-temps, concept unique, d'un Einstein ?

Je sais bien qu'on le dit : ce temps-là, le temps des physiciens, des astronomes, des mathématiciens, n'a rien à voir avec mon temps vécu, ma durée pure, n'est que du temps spatialisé. Pourtant l'un est issu de l'autre, quelque visage qu'ensuite il ait assumé, et si nul homme n'avait vécu, perçu, conçu et le temps et l'espace, l'architecte humain n'aurait pu avec construire ces grandioses édifices dont l'Espace et le Temps sont les entrepreneurs magnifiques.

Cependant Kant a aisément disposé de cet argument. Si la concordance entre les calculs des astronomes existe, c'est que l'esprit humain, dit-il, étant partout le même, projette partout et toujours dans les choses les mêmes formes de son intuition, d'où concordance. L'entente apparente entre les planètes, les comètes

et les soleils et les calculs humains est entente d'abord entre les esprits des hommes.

Plus directement probant, parce qu'appliqué à l'esprit même, semble le second argument, le psychologique. La psychanalyse, si jeune encore, nous l'a récemment fourni. Elle nous a en effet appris à reconnaître deux faits concomitants : le sens du réel et le sens du temps apparaissent à la fois dans le seul système Perception-Conscience. L'inconscient les ignore, l'inconscient intemporel et en lequel ne règne pas encore le processus secondaire dominé par le principe de réalité, l'inconscient demeuré tout entier soumis au processus primaire régi par le seul principe de plaisir.

Si le sens du temps et le sens du réel, la réalité avec le temps, pénètrent ainsi à la fois dans l'âme humaine, ne serait-ce pas qu'ils sont parents ? Le temps doit par suite, d'une façon ou d'une autre, faire partie intégrante du monde extérieur réel que nous percevons.

Et l'aversion de l'homme pour le temps qu'ont relevée plusieurs penseurs témoigne dans le même sens. Le temps ne nous est certes pas imposé par le principe de plaisir ; le principe de plaisir cherche au contraire, à chaque occasion propice, à nous le faire oublier ! Il faut tout l'effort de l'intelligence humaine pour nous rendre attentifs au temps comme à la réalité.

Le temps ainsi n'apparaît pas comme faisant partie intégrante du fond de nous-mêmes, tandis qu'il semble adhérer à la seule perception naissante de la réalité du monde extérieur.

Mais Kant ne se fût pas laissé troubler ! Il eût peut-être dit que ce sentiment du temps naissait au contact du réel avec le conscient, comme au contact de deux corps quelque réaction chimique, mais qu'il n'appartenait pas pour cela forcément à l'univers, même si l'on tient à ce que le temps-phénomène comporte quelque substratum.

Dans son essai sur *l'Inconscient*, Freud écrit en effet (1) : « Il ne nous reste plus, en psychanalyse, qu'à déclarer que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients et que leur perception par la conscience est comparable à la perception du monde extérieur par les organes des sens. Nous espérons même tirer profit de ce parallèle pour notre connaissance. L'hypothèse psychanalytique de l'activité psychique inconsciente

(1) *Das Unbewusste*, 1915 ; chapitre I. *Gesammelte Schriften*, vol. V.

nous paraît être d'une part une continuation de l'animisme primitif, qui nous faisait voir partout des reflets de notre conscience ; d'autre part, la suite de la correction que Kant a entreprise à notre manière de concevoir la perception extérieure. De même que Kant nous a avertis de ne pas négliger la conditionalité subjective de notre perception et de ne pas tenir cette perception pour identique à la chose perçue inconnaissable, de même la psychanalyse nous enseigne à ne pas mettre la perception effectuée par la conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet. Ainsi que le physique, le psychique n'a pas besoin d'être en réalité tel qu'il nous paraît. Toutefois nous aurons plaisir à découvrir qu'il est moins malaisé de corriger la perception interne que la perception externe, que l'objet interne est moins inconnaissable que ne l'est le monde extérieur. »

Alors Kant eût pu tirer avantage de cette comparaison avec ses propres doctrines et dire : Freud lui-même admet l'inconnaissabilité de l'inconscient. Le substratum inconnaissable au temps-phénomène que perçoit notre seule conscience pourrait par suite se trouver aussi bien du côté interne de cet inconnaissable que de son côté externe, du côté du tréfonds interne de l'âme que du côté du tréfonds externe de l'univers.

Or Freud, dans une conversation que j'eus avec lui après qu'il eût lu cet essai, me confirma son accord possible avec Kant. Le sentiment du temps qui s'écoule, me dit-il, est d'abord le sentiment interne de l'écoulement de notre propre vie. Quand la conscience en nous s'éveille, nous percevons cet écoulement interne et le projetons ensuite dans l'univers, à l'extérieur.

La perception de l'espace, ajoutait Freud, ne se saurait séparer de celle du temps. Par quelles voies y parvenons-nous donc ? Est-il d'abord, devons-nous nous demander, une seule chose au monde que nous puissions nous imaginer hors l'espace, inspatiallement ? Oui, il en est une : l'âme, le psychisme. Mais cette constatation elle-même doit nous donner à réfléchir. Si l'âme apparaît ainsi sans espace, c'est peut-être en vertu de la projection globale au dehors de toute sa spatialité originelle. La psychanalyse, en effet, nous a appris à reconnaître enfin dans le psychisme diverses instances que nous sommes contraints de nous représenter spatialement. On pourrait dire que cela provient d'une introjection, en nous, de l'espace extérieur. Mais pourquoi pas l'inverse ? Quand le conscient commence à se constituer en nous, il perce-

vrait spatialement ces instances internes que seule la psychologie abyssale a permis de reconstituer. Sans doute même ont-elles — bien qu'indéterminé jusqu'aujourd'hui — un substratum anatomique. Alors nous projetterions ensuite au dehors cette prise de conscience interne, et l'espace dans le monde extérieur serait d'abord projection de notre espace interne, qu'ensuite nous nierions.

Les perceptions de nos sens physiques, poursuivait Freud, sont elles-mêmes, suivant les sens, plus ou moins « projetées » au dehors. Celles du tact, du goût, restent presque entièrement intérieures. Déjà l'odorat projette un peu ses perceptions dans l'air ambiant. L'ouïe les situe autant au dehors qu'au dedans. Quant à la vue, ses perceptions sont tout entières « projetées ». Des impressions, des images, inscrites sur les couches optiques de notre cerveau, situées donc assez en arrière dans notre crâne, nous paraissent, en effet, exister dans l'univers extérieur. Au point, ajouterai-je, que pendant des millénaires, les hommes ont cru que c'étaient leurs yeux qui projetaient des rayons sur les objets...

N'en serait-il pas de même, conclut Freud, des perceptions externes de l'espace et du temps, et cette traduction psychanalytique des vieux jugements *a priori* de Kant ne lui donnerait-elle pas raison, aux termes près ?

J'avouerai que l'argumentation freudienne elle-même ne me convainc pas de l'intériorité foncière, originelle, des perceptions spatiales et temporelles. Car si nous recelons ainsi, tout au fond de nous, les prototypes des perceptions et de temps et d'espace, qu'est-ce qui les y a mis ? Je rappellerai ici l'adage de Goethe : *Tout ce qui est dedans est dehors*, en appuyant sur le sens, que lui donnait Goethe, d'intériorisation du monde extérieur (1).

Aussi le troisième argument, celui que nous avons déjà présenté en osant plus haut une critique du temps de Kant, nous

(1) Freud me communique, après avoir lu cet essai, une autre idée qui lui est venue, émanée d'une psychologie de l'attention. L'attention que nous portons aux choses serait due à des investissements rapides mais successifs, sortes de *quanta* émanés du moi. Notre perception interne n'en ferait qu'ensuite une continuité, et ce serait là, projeté au dehors, notre prototype du temps. Pendant le sommeil, ces investissements seraient retirés, d'où abolition du temps pendant que l'on dort. Le temps ne renaît, au cours du sommeil, qu'avec la perception hallucinatoire du rêve, l'attention restant bien entendu liée à la perception.

On pourrait ajouter que les *quanta* d'investissement primitifs sont ensuite rétablis dans le temps par l'homme, avec sa fragmentation du temps mesurable. Il resterait de tout ceci que attention = perception = temps.

semble le plus malaisé à réfuter. On ne saurait imaginer, disions-nous, que les hommes aient puisé je ne sais où ces formes de leur intuition, de leur sensibilité, le temps, l'espace, si ce n'est dans le milieu où, depuis qu'ils existent, depuis des millénaires, ils ont évolué. Or, si Kant l'a pu penser, c'est que, malgré son aversion professée pour la vieille métaphysique, il n'a pu au fond se dégager de la croyance dualiste à l'âme indépendante du corps et à quelque Dieu créateur. Il a certes appelé la morale à son secours pour fonder ce dernier, mais c'était qu'il y croyait déjà. Ce Dieu, créateur des âmes à son gré, et qui y aurait déposé *a priori*, préalablement à toute expérience, ces formes de la sensibilité, de l'intuition, que sont l'espace et le temps, nous n'y saurions plus souscrire. Seule l'unité de l'univers semble nous confronter, unité dans laquelle il paraît difficile d'imaginer un esprit assez indépendant pour créer de toutes pièces les formes où classer l'univers ambiant. Mon humilité devant l'univers me contraint à penser l'espèce humaine accordée, au cours d'un long passé, avec l'ambiance où elle plonge, et évoluée en harmonie totale avec cette ambiance.

C'est pourquoi, confrontée par ce dernier argument, le biogénétique, il me semble impossible de ne pas postuler au temps-phénomène où nous naissons, croissons, déclinons et mourons, quelque rapport avec la réalité profonde de l'univers, quelque substratum réel dans celui-ci.

Nous ne pourrions évidemment jamais prouver cette hypothèse, pas plus que la contraire, « le temps en soi », osons ce terme, se trouvant par delà toute expérience. Mais peut-être l'une des gloires de l'intelligence humaine est-elle justement d'avoir, mieux que l'esprit d'aucun autre animal, perçu les émanations phénoménales du « temps nouménal » dans lequel, sans trêve, va se réalisant et se détruisant l'univers.

OUVRAGES CONSULTÉS

- BAUDELAIRE (Charles). *Les paradis artificiels*. — Paris, 1860.
- BERGSON (Henri). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. — Paris, Alcan, 1889.
Les deux sources de la morale et de la religion. — Paris, Alcan, 1932.
- DE QUINCEY (Thomas). *The Confessions of an English Opium Eater*. — London, 1822.
- EINSTEIN (A.). *Über die spezielle und die allgemeine Relativitätstheorie*. — Braunschweig, Vieweg und Sohn, 1919.
- FERENCZI (Dr S.). *Entwicklungsstufen des Wirklichkeitssinnes*. — (*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1913). — Reprod. in *Bausteine zur Psychoanalyse*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag. Leipzig Wien Zürich, 1927, Vol. I.
- FREUD (Sigm.). *Das Unbewusste*. — (*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1915). — Reprod. in *Metapsychologie, Gesammelte Schriften*, vol. V.
Hemmung, Symptom und Angst. — Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig Wien Zürich, 1924. — Reprod. in *Gesammelte Schriften*, vol. XI.
- GAUTIER (Théophile). *Emaux et Camées*. — Paris, 1856.
- HERTZ (Robert). *Etude sur la représentation de la mort, dans Mélanges de sociologie religieuse et Folklore*. — Paris, Alcan, 1928.
- JANET (Pierre). *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps*. — Paris, A. Chahine, 1928.
- ΙΩΑΝΝΟΥ 'Αποκάλυψις. — Apocalypse de Jean.
- KANT (Immanuel). *Kritik der reinen Vernunft*. — 1781. — (*Critique de la raison pure*, traduction A. Tremesaygues et B. Pacaud. — Paris, Alcan, 1927).
Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik die als Wissenschaft wird auftreten können. — 1783. — (*Protégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, traduction Gibelin. — Paris, J. Vrin, 1930).
- LAMARTINE (Alphonse de). *Méditations poétiques*. — Paris, 1820.
- LECONTE DE LISLE (Charles-Marie-René). *Poèmes antiques*. — Paris, 1852.

- MAETERLINCK (Maurice). *L'oiseau bleu* (féerie représentée à Moscou en 1908 et à Paris en 1911). — Paris, Fasquelle, 1909.
- MALINOWSKI (Bronislaw). *The sexual life of savages*. — London, George Routledge and Sons, 1929. — (*La vie sexuelle des sauvages*, traduction Jankélévitch. — Paris, Payot, 1930.)
- MINKOWSKI (E.). *Le temps vécu*. — Paris, Collection de l'Evolution psychiatrique, J.L.L. d'Artrey, 1933.
- PASCAL (Blaise). *Pensées*. — 1670.
- PLATON. *Timée* ou *De la nature*.
- ROSCHER. *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*. — Leipzig, B.G. Teubner, 1890-1897.
- SCHLICK (Moritz). *Allgemeine Erkenntnisstehre*. — Berlin, Julius Springer, 1918.
- Raum und Zeit in der gegenwärtigen Physik*. — Berlin, Julius Springer, 1922.

La Famille devant M. Lacan

Par Edouard PICHON

I

1

Voilà M. Jacques-Marie Lacan élu membre titulaire de la *Société psychanalytique de Paris* ; certes, il devient ainsi quelque chose ; mais, heureusement pour lui, il n'avait pas attendu nos suffrages pour être quelqu'un. C'est en effet à juste titre que M. Lacan passe pour un des esprits les plus brillants de la jeune génération psychiatrique française.

C'est pourquoi il serait de l'intérêt de tous les psychopathologistes qu'il se dégageât d'une certaine cuirasse où son esprit se chartre : cuirasse faite à la fois d'un jargon de secte et d'une préciosité personnelle. Ses ouvrages en sont déparés.

Ce n'est pas que je réprouve tout modelage conscient de soi par soi : le recherché peut être exquis, et les esprits distingués avoir raison de ne point se prostituer aux goûts du vulgaire ; mais, dans le cas particulier, il ne me semble pas que M. Lacan ait choisi pour son esprit, que toute sa formation tant héréditaire que familiale et sociale fait français, une parure qui lui convienne. Un de ses aînés, qui a été quelque peu son maître et qui est resté son ami, ai, je crois, le droit de le lui dire, et peut-être, si je suis écouté, M. Lacan, qui est encore tout florissant de bel âge, pourra-t-il bientôt donner ce qu'on attend de lui.

2

Les réflexions qu'on vient de lire me sont inspirées par la lecture attentive de l'article sur *la famille* que M. Jacques Lacan vient de publier dans l'*Encyclopédie française*, mise en chantier par M. Anatole de Monzie. Chacun sa petite performance :

M. Lacan a lu Hegel et Charles Marx ; mais nous, nous avons lu M. Lacan. Et lire M. Lacan, pour un Français, c'est comme on dit familièrement, du sport ! Je crois qu'on peut oser le lui dire, car il sait écrire, et bien écrire : beaucoup de passages de ses ouvrages nous en convainquent. Les difficultés dont son style est cuirassé sont donc des blindages dont il se carapace secondairement, pour ne se montrer que sous l'aspect prémédité de chevalier de telles ou telles confréries.

Tous les professeurs d'anglais apprennent à nos enfants à se méfier des trahisons de la similitude apparente de tels mots anglais avec des termes de notre langue. M. Lacan aurait dû se souvenir que l'allemand demandait des précautions de même ordre. Comme il lui a plu de ne pas se le rappeler, il écrit souvent avec des mots français, en n'y entendant, c'est le cas de le dire, que le haut-allemand.

Depuis longtemps, la langue française distingue entre la *civilisation*, fait collectif, et la *culture*, fait personnel. M. Lacan oublie cette distinction ; sans cesse, il dit *culture* pour *civilisation*, et cela nuit, en plusieurs passages, très nettement à la clarté du sens. L'on pouvait espérer pourtant que les grosses blagues qu'on faisait en France pendant la Guerre de Quatre Ans sur la « coul-tour » allemande auraient eu au moins pour résultat de faire pénétrer dans des milieux assez étendus la discrimination entre *culture* et *civilisation*. Ce n'est servir ni la véritable culture, ni la civilisation propre à notre peuple que d'en adultérer ainsi la conception.

De même, M. Lacan germanise dans l'emploi qu'il fait du mot *dialectique*. Les auteurs français les plus classiques se sont servis de ce mot pour exprimer l'ensemble des ressources que les argumentateurs tirent d'une logique habilement, voire trop habilement, maniée. Aussi bien διζλεξτική a-t-il ce sens dès Platon. Honnête Français, qui savez tout cela, abordez un texte de M. Lacan, ce texte vous restera lettre close ; vous lirez avec ahurissement que le masochisme primaire est un « moment dialectique » ! C'est que *dialectique*, dans Lacan, a un sens purement allemand, dont il faut aller chercher la clef dans Hegel et dans Marx. L'*Encyclopédie* est certes bien inutile, si elle présuppose que ses lecteurs sont déjà initiés à l'hégélianisme et au marxisme au point d'en avoir assimilé, sans la transposition d'ailleurs nécessaire, le vocabulaire étranger.

Il y a plus encore, et plus indéfendable. Tous ceux qui ont réfléchi, ne fût-ce qu'un instant, à la question de la formation mentale de l'enfant, savent quel problème ardu c'est que de distinguer les éléments psychiques biologiquement transmis d'avec ceux qui résultent des paroles et des exemples fournis par les éducateurs. A l'hérédité s'oppose ainsi la *tradition* : le problème est clairement posé. Mais n'oublions pas que le terme « tradition » est proscrit ; ne savez-vous pas qu'il sent son réactionnaire et son bourgeois ? Aussi, paraît-il, un M. Conn a-t-il créé, pour exprimer, entre les générations, la « continuité psychique dont la causalité est d'ordre mental » le terme d'hérédité *sociale*. Fallait-il faire un sort à cette sottise ? M. Lacan l'a cru. Il ne rapporte peut-être ce terme qu'avec une certaine ironie, mais alors bien secrète ! Certes il reconnaît que ce terme est « assez impropre en son ambiguïté » (tu parles !), mais il ne le monte pas moins en épingle. Or, en vérité, ce M. Conn fait comme nos politiciens, qui ont résolu le problème des sergents de ville, des monts-de-piété, des asiles de fous, etc... en les appelant respectivement des gardiens de la paix, des établissements de crédit municipal et des hôpitaux psychiatriques.

D'autres fois, la bizarrerie vocabulaire ne paraît pas avoir d'autre but que d'étonner. Pour *melting-pot*, par exemple, bien des lecteurs français ignorent ce que cela veut dire. Pour ma part, ce n'est qu'en recourant à un dictionnaire anglais que je l'ai appris. M. Lacan croit-il sérieusement que ce terme lui était indispensable pour dire que Vienne-en-Autriche, entre 1860 et 1914, était le lieu de rencontre et de compénétration des mœurs les plus diverses ?

Le recours à un mot impropre est un des effets qu'aime M. Lacan ; mais une impropriété n'est jamais sans nuire à la portée même des idées de son auteur. Le français, langue délicate, ayant déjà *demander*, *réclamer*, *exiger*, etc... réserve depuis longtemps *postuler*, dans la disance philosophique, à une exigence d'ordre logique : telle affirmation, dit-on, postule qu'on ait admis telle prémisse. C'est pourquoi j'ai relu trois fois la phrase suivante : « les conditions de milieu que *postule* le développement « des jeunes... » M. Lacan voulait-il vraiment dire que le fait que les jeunes pussent se développer était une preuve que certaines conditions de milieu étaient réalisées ? Finalement, je ne le crois pas ; l'auteur semble vouloir simplement dire que le développe-

ment des jeunes *exige* certaines conditions de milieu. Mais alors qui le condamnait à employer « *postuler* », que le désir de recourir à un terme inattendu, qui déroutât et « épatât » un instant le lecteur ?

De même, dire que M. Freud a *imaginé* le complexe d'Œdipe, c'est laisser entendre qu'on ne croit pas à l'exactitude de cette sienne conception ; or, il semble bien que M. Lacan ait voulu dire que le maître de la psychanalyse avait *découvert* l'existence de ce complexe.

Pourquoi dérouter les gens en employant les bons vieux mots hors de leur sens ? Et pourquoi refuser de se servir des termes ordinaires quand on a précisément à exprimer l'idée qu'ils véhiculent ? *Civilisation, tradition, exiger*, étaient à la disposition de M. Lacan comme des autres Français. Le néologisme n'est légitime que pour introduire *dans un idiome donné* une idée nouvelle ; et il doit alors ne pas prêter à l'équivoque.

Reproches de pure forme, dira-t-on ? Ce serait être bien mauvais psychologue. L'usage que l'on fait du langage est révélateur d'attitudes mentales profondes. Ne pas appeler la tradition par son nom, au moment même où l'on en reconnaît l'importance, c'est un reste affectif de scotomisation. Parler de « moment dialectique » en français, pour dire que le masochisme est un compromis qui résout tant mal que bien une antinomie conflictuelle, c'est se guinder dans une attitude d'école qui fasse éructer les Quirites. J'éructe en effet : M. Lacan sera content.

II

1

La pensée de M. Lacan marche, je viens de le dire, dans une colonne de nuées sombres, mais gravides, dont par déchirement naît et jaillit çà et là une étincelle de lumière. Dépouillons-la, mettons-la belle nue, cette pensée à la robe d'orage ; elle en vaut la peine. Car l'essentiel de la doctrine de M. Lacan est vrai. Il a raison et archi-raison de montrer combien il est vain de construire des théories *biologiques* de la libido, de la famille, de la névrose, etc... alors que l'on n'a, pour soutenir de telles doctrines, aucun

commencement de preuve dans les faits. J'ai trop souvent, moi aussi, dénoncé cette vicieuse et tendancieuse extrapolation pour ne pas applaudir de toute ma force M. Lacan quand il en fait comprendre la vanité. Biologiquement, explique-t-il, il n'y a pas de famille, il n'y a que la *parenté* ; la structure des familles humaines est strictement civilisationnelle, comme le montre, remarque judicieusement notre auteur, le rôle que l'adoption a pu jouer dans certains types de familles humaines. Plus encore que d'hérédité, la famille est un agent de *tradition*. Voilà les vérités indéniables que M. Lacan a le mérite de proclamer dans l'introduction à son travail. Cette introduction se termine sur une vue historique cavalière de l'évolution réelle de la famille : Dürkheim y est nommé, mais Fustel de Coulanges flotte en une présence efficiente ; quoi que l'on pense du caractère peut-être décevant de tout exposé historique aussi violemment ramassé, on ne peut qu'approuver hautement M. Lacan d'affirmer qu'il est plus désireux d'éclairer l'étude de nos mœurs par « les institutions positivement connues de la famille ancienne que par l'hypothèse d'une « famille élémentaire qu'on ne saisit nulle part. » La critique de M. Lacan, évidemment dirigée ici contre certains développements particulièrement aventureux du freudisme, se trouve rejoindre non seulement la mienne, mais encore celle de M. Dalbiez. Je crois que la question est jugée. M. Lacan y reviendra cependant, nous le verrons. Ce préambule se clôt par la première apercevance du rôle que jouera, dans l'évolution de la famille, une institution d'importance capitale, celle même que l'on sait être selon moi le fondement essentiel de toute notre civilisation : le *mariage*. Il en sera reparlé plus loin.

2

A cette introduction succède un premier chapitre, intitulé : *Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale*. Comme le fait très judicieusement remarquer M. Lacan, la recherche concrète des efficiences psychologiques de l'ordre familial « n'objective jamais des instincts, mais toujours des complexes. »

Des instincts, d'ailleurs, y en a-t-il chez l'homme ? « L'espèce « humaine », nous disait l'auteur dans son introduction, « se caractérise... par une économie paradoxale des instincts, qui s'y

« montrent essentiellement susceptibles de conversion et d'inversion et n'ont plus d'effet isolable que de façon sporadique. » Je vais plus loin : si la virtualité monotone qui pousse tel animal à refaire son nid exactement de même forme, au moyen de matériaux des mêmes sortes, sans changement possible, s'appelle un *instinct*, y a-t-il vraiment un grand avantage scientifique à donner le même nom d'*instinct* à la réserve d'énergie libidinale qui, comme notre prétendu « instinct sexuel », est précisément sujette à animer, suivant les hommes, des désirs et des réalisations d'ordre si divers ? Non, selon moi, il n'y a là aucun avantage ; et c'est un des mérites de l'école psychanalytique française que d'avoir habitué les psychanalystes et les psychologues à penser *pulsions*, énergie libidinale, affects, aimance, beaucoup plutôt qu'*instincts*.

« Le complexe », selon M. Lacan, « lie sous une forme fixée un ensemble de réactions... ; il reproduit une certaine réalité de l'ambiance... Son activité répète dans le vécu la réalité ainsi fixée, chaque fois que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité » ; ce qui veut dire que, selon notre auteur, le *complexe* ne représente pas seulement une étape de l'affectivité, mais une étape de la connaissance. Les complexes jouent un rôle d'organiseurs, et motivent comme tels, « non seulement des justifications passionnelles, mais d'objectivables réalisations. » Une pareille vue est une adhésion à la *loi d'appétition* (1) ; aussi bien M. Lacan s'est-il simplement laissé instruire comme moi par l'observation des patients, et notre commune tendance à mettre en évidence les stimulations affectives dans la genèse de la connaissance n'est-elle que le développement naturel du plus précieux des germes engendrés par le génie de M. Freud.

Mais dans sa conception élargie du complexe, M. Lacan, il l'avoue, s'est vu amené à donner place aux « phénomènes conscients de structure semblable. Tels les *sentiments*... » J'aurais, à la vérité, préféré que M. Lacan, tout en soutenant la même doctrine, réservât, aux fins de clarté, le nom de complexes aux constellations affectives en état de conscience virtuelle (i.e. « inconscientes »). Les termes d'*affects*, de *senti-*

(1) Ed. PICHON, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, § 32, p. 34.

ments, et bien d'autres, auraient suffi aux besoins de la description de l'affectivité dans l'état de conscience effective.

Loin, d'ailleurs, que, pour M. Lacan, la notion de complexe ait besoin de s'appuyer sur celle d'instinct, comme l'avait cru M. Freud, c'est au contraire peut-être celle d'instinct qui pourrait être éclairée par celle de complexe ; voilà une voie originale, que notre docteur nouveau indique nettement ; il reste à la frayer.

M. Lacan ne passe d'ailleurs pas à l'étude spéciale des complexes sans avoir défini *l'imgo* : « représentation inconsciente ».

3

Le premier complexe, qui joue un rôle capital dans l'évolution humaine, c'est celui du *sevrage*. Ce complexe, affirme hautement M. Lacan, n'est pas du tout le simple reflet psychique du fait biologique de d'ablactation. Prétendre l'y réduire, « c'est négliger « un caractère essentiel de l'instinct : sa régulation physiologique, « manifeste dans le fait que l'instinct maternel cesse d'agir chez « l'animal quand la fin du nourrissage est accomplie. » Chez l'homme au contraire, nous dit notre brillant auteur, c'est par une régulation d'ordre civilisationnel que le sevrage est conditionné. On sèvre plus ou moins tôt, on sèvre par tels ou tels procédés, suivant les peuples et les milieux ; et le sevrage est bien souvent « un traumatisme psychique, dont les effets individuels... révèlent « leurs causes à la psychanalyse. » On ne saurait mieux dire.

« Traumatisant ou non », ajoute M. Lacan, « le sevrage laisse « dans le psychisme humain la trace permanente de la relation « biologique qu'il interrompt. » Et il faut bien avouer que cette phrase-là aurait aussi bien pu être écrite par M. Laforgue, qu'on ne se serait à vrai dire étonné guère de voir cité en cette affaire, si M. Lacan avait à cet égard la plume plus généreuse. Ce que M. Laforgue, par contre, n'aurait pas dit, c'est que la crise psychique du sevrage fût « la première sans doute dont la solution « ait une structure dialectique. » Entendez, si je ne me trompe pas, la première où l'esprit résolve, par une conciliation ingénieuse, un antagonisme à première vue intolérable : « une tension « vitale se résout en intention mentale. » La conciliation hégélienne, à vrai dire, n'est encore ici que bien rudimentaire, puisque, de l'aveu de M. Lacan, il y a acceptation ou refus, sans d'ailleurs

que cette alternative puisse être conçue comme un choix, faute qu'il y ait un moi constitué pour en extérioriser les deux possibilités comme contradictoires. Ici, j'ose dire à M. Lacan qu'il apporte des négations auxquelles les faits ne l'autorisent point ; une des plus grandes leçons de l'expérience vécue des activités investigatoires, c'est que, si les faits qu'on rassemble permettent souvent d'affirmer, presque jamais ils ne permettent de nier. Pas de moi constitué ? Pour se permettre légitimement une pareille négation, en y infusant un sens réel, il faudrait serrer de beaucoup plus près que ne le fait M. Lacan les problèmes du *je*, du *me* et du *moi*, de la personne et de la personnalité.

La lactation ne joue de rôle dans le développement intellectuel, indique M. Lacan, qu'au moment où elle a cessé : cela par l'imaginaire du sein maternel, qu'elle laisse précisément subsister comme tendant à être rétablie dans sa vigueur fonctionnelle. Cette imago est bien spéciale, car la fusion orale regrettée n'était ni un auto-érotisme ni un narcissisme : stade *buccal anérotique*, ai-je dit pour ma part ; M. Laforque avait dit « stade de la *mère-nourriture* ».

Mais il y a plus. M. Lacan croit avoir des raisons biologiques de penser que l'homme est essentiellement un animal à naissance prématurée, pour qui la vie extra-utérine est d'abord un perpétuel malaise, vu l'organisation posturale et équilibratoire de type intra-utérin qu'il conserve plusieurs mois. Conséquemment, l'auteur pense que l'ablactation ne prend sa grande valeur qu'en ce qu'elle « donne son expression psychique... à l'imaginaire plus obs-
« cure d'un sevrage plus ancien... : celui qui à la naissance sépare
« l'enfant de la matrice. »

Ajoutons que M. Lacan pense que *l'amour des mères* pour leurs rejetons sature, par renversement psychique, l'appétence de l'imaginaire du sein maternel. D'autre part, il vient soutenir que les faits l'ont amené à considérer comme normale chez l'être humain une certaine *appétence de la mort* ; il ne la rapporte pas à un instinct de mort, conception freudienne dont son psychopompe psychanalytique M. Rodolphe Lœwenstein a fait une si pertinente critique (1), mais bien un complexe témoignant de l'insuffisance congénitale où se trouve le psychisme humain dans ses fonctions vitales.

(1) Rodolphe LÖWENSTEIN. *L'origine du masochisme et la théorie des pulsions* ; Revue française de psychanalyse, t. X, N° 2, p. 298 et pp. 318-319.

Ce qui reviendrait à un abandon de lutte devant des difficultés : la fascination fécondatrice de M. Lacan fait surgir là une bien jolie Aphrodite des mers de M. Pierre Janet ! Pour ma part, je me demande s'il y a un grand avantage intellectuel à parler de complexe de mort, d'appétence de mort, etc... sans préciser à quel contenu psychologique réel répond ce terme de « mort ».

4

« Le complexe de *l'intrusion* représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit, lorsqu'il se connaît des frères. » La jalousie infantile est connue depuis longtemps, mais le « point critique » révélé par les recherches psychanalytiques est, nous dit M. Lacan, « que la jalousie, dans son fonds, représente non pas une rivalité vitale, mais une *identification mentale*. »

Pour comprendre le moins défectueusement possible ce que M. Lacan entend par là, rappelons quelques faits sur lesquels il met lui-même l'accent, et que voici :

Dès la période de lactation, l'enfant manifeste un intérêt spécial pour le *visage humain* : j'y ai insisté ; M. Lacan le souligne aussi. — D'autre part, dans les rapports entre deux enfants qui se donnent en spectacle l'un à l'autre, qui travaillent l'un à séduire l'autre, qui se dominant et s'asservissent l'un l'autre, il y a toujours une « participation bipolaire », « constitutive de la situation elle-même » : quel est le spectateur ? quel est le séducteur ? quel est le plus asservi ? Voilà, remarque M. Lacan, des questions qu'on peut se poser même si l'un des enfants déploie matériellement toute l'activité, l'autre étalant une passivité en apparence complète.

Ces faits conduisent à penser que chacun des partenaires joue mentalement, outre son propre rôle, celui de l'autre aussi ; il s'identifie en pensée à cet autre, ou du moins, à l'imgo de cet autre. C'est en ce sens que M. Lacan fait de l'identification (entendez : mentale) un élément essentiel de la jalousie infantile, et même des jalousies ultérieures, la paranoïaque surtout.

L'identification précœdipienne, dont il s'agit ici, M. Lacan l'intègre dans sa notion générale de la *structure narcissique du*

moi, au stade qu'il appelle *stade du miroir*, lequel répond « au déclin du sevrage ». Après l'âge de six mois, les enfants se mettent à reconnaître leur propre image dans les glaces. Pour M. Lacan, c'est un phénomène d'importance capitale, duquel il importe que les psychologues comprennent la signification prégnante. La portée d'une pareille reconnaissance est tout autre, croit-il, qu'elle n'était chez le chimpanzé ; l'homme n'a pas « cette « adaptation immédiate au milieu qui définit le monde de l'animal par sa connaturalité » ; l'homme n'est pas connaturel au milieu ; chez lui, la perception acquiert de l'indépendance par rapport au système pulsionnel, elle devient « illuminative » et bientôt se constitue « le sentiment de compréhension sous sa forme ineffable. »

Au stade du miroir, l'image spéculaire sert à l'enfant de signal de son unité corporelle et mentale. Elle triomphe de ces fantasmes de démembrement et de dislocation « dont ceux de castration « ne sont qu'une image mise en valeur par un complexe partiel culier ».

Mais l'unité du « moi » ainsi constitué (1) est essentiellement *narcissique*. « Le monde [entendez : mental] propre à cette phase « est... un monde narcissique. » Il ne « contient pas d'autrui. » Car, selon M. Lacan, « la perception de l'activité d'autrui ne suffit « pas... à rompre l'isolement affectif du sujet. » Le sujet subit la suggestion émotionnelle de l'activité d'autrui, mais il ne se distingue pas d'elle ; la tendance étrangère réalise seulement ce que M. Lacan appelle « une *intrusion narcissique* ».

Cette phase du développement mental est très importante selon l'auteur, car c'est elle qui donne leur bien connue ambivalence aux passions de voir et d'être vu, au sado-masochisme, etc...

Voilà une doctrine psychologique solide, cohérente, appuyée par des faits. Tous les psychologues auront désormais, me semble-t-il, à en tenir compte.

5

Mais M. Lacan a voulu lui donner une assiette biologique et cette seconde doctrine a beaucoup moins de solidité : la naissance

(1) Je laisse à M. LACAN la responsabilité de ce terme de *moi*, qui semble en contradiction avec l'emploi qu'il en fait dans la suite. Une comparaison avec les stades de personnalité admis par M. Pierre JANET serait intéressante, mais exigerait une étude approfondie. E.P.

humaine aurait selon lui, nous nous le rappelons, un caractère prématuré absolument (point un peu difficile à comprendre) ; c'est de là que dériveraient l'absence d'adaptation bestiale (1) au milieu et la libération de la perception par rapport aux pulsions.

De pareilles théories sont bien hasardeuses à soutenir, devant l'extrême variété des faits biologiques. Les oursons, les kangourouteaux, les serineaux, etc..., ont-ils, du fait de leur infériorité morphologique et sensori-motrice natale, sur les cobayes ou les poussins un sort intellectuel beaucoup plus élevé ? Il ne le semble pas. Il importe donc de limiter les comparaisons à des domaines très définis.

Mais, à tout prendre, ce thème de la connexion entre le développement de l'intelligence humaine et le caractère particulier du développement biologique de l'enfant se rattache à tout un courant d'idées dont il n'est pas inutile de rappeler les principaux méandres pour bien situer la pensée de M. Lacan.

C'est une vue qui était d'actualité dans les toutes premières années du XX^e siècle, que de souligner que, du point de vue biologique, l'homme était un animal d'un autre âge, une sorte de survivant, auquel le jeu naturel des défenses biologiques purement bestiales n'aurait pas permis, vu sa nudité et son inermie, d'arriver jusqu'à notre temps, qui, selon René Quinton, est, biologiquement, celui des oiseaux. C'est par un mode original d'évolution que l'homme s'est maintenu, a pullulé, a développé sa civilisation ; l'intelligence, disait dès cette époque M. Bergson, c'est la faculté de se créer des organes à l'extérieur.

Dans ces dix dernières années, M. Emile Devaux, s'inspirant des travaux de De Beer, a affirmé la connexion chez l'homme entre la lenteur de développement du corps et la hauteur du niveau intellectuel atteint par l'esprit. « En vérité », écrit-il (2), « nous sommes des ralentis de développement et des ralentis de croissance, c'est là tout le secret de l'énigme humaine ». Et, pour le prouver, il nous compare aux anthropoïdes, sans oser décider nettement toutefois si c'est eux qui subissent un « désaiguillage » dans leur ontogénèse, ou nous qui bénéficions d'une « néoténie » par où nous soient conservés des caractères fœtaux. Il reste qu'il nous faut, comme l'a indiqué M. Jean Rostand, vingt fois plus de

(1) J'emploie ce terme de *bestial* parce qu'il s'applique à tous les animaux, sauf l'homme, ce qui semble correspondre à l'idée de M. LACAN, E.P.

(2) Emile DEVAUX ; *Le problème de notre origine* ; Revue générale des sciences, 28 Février 1935 ; tirage à part, p. 16.

temps qu'aux grands singes pour nos étapes dentaires et ossificatoires, et que nous faisons, relativement à eux, figure de retardés génitaux, ce qui rend normale à notre espèce une macroscélie relative qui, à leur aune, serait eunuchoïde. Notre encéphale, dans ce mode de développement, conserve entre le cerveau antérieur et le reste de l'encéphale un équilibre qui chez les singes est très tôt détruit au désavantage du premier. De là, selon M. Devaux, notre intelligence.

Cette conception fort intéressante est toutefois marquée au sceau d'un matérialisme évolutionniste postulé *a priori* par la docilité de l'auteur aux dogmes qui lui ont été enseignés lors de sa scolarité.

On se sentira beaucoup plus près des idées de M. Lacan chez un esprit beaucoup plus ancien, mais beaucoup plus libre : Buffon.

« Un jeune animal », nous dit-il (1) (et par ce terme d'*animal* il désigne ici les mammifères), « tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques semaines d'âge, à faire tout ce que ses père et mère font ; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naissant il est sans comparaison beaucoup moins avancé, moins fort et moins formé que ne le sont les petits animaux. » Mais il y a, nous dit Buffon, « deux éducations » (2), celle purement *individuelle*, qui est la seule qu'exercent et subissent les bêtes ; celle de l'espèce, « qui n'appartient qu'à l'homme » (3). Or, « dès qu'elle commence à se former, l'éducation de l'enfant n'est plus une éducation purement individuelle... : c'est une institution à laquelle l'espèce entière a part, et dont le produit fait la base et le lien de la société » (4) ; et c'est parce que l'enfant est beaucoup plus lent que les petits des animaux les plus voisins à recevoir l'éducation individuelle, que « par cette raison même, il devient susceptible de celle de l'espèce » (5).

Ainsi, non seulement Buffon affirme déjà la connexion que contracte la hauteur du niveau spirituel de l'homme avec la débilité de l'enfant à sa naissance, mais encore il indique nettement, par le terme d'*institution*, le caractère essentiellement psychologique et social, bien plutôt que biologique, de l'éducation fami-

(1) BUFFON, *Nomenclature des singes* ; « Histoire Naturelle », (Imprimerie Royale) Quadrupèdes, t. 7, p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 34.

(3) *Ibid.*, p. 34.

(4) *Ibid.*, p. 38.

(5) *Ibid.*, p. 35.

liale. Il m'a semblé que ces vues méritaient d'être rappelées à propos de celles de M. Lacan.

6

Ce buisson ballu, revenons fidèlement suivre la marche de notre guide. Pour lui, quant à la jalousie de l'enfant à l'égard de son frère, « l'image du frère non sevré n'attire une agression spécifique que parce qu'elle répète dans le sujet l'imagen de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort ». Voilà qui me paraît tout à fait contestable.

Cherchons à pénétrer, avec M. Lacan, le monde mental narcissique ne contenant pas d'autrui, c'est-à-dire n'ayant pas encore élaboré les conceptions qu'en psychanalyse on appelle *objectales*. La jalousie pose, selon cet auteur, une alternative où, comme il le dit en son style hermétique et inexact, « se joue le sort de la réalité ». Comme si la réalité était appendue en entier aux attitudes mentales de M. le bébé considéré ! Entendez : « une alternative où se joue le sort des conceptions que cet enfant pourra se faire de la réalité. » S'il reste dans l'identification narcissique, il va « s'accrocher au refus du réel et à la destruction [entendez ; la scotomisation] de l'autre ». Mais s'il reconnaît une existence indépendante à l'objet, voilà la notion d'un *autrui* solidement assise, voilà un progrès important de la connaissance. La « socialisation [de l'objet] par la sympathie jalouse » fonde sa permanence et sa substantialité.

Fort bien, mais alors M. Lacan avait tort, au début de son développement, de prétendre que la jalousie était essentiellement une identification, puisque précisément elle ne joue son rôle fécondateur de la connaissance que quand elle est dûment *acceptée* ; or en ce sens, elle ne comporte plus pour l'objet d'intrusion narcissique, mais au contraire, la reconnaissance de sa réalité autonome. Certes, cette reconnaissance implique une appréciation de similitude avec le sujet : comme je l'ai dit ailleurs (1), l'esprit humain ne peut pas concevoir de substantialité autrement que par ce moyen. Mais cette opération mentale est l'inverse d'une introspection ou d'une intrusion identificatives.

(1) Ed. PICHON ; *La logique vivante de l'esprit enseignée par le langage* ; « Journal de psychologie », XXXI^e année, N° 9-10, 15 novembre, 15 décembre 1934, p. 692.

D'autre part, une chose m'inquiète ; je me demande si, en matière de stade sado-masochique du développement, M. Lacan ne décrit pas tout uniment les mêmes faits que M. Codet, M. Laforgue et moi-même, en changeant seulement les mots : ce stade, disions-nous au moyen d'un terme proposé par M. Codet, comporte un traitement *captatif* de l'objet, traitement par lequel il ne lui est pas reconnu d'indépendance véritable, mais où, au contraire, il est comme ingéré, digéré, détruit. Le même terme, frappant, de *destruction d'autrui* (1), si évocateur de la pensée de M. Laforgue, vient sous la plume de M. Lacan décrivant l'*intrusion narcissique*. Dès lors, ce qu'il appelle *identification narcissique* est peut-être tout bonnement ce que, moins ambitieusement, nous appelons avec M. Codet *captation*. Notre nomenclature a, selon moi, l'avantage de ne pas donner de nouvelles limites au domaine sémantique du terme *narcissisme*, déjà compris si différemment par les différents psychanalystes ; elle me permet aussi, à moi personnellement, d'éviter le terme si mal choisi d'*identification* pour désigner les faits que vise M. Lacan.

III

1

Le *complexe d'Œdipe* a certes été, nous dit M. Lacan, celui qui a permis à M. Freud l'élaboration de l'idée générale de complexe. Mais en fait il n'intervient que relativement tard dans le développement psychique de chaque être humain.

J'ai moi-même insisté (2) sur le rôle extrêmement important d'une liquidation correcte du complexe d'Œdipe dans la constitution de la mentalité de l'homme civilisé suivant le mode de l'Occident Européen ; M. Lacan confirme ces vues ; et de plus il semble penser que dans la phylogénie, conçue suivant la loi de Serres

(1) Pourquoi M. LACAN dit-il « l'autrui », au lieu d'« autrui » ? C'est inutile ; et c'est ambigu, puisqu'en français classique, « l'autrui » signifie encore « le bien d'autrui ». Ne serait-ce pas qu'il faut bien germaniser ? Nous devons déjà beaucoup de reconnaissance à M. LACAN de ne pas affubler tous les infinitifs d'un *le* inutile et anti-français, comme le font beaucoup de messieurs allogènes ou xénomanes : « le se promener leur est un acte plus agréable que le rester-chez-soi-à-ne-rien-faire ». E.P.

(2) Ed. PICHON, *A l'aise dans la civilisation*, I, §§ 14-18.

comme au moins grossièrement parallèle à l'ontogénie, le complexe d'Œdipe ne caractérise point le passage du singe à l'homme, mais le passage, beaucoup plus haut situé, du sauvage à l'homme civilisé tel que nous le concevons. Si, sur ce point, j'ai bien saisi la pensée de M. Lacan, il y a là une très importante nouveauté dans l'interprétation des faits.

M. Freud, avec son mythe du meurtre du « Père », voit dans l'œdipodisme la « forme spécifique de la famille humaine » ; M. Lacan ne souscrit pas à cette vue. Il définit le complexe d'Œdipe par la pulsion attractive vers le parent de sexe opposé, qui en est la « base », et par la frustration subie par cette pulsion, laquelle frustration est le « nœud » du complexe. L'enfant, néanmoins, entrevoit les relations amoureuses de ses parents ; « par ce double « procès, le parent de même sexe apparaît à l'enfant à la fois « comme l'agent de l'interdiction sexuelle et l'exemple de sa trans- « gression ». La résolution de la crise œdipienne entraîne la formation de deux instances permanentes : « celle qui refoule s'appelle le *surmoi* ; celle qui sublime l'*idéal du moi*. » On voit ainsi reparaître sous la plume de notre nouvel auteur la même dualité qui avait inspiré à M. Charles Odier les notions de *surça* et de *surmoi*, et à moi-même celles de *coactorium* et de *suasorium*.

Le mode de description des faits adopté par M. Lacan met, il est vrai, plus nettement l'accent sur le fait que l'homme le plus normal est incapable de faire tous ses *réfrénements* sous forme de répression ; il y a toujours en lui un notable contingent de refoulements ; le *coactorium* n'est donc pas pathologique en soi, mais seulement quand il s'hypertrophie.

« Il y a là », ajoute judicieusement M. Lacan, « un ordre de « détermination positive qui rend compte d'une foule d'anomalies « du comportement humain et, du même coup, rend caduques, « pour ces troubles, les références à l'ordre organique qui, encore « que de pur principe ou simplement mythiques, tiennent lieu de « méthodes expérimentale à toute une tradition médicale. »

On ne peut pas mieux dire, même quand, médecin soi-même, on se réserve, comme M. Lacan et moi, la liberté médicale souveraine d'user comme on l'entendra des médicaments, nervins ou autres, chez tels malades que l'on voudra, et au moment où on le jugera bon.

2

Il est acquis que le complexe d'Œdipe existe, et que son rôle est capital dans notre développement psychique. L'agressivité qu'il crée vis-à-vis du parent rival et la crainte d'une agression en retour, sont le fondement de ce que la doctrine freudienne a appelé le *complexe de castration*.

Avec leur souci doctrinal de traduire toujours les faits affectifs en langage d'anatomie topographique, M. Freud et ses caudataires orthodoxes ont fait reposer tout cet édifice de réaction à l'œdipodisme sur le fantasme d'être châtré en punition d'un inceste métrogamique. Et ils n'ont pas hésité à en inférer tout le roman préhistorique d'une *horde patriarcale* encore à peine humaine, avec « un *drame de meurtre du père* par les fils, suivi « d'une consécration posthume de sa puissance sur les femmes « par les meurtriers prisonniers d'une insoluble rivalité ; événement primordial d'où, avec le tabou de la mère, serait sortie « toute tradition morale et culturelle. » Roman qu'on veut biologique et sociologique à la fois.

Sans reprendre ici tous les excellents arguments qui se sont levés en France contre cette conception, voyons ce qu'y répond M. Lacan lui-même. D'abord, il la trouve foncièrement vicieuse en saine logique, puisque l'on y attribue « à un groupe biologique « la possibilité, qu'il s'agit justement de fonder, de la reconnaissance d'une loi ». Voulant bien passer outre, il discute néanmoins sur le fond.

Sur le plan biologique, il objecte avec justesse que ce que nous savons des grands singes anthropoïdes s'accorde mal avec les vues de M. Freud.

Sur le plan sociologique, M. Lacan allègue que presque partout on a retrouvé les traces du matriarcat sous le patriarcat. Ici il convient, à la vérité, d'être prudent.

D'abord, il faut s'entendre sur la notion de *matriarcat*. Ce qui la constitue, c'est la *transmission des droits par la ligne maternelle*. Mais, comme le fait remarquer Glotz (1), ce droit n'implique aucune position dominante de la femme, aucune gynécocratie. Le matriarche, comme l'indique d'ailleurs très bien

(1) G. GLOTZ, *La Civilisation Egéenne*, L, II, ch. 1^{er}, p. 170.

M. Lacan, est un homme, oncle ou cousin du côté maternel de ceux auxquels il commande.

D'autre part, dans les sociétés dont la nôtre procède, le matriarcat n'a pu être retrouvé qu'à l'état de débris. La civilisation crétoise préhellénique adorait une Déesse-Mère, mais nous n'avons pas la preuve qu'elle se soit conservée matriarcale jusqu'à la grande époque minoenne (1700 ?-1400 ?). Glotz admet au contraire comme vraisemblable (1) que les Egéens avaient déjà effectué, avant l'arrivée des Hellènes, l'évolution familiale menant du γένος à la famille restreinte.

En tout cas les Hellènes, quand ils arrivèrent, durent infuser une nouvelle vigueur au patriarcat, car ils étaient Indo-Européens (comme les Italiotes et les Celtes). Je rappelle ici que les Indo-Européens (appelés quelquefois, par abus, Aryens, du nom de leur branche asiatique) *ne se définissent que linguistiquement* : sur la forme de leur crâne, la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux et l'emplacement de leur habitat, on ne sait jusqu'ici rien de positif. Mais par les faits linguistiques, nous savons de façon presque certaine que ce peuple était organisé patriarcalement. Notamment, pour les linguistes historiciens, l'absence d'un adjectif *μητριος* -*matrius* (le grec a μητρῴος), le latin *maternus*) au regard de πατριος -*patrius* ressortit probablement à l'organisation patriarcale de la famille indo-européenne. De même le sens et la répartition des termes indiquant les belles-parentés (2).

Mais de plus les migrants indo-européens paraissent bien avoir apporté avec eux une *sexualisation* psychologique particulièrement forte, dont notre sexualisation occidentale est la continuation directe.

Si d'autre part nous considérons l'ancienneté du patriarcat chez les Juifs, générateurs du Christ, nous voyons que dans aucune de nos racines civilisationnelles l'on ne retrouve le matriarcat comme positivement attesté en l'état présent des recherches historiques. On en suppose simplement l'existence très ancienne, d'après certains indices épars.

Ces précisions ne vont d'ailleurs nullement contre l'opinion de M. Lacan, en tant qu'il pense que l'avènement du complexe

(1) G. GLOTZ, *ibid*, p. 153.

(2) Voir notamment ERNOUT et MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. S.V. PATER ; p. 705, et aussi S.V. LEVIR (δελήρ), GLOS (γλόως), JANITRICES (εἰνάτρεις), SOGER, SOGRUS (ἐκυρός, ἐκυρά).

d'Œdipe n'a pas dû marquer le passage de l'état matriarcal au patriarcat, mais bien plutôt, au sein même du patriarcat, le passage du stade de la grande famille *gentilice, agnatique*, sévère, à celui de la petite famille *gamocentrique*, dont le principal ressort affectif est la tendresse.

3

Quel est, dans cette conception, le rôle précis du complexe d'Œdipe ?

Il est double : sur la maturation de la sexualité, l'action de l'œdipodisme est directe ; sur l'appréhension de la réalité (1), elle est indirecte. Il y a entre ces deux rôles du complexe, dit M. Lacan, une marge angulaire que comblent la répression des pulsions libidinales réprouvées et la sublimation d'icelles (2).

Sur la question de la maturation sexuelle œdipienne, on ne nous offre guère de gerbes nouvelles à engranger. On fait allusion aux travaux de M. Laforgue sur la mère-nourriture, mais sans en prononcer le nom. On présente, en quelques courtes lignes, une théorie fort discutable de la différence des sexes respectifs quant à leur maturation sexuelle, mais on ne la développe pas assez pour donner base à une discussion utile.

L'auteur passe ensuite au rôle du complexe d'Œdipe, dans la constitution de la notion d'*objet*. La « *perte d'objet* » (Objektverlust) des auteurs de langue allemande est avant tout une abolition affective. En effet, « ces qualités si diverses du vécu, la psychanalyse les explique par les variations de la quantité d'énergie vitale que le désir investit dans l'objet. [Cette] formule... répond pour les psychanalystes à une donnée de leur pratique ; ils comptent avec cet investissement dans les *transferts* opératoires de leurs cures ; c'est sur les ressources qu'il offre qu'ils doivent fonder l'indication du traitement. » D'accord. Ni M. Laforgue, ni M. Codet ni moi certes n'y contredirons.

Mais voilà ensuite le plus déplaisant des passages de M. Lacan, car il y lance des attaques sarcastiques contre des gens qu'il ne daigne pas nommer ; c'est indigne de lui. Il vient dire : « L'attitude instaurée par la tendance génitale cristalliserait selon son

(1) M. LACAN dit fâcheusement « *constitution de la réalité* ». E.P.

(2) M. LACAN appelle bien peu clairement cette sublimation ; « *sublimation de la réalité* ». E.P.

« type normal le rapport vital à la réalité. On caractérise cette attitude par les termes de don et de sacrifice, termes grandioses mais dont le sens reste ambigu et hésite entre la défense et le renoncement. Par eux une conception audacieuse retrouve le confort secret d'un thème moralisant : dans le passage de la captivité à l'oblativité, on confond à plaisir l'épreuve vitale et l'épreuve morale. » Quel est cet *on* ? La première phrase vise M. Laforque; puis, par un glissement savant, l'auteur amène son lecteur à une dernière phrase qui semble bien dirigée contre moi. L'ironie, sur la question du sacrifice et du renoncement, est facile, car elle touche à une des plus profondes antinomies de l'âme humaine. Que l'amour le plus désintéressé comporte un bénéfice hédonique pour l'aimeur lui-même, personne ne le nie. Et sans doute M. Jacques-Marie Lacan paierait-il comme moi un plein panier de guignes au philosophe ou au théologien qui nous expliquerait l'insondable mystère de ce qu'est l'Amour pur, intégral, avec abnégation complète de soi. Mais cette interrogation non résolue n'efface nullement le fait qu'il n'y ait pas, pratiquement, d'équivalence psychologique entre la rage de possession directement jouisseuse et le dévouement facteur du bien d'autrui. L'ironie de M. Lacan ne ruine donc point la « psychogenèse anagogique » (1) que j'ai esquissée. Je ne demande à la morale aucun confort secret ; je moralise ouvertement ; c'est avec intention, et après mûre réflexion, que je me refuse à distinguer l'épreuve vitale de l'épreuve morale.

4

Selon M. Lacan, beaucoup de processus que l'on a imputés à l'action du complexe d'Œdipe lui sont antérieurs. Beaucoup des éléments du complexe dénommé *de castration* ressortissent, pense-t-il, à ces fantasmes de morcellement qui « ne se rapportent à aucun corps réel, mais à un mannequin hétéroclite, à une poupée baroque, à un trophée de membres où il faut reconnaître l'objet narcissique » au sens où M. Lacan entend ce terme.

D'autre part, le surmoi le plus archaïque est précœdipien, il est d'origine maternelle. C'est pourquoi, dit notre auteur, « la

(1) Le texte de M. LACAN porte *analogique*, que j'interprète comme une faute d'impression. E.P.

« rigueur avec laquelle le surmoi inhibe les fonctions du sujet
« tend à s'établir en raison inverse des sévérités réelles de l'édu-
« cation ». Mais cette prétendue loi clinique a-t-elle la valeur
absolue qui lui est attribuée en ce passage ? J'en doute ; et les
affirmations de M. Lacan s'en trouvent, pour moi, affaiblies
d'autant.

L'identification œdipienne véritable diffère grandement, nous
dit M. Lacan, de l'identification narcissique plus haut définie. Le
fait capital, connu de tous les psychanalystes mais que, selon
M. Lacan « on ne souligne pourtant pas assez » c'est que « l'objet
« de l'identification n'est pas l'objet du désir, mais celui qui s'y
« oppose dans le triangle œdipien. » Ainsi, tandis que l'« identi-
« fication narcissique » était « mimétique », l'œdipienne est
« propitiatoire ». Le sujet arrive ainsi à concevoir un objet
d'aimance indépendant de lui, et non plus équivalent à lui, comme
dans l'identification narcissique de M. Lacan. M. Laforgue,
M. Codet et moi disions ; l'objet d'aimance est conçu oblativement,
comme ayant son existence propre, et non pas captativement,
comme incorporable par le sujet. N'était-ce pas apercevoir les
mêmes processus psychologiques ?

Il est vrai que M. Lacan prend texte de ces constatations
observationnelles pour broser un vaste tableau de l'évolution psy-
chologique de l'homme : la *conscience* exprime l'angoisse primor-
diale, *l'équivalence* le conflit narcissique, *l'exemple* le complexe
d'Œdipe.

Et de dire ensuite que c'est l'imaginaire de son père qui « donne
« à la fonction de sublimation » du garçon « la forme la plus
éminente » et qui polarise ainsi la forme la plus haute de l'idéal
du moi. Rien là que de classique en psychanalyse.

Plus étonnant, et infiniment plus discutable est l'opinion de
M. Lacan sur la fille, pour qui l'image maternelle aurait tendance
à déchoir, et qui elle aussi cultiverait comme idéal de soi l'image
paternelle, d'où l'idéal virginal. Dossier renvoyé à Mme Marie
Bonaparte.

5

D'ailleurs, les effets psychiques de l'œdipodisme tiennent
surtout, observe M. Lacan, à notre état social, où le père incarne à

la fois la répression et la sublimation. Il n'en est pas toujours ainsi, dit-il. Dans les sociétés matriarcales, le matriarche a l'autorité répressive, et le père, qui n'est qu'un gendre, joue vis-à-vis de son fils, selon M. Malinowski, « un rôle de patronage plus « familial, de maître en techniques et de tuteur de l'audace aux « entreprises. » Mais la *sublimation*, ainsi séparée de la *répression*, est écrasée par elle. Voilà une vue très intéressante.

La fécondité des systèmes patriarcaux tiendrait donc, selon M. Lacan, à l'*union de ces deux fonctions*, cependant antagonistes, dans la personne d'un même homme. Et cette idée fructifie dans sa pensée au point de prendre une importance capitale quant à l'évolution des sociétés humaines. Le passage de l'autorité du père, c'est-à-dire l'identification (au sens réel du terme) entre l'agent répresseur et le provocateur des sublimations, « introduit dans la « répression un idéal de promesse... A l'avènement de l'autorité « paternelle répond un tempérament de la primitive répression « sociale ». La morale devient ouverte, au sens bergsonien du mot.

Cette thèse paraît excellente en son fond, mais là encore il faut peut-être retarder le plein effet de la bivalence paternelle jusqu'à l'avènement du gamocentrisme, car dans l'organisation gentilice, seuls certains privilégiés se trouvent avoir pour père le patriarche ; pour tous les fils de branches cadettes, les deux fonctions envisagées restent incarnées dans deux hommes différents ; M. Lacan l'aurait-il oublié ?

La réduction de la famille au type gamocentrique est ancienne d'ailleurs dans les civilisations d'où la nôtre est issue. A Rome, l'histoire ne nous montre qu'une organisation gentilice déjà altérée et glissant vers le gamocentrisme. La famille gamocentrique était en germe dès le début du patriarcat, car l'établissement de la filiation par les mâles appelait le *mariage*, qui s'est développé à Rome sous plusieurs formes. La famille gamocentrique a reçu sa consécration du christianisme, mais c'est précisément à cause de l'éminente dignité que cette religion a conférée au mariage ; à un certain point de vue, le christianisme apparaît comme la conquête de la confarréation pour tous.

En effet, comme je l'ai proclamé hautement et comme M. Lacan le clame aussi, *c'est bien le mariage qui est le pivot de toute l'organisation psycho-sociale de la civilisation occidentale* : le mariage, avec le libre choix, avec « l'exaltation apothéotique que « le christianisme apporte aux exigences de la personne ».

Toutefois appeler *conjugal* ce dernier état de la famille, comme M. Lacan le fait après Dürkheim, c'est très insuffisant, car, *socialement*, les conjoints ne sont que les outils de l'institution et les enfants le but. C'est pourquoi je dis : gamocentrique.

D'autre part, je comprends mal le terme de « paternalisme », introduit sans définition par M. Lacan. Appliqué au patriarcat gentilice, il n'apporte rien ; appliqué au patriarcat gamocentrique, il a l'air de mettre l'accent sur la prépondérance du père, alors que cette prépondérance s'y solde surtout par des charges.

M. Lacan, en somme, indique très bien le rôle de la famille gamocentrique dans la formation de l'homme d'aujourd'hui. L'idéal-du-moi, que la tradition fait passer de père en fils, permet la constitution de familles d'hommes éminents quand rien ne vient gêner le fonctionnement optimum du système. Mais il semble à M. Lacan que l'image paternelle a tendance à subir un certain déclin dans l'âme des nouvelles générations et que, même, « peut-être est-ce à cette crise qu'il faut rapporter l'apparition de la « psychanalyse elle-même ». Pour justifier cette opinion, M. Lacan allègue que chez les Yankees il y aurait « croissance très sensible... des exigences matrimoniales ». Le sens de cette phrase m'échappe absolument.

IV

Dans un dernier chapitre enfin, M. Lacan étudie les *complexes familiaux en pathologie*.

Pour ce faire, il commence par demander très judicieusement que la disance scientifique réserve le terme de « familial » à ce qui dépend de la famille en tant que nœud de relations sociales, et partant renonce à qualifier, comme on le fait couramment, de « familiales » certaines maladies héréditaires.

1

Il n'y a pas à s'étonner que les *psychoses* aient un thème familial, car « le tout du psychisme est intéressé par la lésion ou « le déficit de quelque élément de ses appareils et de ses fonctions. » Les objets du délire, notamment, ne font souvent que

répondre à des formes archaïques de la notion d'objet. Un certain conformisme, maintenu quelquefois longtemps par le sujet vis-à-vis d'autrui et de lui-même, arrive à s'effondrer et à laisser voir l'archaïsme réel des relations psychiques du sujet au monde extérieur.

Ces vues de M. Lacan sont intéressantes à rapprocher de celles que M. Laforque et moi avons émises dès 1926 sur l'approfondissement progressif des schizonoïas et leur possible versement final dans la pleine psychose.

M. Lacan toutefois, en bon psychiatre classique qu'il est resté, maintient nette la distinction entre névroses et psychoses. La psychose, pour lui, a un *thème* familial, mais non pas une *origine* familiale. Il faut, chez elle, « quelque ressort organique pour « la subduction mentale où le sujet s'initie au délire » ; et même, M. Lacan se congratule d'avoir indiqué que « c'est dans quelque « tare *biologique* (1) de la libido qu'il fallait chercher la cause « de cette stagnation de la sublimation » où il voit « l'essence « de la psychose ». L'auteur nous semble retomber nettement ici dans ce biologisme gratuit qu'il reproche par ailleurs aux freudiens de la stricte observance. La distinction entre psychoses et névroses serait bien malade si vraiment elle ne pouvait être maintenue qu'au prix d'un aussi aventureux appareil doctrinal.

2

Dans les *névroses*, les complexes familiaux ont une fonction causale. M. Lacan l'admet avec tous les psychanalystes.

Il rappelle que M. Freud, dans ses premières études, avait conçu le symptôme névrotique comme représentant simplement l'expression du *refoulé*, mais que l'expérience lui a enseigné ensuite deux faits capitaux : « qu'une *résistance* est opposée par « le sujet à l'élucidation du symptôme, et qu'un *transfert* affectif, « qui a l'analyste pour objet, est la force qui, dans la cure, vient « à prévaloir ».

De la première étape de la pensée freudienne, il reste pourtant, dit M. Lacan, que le symptôme est « une forme de division « de la personnalité ». Dans les travaux les plus récents de

(1) C'est moi qui souligne. E.P.

M. Freud, il n'est plus prêté au symptôme une « claire fonction » d'expression de l'inconscient », mais beaucoup plutôt « une plus obscure fonction de défense contre l'angoisse » : et la division de la personnalité résulte dès lors, indique M. Lacan, de ce que le sujet fait « sa part à ce danger en s'interdisant tel accès à la réalité, sous une forme symbolique ou sublimée. » C'est dire quel rôle étendu M. Lacan reconnaît à la scotomisation, bien qu'il ne mentionne pas les luttes que M. Laforgue a menées pour faire reconnaître dès 1926 à M. Freud l'intérêt de ce processus, intérêt qu'à cette époque le maître de Vienne ne concevait pas encore pleinement.

M. Lacan, si je l'ai bien compris, étend d'ailleurs la notion et l'active. L'interdiction scotomisatrice influe, fait-il justement remarquer, sur la structure même des conceptions que le névrosé se fait de la réalité ; son édifice de représentation du réel devient dès lors inaccessible aux retouches, d'où « l'échec... d'une conception morale des névroses ». Cette dernière inférence est abusive ; la clinique y contredit. D'une part, en effet, l'inconscient n'est jamais, pour l'investigation psychanalytique, que du conscient virtuel ; d'autre part, l'aspect sinistre de mécanisation absolue que donnent sur beaucoup de points les grands schizonoïaques n'est que secondaire ; la clinique en suit les progrès ; les premières scotomisations, où les sujets ont failli à user de liberté, n'ont été qu'un doigt dans l'engrenage où le bras a ensuite été tout entier broyé (1).

3

Quoi qu'on veuille penser de cette discussion doctrinale, il faut proclamer avec M. Lacan que c'est à l'organisation cédipienne et à ses troubles, c'est-à-dire en dernière analyse, à l'institution familiale gamocentrique, que sont liées la plupart des névroses que nous observons.

M. Lacan essaie d'assigner à chacune des *névroses de transfert* sa place psychologique précise : dans la *zoophobie*, l'animal représente la mère gestatrice, le père menaçant, les puînés intrus ; dans l'*hystérie*, il y a refoulement mutilatif des satisfactions génitales ; dans la *névrose obsessionnelle*, il y a déplacement de l'affect dans la représentation.

(1) Ed. PICHON. *De Freud à Dalbiez*. p. 17.

Une même remarque que pour la catégorie précédente s'applique aux patients de cet ordre : la psychanalyse, là encore, peut être utilisée comme procédé d'investigation. Mais il semble bien que, dans les conditions actuelles au moins, et avec la technique telle qu'elle est pratiquée, toute action curative ne puisse en aucun cas être espérée.

Il ne reste donc plus guère que les psychonévroses (névroses anxieuses, hystéries au sens donné à ce terme par Freud, névroses d'obsessions, névroses sexuelles, névroses de caractère), qui paraissent au contraire relever plus directement de la cure analytique. Toutefois, plusieurs précautions sont à prendre. En voici quelques-unes parmi les plus importantes :

1° nombre de névroses, où l'élément psychologique paraît prédominant, sinon seul en cause, et pouvant d'ailleurs affecter les formes les plus diverses, se montrent, à un examen plus attentif, comme liées à des troubles endocriniens, souvent très difficiles à mettre en évidence, cependant réels, ainsi qu'en témoignent les améliorations et les guérisons obtenues par les traitements étiologiques ainsi nécessités.

2° d'autres cas, extrêmement intéressants du point de vue doctrinal, sont ceux constitués par une sorte d'association morbide : tels par exemple ces périodes de névrose d'obsession que l'on voit survenir brusquement chez des individus faisant un état de dépression, et qui disparaissent avec l'état dépressif aussi brusquement qu'ils étaient apparus, montrant bien par là que la névrose d'obsession n'était qu'un épiphénomène, tandis que l'oscillation cyclothymique était le phénomène principal.

3° enfin il ne faut pas oublier qu'il y a des degrés dans les névroses et qu'à partir d'un certain point de complication structurale, toute action thérapeutique par la cure analytique devient hypothétique. Ce sont de tels cas que l'on pourrait, selon le concept de Bleuler, considérer comme des schizophrènes, dont à la vérité ils se rapprochent par leur perte de contact avec le monde extérieur et leur impuissance à sortir de la vie autistique qu'ils se sont lentement créée.

Il y aurait sans doute bien d'autres remarques à faire et bien d'autres précautions à recommander que celles suggérées dans cette brève analyse et qui restent trop schématiquement dessinées. Au fond, ce qui apparaît comme particulièrement souhaitable pour résoudre ou simplement pour correctement poser le problème des indications de la psychanalyse, ce serait l'ouverture d'une enquête auprès de tous les analystes ayant déjà une pratique un peu longue de leur art, enquête où seraient discutées, en le nombre de séances qu'il conviendrait, les difficultés rencontrées au cours d'interventions thérapeutiques dans chaque groupe nosographique de la psychiatrie traditionnelle. Mais c'est là une œuvre de longue haleine.

Quoi qu'il en soit, ce bref aperçu avait pour but d'exposer, en

une première approximation, d'une part les limites que l'on peut fixer dès maintenant aux indications de la cure. Il était intéressant, d'autre part, de montrer la nécessité absolue, si l'on veut accomplir un travail de quelque valeur, de pratiquer un examen complet des malades dont on envisage le traitement ; examen qui non seulement devra porter sur l'état physique et neurologique, mais aussi sur le syndrome psychiatrique présenté (au sens nosographique de ce mot).

Discussion. — M. Odier. — Il y a en effet des cas où nous sommes empruntés quant à l'indication d'une analyse. Je me rappelle avoir, dans mes débuts, entrepris une analyse dans des conditions qui me paraissaient très graves et tout à coup, à la suite d'une ecphorie d'affects, tout a très bien marché jusqu'à une fin heureuse. A l'inverse, dans des cas d'obsession apparemment simples, on se heurte à des difficultés imprévues.

Le triomphe spécifique de la psychanalyse, c'est de rendre le surmoi moins intolérant, diminuant ainsi le narcissisme, la plus grave difficulté à vaincre.

Par ailleurs, il y a des cas où l'analyse, ou n'importe quelle thérapie, ouvre un trou dans lequel tombent tous les complexes et l'on n'en peut plus rien extraire.

Et puis, il y a ces cas de rigidité affective dont Borel a parlé en passant. Il ne faut pas les confondre avec ces cas de pseudo-rigidité sur lesquels l'analyse a une action certaine.

Mme Marie Bonaparte. — Les questions posées par M. Borel ont en effet un très grand intérêt pratique et théorique. Au fond, l'analyse est possible dans les limites où le transfert est possible. Mais il y a toutes sortes de masques possibles, tels ces masques narcissiques sous lesquels le malade se mire dans l'analyste.

Il y a aussi ces malades très intelligents, qui s'examinent finement, mais ne bougent.

L'expérience psychanalytique n'a pas dit son dernier mot, quant à ce que l'on peut faire ou ne pas faire. Les avis des analystes sont partagés parce qu'ils projettent leur propre narcissisme en prétendant guérir n'importe quoi. Il est excellent qu'une telle attitude puisse entrer en jeu, parce que ce sont les audacieux qui élargissent le champ des empires.

Dans les phobies, on peut se contenter de psychothérapie. Dans les obsessions, il faut un travail en profondeur. Dans les angoisses, la psychothérapie peut suffire. Dans les perversions avec souffrance, l'analyse est nécessaire. Dans l'hystérie, l'école de la vie peut suffire, ou la psychothérapie.

En ce qui concerne les délires, l'analyse peut agir s'il y a, autour des noyaux de psychose, une gangue de normalité. Pourquoi ? Nous n'en savons rien. Nous ne pouvons dire que le comment, ainsi qu'en toutes sciences.

Quant à l'indication : qui doit envoyer quelqu'un en analyse ?

si ce quelqu'un doit être soumis à un examen médical préalable, je crois qu'il faut avoir une attitude nette. Le médecin vraiment médecin est naturellement tenté de faire un examen. S'il s'est livré à un examen physique de son malade, il doit se borner à une psychothérapie. S'il se propose de faire une analyse, il doit confier l'examen physique du malade à un confrère.

M. Parcheminey. — Borel nous a laissé le soin de répondre à toutes les questions qu'il a posées. Mais il les a bien posées et elles méritent d'être examinées avec plus de méthode que nous ne pourrions le faire en les reprenant en bloc ce soir.

Il ne faut pas oublier qu'avant Freud toute la psychothérapie était fondée sur la suggestibilité. Si l'on fait la distinction qu'avait soulignée Hesnard, entre névrose d'expression et névrose d'impression, nous pouvons établir une relation humaine, d'aimance, qui va jouer un rôle très important. C'est cette relation qui, je crois, est de nature à nous expliquer en partie l'effet de la psychanalyse.

J'ai pu vérifier, auprès d'obsédés, ce caractère si important de l'alternative haine-amour. Lorsque l'agressivité est à son maximum et que dans le transfert on arrive à une diminution de cette tension agressive, c'est-à-dire quand un équilibre amour-haine s'établit, j'ai l'impression qu'alors seulement le malade commence à sortir de son état, c'est-à-dire à pouvoir aimer. Et aimer, dans ce cas, c'est accepter les suggestions. C'est ainsi que les obsédés commencent à guérir quand l'élément de suggestibilité se fait jour.

On peut se demander ce qui se serait produit si Freud, au lieu de s'attaquer à l'hystérie, s'était uniquement occupé d'anxieux.

Odier. — L'intervention de Parcheminey me remet en mémoire une définition : « Aimer, c'est ne pas avoir de haine ».

M. Schiff. — Je confesse que j'aime les statistiques. Elles seules peuvent permettre ces codifications que souhaite Borel. Je voudrais que, ce soir, on rédigeât un questionnaire auquel chacun de nous répondrait sincèrement. Les questions posées pourraient porter, par exemple, sur la fréquence du narcissisme, sur ce qui a joué dans la réduction de tel symptôme ou de telle névrose. Nous pourrions arrêter une vingtaine de questions précises auxquelles chacun de nous répondrait par vingt cas.

Loewenstein. — Les questions posées par Borel, du plus haut intérêt, ont été en partie posées au congrès de Marienbad. Les réponses apportées sur le problème de l'action thérapeutique de la psychanalyse n'ont apporté aucune lumière.

La question du mode d'action de l'analyse est d'ailleurs corollaire de celle-ci : peut-on, doit-on analyser tel cas ? Il est extrêmement difficile de dire dans quels cas il vaut mieux s'abstenir et dans quels autres cas on peut aller de l'avant. Je pense à une obsédée de quarante-cinq ans, dont l'obsession remontait à l'âge de dix-neuf ans. Les premières fois que je l'ai vue, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un délire. Après deux ans de consultations espacées

(deux à trois fois par mois), je la mis en analyse parce qu'elle n'allait pas mieux. Dès le début de l'analyse, son état s'aggrava et je dus cesser.

Le problème de l'indication ou de la contre-indication du traitement psychanalytique n'est pas univoque. Il y a des thérapeutes qui conviennent à certains malades et pas ou moins bien à d'autres. Il en est de même pour les psychanalystes.

Par ailleurs, il n'y a pas une manière de guérir, il y en a de multiples. Il y a un travail « entre les lignes » qui nous permet de faire sortir les choses, de comprendre les malades d'une certaine catégorie, avec lesquels d'autres échoueraient. Il m'arrive de plus en plus souvent de faire des psychothérapies dans des cas d'ulcères gastrique, d'impuissance. Simplement en appuyant sur le rapport entre un fait et la date d'apparition du symptôme, le malade arrive à comprendre la signification de ses symptômes, et l'on peut améliorer son état en peu de temps. Cette action est quand même de la psychanalyse.

C'est dans les cas de troubles névrotiques actuels que l'on peut agir si rapidement par des mécanismes analytiques.

En ce qui concerne l'examen des malades, je préfère de beaucoup le faire faire par un médecin. Cependant, si j'ai examiné quelqu'un et que je le trouve justiciable d'une analyse, je n'hésiterai pas à l'analyser.

M. Leuba. — Je trouve cette méthode extrêmement dangereuse. Quant à moi, pour rien au monde je n'exposerais un malade à de pareilles difficultés.

M. Cenac. — Je dois avouer ma déception de ce que Borel n'ait pas donné ses opinions propres sur les nombreux problèmes qu'il a posés.

Je ne m'arrêterai qu'à un point : je suis heureux de constater que l'on commence à reconnaître des tendances héréditaires. Cela existe. Ainsi, la paranoïa n'est pas explicable uniquement par un narcissisme exagéré. Nous avons intérêt à reconnaître qu'il y a aux psychoses un fond organique sur lequel nous ne pouvons rien.

M. Codet. — Je ne partage pas tout à fait l'avis de Cenac en ce qui concerne l'hérédité. Il ne faut pas oublier, notamment en ce qui concerne l'obsession, que les enfants se conforment à l'imgo parentale, et cela suffit très bien à expliquer ces lignées d'obsédés.

A propos de ce que disait Parcheminey, je ne saurais trop insister, moi aussi, sur la suggestibilité. Encore faut-il distinguer la suggestibilité au point où on la rencontre chez les débiles mentaux et la suggestibilité élective que l'on observe chez les hystériques, par exemple, lesquels ont l'appétence d'être convaincus et recherchent la conviction.

En ce qui concerne les indications de la psychanalyse et de la psychothérapie, je pense qu'il serait peu logique de s'en tenir exclusivement à l'une ou à l'autre de ces deux méthodes.

Mme Codet. — Je voudrais attirer l'attention sur le danger qu'il y aurait à appeler psychanalyses des traitements qui sont simplement à base d'interprétation psychanalytique.

Cenac a fait allusion aux névroses actuelles. Le peu qu'il en a dit se trouve admirablement confirmé par ce que nous savons de notre action immédiate sur les névroses infantiles, qui sont toutes des névroses actuelles.

M. de Saussure. — La partie qui m'a paru la plus intéressante, dans les questions posées par Borel, c'est de savoir pourquoi certains cas deviennent inanalysables. Il serait bon que nous consacrons une séance de travail à l'examen et à la discussion de ces cas qui ont abouti à un échec.

Dans le processus de la guérison par la psychanalyse, beaucoup de choses entrent en ligne de compte. Il y a surtout les explications que nous donnons, par quoi l'analyse n'a pas du tout le même caractère que les autres thérapies. Et puis il y a la grosse question du rôle du transfert.

Il serait vraiment utile de faire un inventaire méthodique des mécanismes thérapeutiques que nous pouvons entrevoir dans la guérison de nos malades.

Mme Morgenstern. — Je voudrais ajouter un mot au sujet des échecs et des succès inattendus. Je pense à un cas que M. Leuba connaît bien : il s'agissait d'un jeune homme qui m'opposait un mur. J'ai renoncé, devant ce mur, à poursuivre une analyse qui ne pouvait pas s'amorcer, et je me suis demandé si j'avais bien fait, car après l'avoir renvoyé, ce jeune homme me fit spontanément parvenir des fleurs, qui prouvaient un contact possible.

Dans un autre cas dont je désespérais, concernant une jeune fille dissociée, le résultat de l'analyse passa toute espérance.

M. Leuba. — Il est un point sur lequel je n'ai jamais partagé l'avis de mon ami Borel, et c'est celui qui concerne les possibilités de guérison des obsessions. Borel affirme que dans un très grand nombre de cas on se heurte à un bloc absolument irréductible de défenses. Je n'oserais m'aventurer à affirmer que l'on peut, avec de la patience, venir à bout de n'importe quelle obsession, parce que je n'en sais rien. Mais je puis certifier que si l'on y met le temps, on parvient à guérir des obsessions très invétérées. Je puis citer le cas d'une obsédée quinquagénaire, que je traite depuis sept ans afin de sauver ses enfants névrosés, que, malade, elle n'a jamais consenti à voir tels qu'ils sont et à faire traiter. Au bout de sept ans d'analyse dans des conditions très difficiles (c'était une analyse gratuite, ou presque, et je n'avais pas la moindre aide morale de sa famille, qui ne cessait de mettre les bâtons dans les roues), j'ai pu liquider cette obsession. Borel me fera l'objection habituelle : dans ces cas-là, la maladie évolue d'elle-même vers la guérison ou vers une stabilisation. Il faudrait exposer l'évolution de l'analyse en

détail pour montrer que cet argument n'est pas défendable dans ce cas.

Je prétends donc que l'on peut, en y mettant assez de patience, venir à bout de beaucoup plus de cas coriaces que l'on ne pense.

Où je rejoins l'idée de Borel, c'est dans le cas de ces noyaux que j'appelle constitutionnels, entourés d'une gangue de conflits normaux telle que celle à laquelle Mme Marie Bonaparte a fait allusion. Il est vrai que, dans ces cas-là, on peut avoir accès à cette gangue, la désagréger en améliorant d'une façon notable la situation, mais que l'on se heurte ensuite à un bloc inentamable. Je puis, pour illustrer ce cas, citer une schizophrène qui fut internée parce qu'elle passait ses journées à se laver, à laver ses vêtements, finissant par se mettre nue en public pour laver sa robe, sa chemise, son pantalon, etc... Je réussis à découvrir la faute dont elle avait à se laver et débridai l'abcès. Cette malade, internée et en train de se démentifier, est sortie guérie de son symptôme et a pu reprendre sa place dans son ménage, auprès de ses enfants. Elle n'en était pas moins schizophrène, mais elle n'était plus une aliénée.

En ce qui concerne le mode d'action de la psychanalyse, j'aurais beaucoup de choses à dire. Mais puisque nous allons reprendre méthodiquement ces problèmes, j'y reviendrai plus tard.

M. Borel. — Je n'ai rien à répondre, puisque j'ai simplement introduit un certain nombre de questions qui ouvrent tout un programme de discussions. Je tiendrais à poser une question précise : dans quels cas l'analyse ne peut-elle rien ? Je réponds ici à Leuba qu'à un certain moment, on se heurte dans beaucoup d'obsessions à un noyau d'enkystement sur lequel on ne peut rien.

Je répondrai à Cenac, qui m'a exprimé sa déception de ce que je n'aie pas pris position, que je n'ai apporté aucun fait, ne faisant que poser des questions. Si j'avais voulu parler des indications de la psychanalyse dans une maladie donnée, je l'aurais pu.

Du consensus général, une commission est nommée, qui étudiera un programme de questions à discuter dans nos séances de travail. Cette commission est constituée par MM. Borel, Schiff, de Saussure et Leuba.

Séance administrative

Mlle Feibel est élue membre adhérent à l'unanimité de dix-huit votants.

Les deux autres candidates, n'ayant pas encore donné la conférence prescrite par les statuts, seront priées de satisfaire à cette condition.

Le trésorier propose d'élever la cotisation des membres titu-

lares à 250 francs, et celle des membres adhérents à 225 francs. Cette proposition est adoptée.

Certains membres du groupe de Londres ont exprimé le désir de prendre contact avec nous dans des séances de travail qui auraient lieu à mi-chemin de Londres et de Paris. M. de Saussure nous donnera plus tard des détails sur ce projet.

Nous enregistrons la candidature de M. Jacques Lacan au titre de membre titulaire.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

RENÉ LAFORGUE : *Clinique Psychanalytique*. Denoël, Paris, 1936, 192 p.

Les lecteurs de cette revue ont lu sous forme d'articles la plupart des chapitres de cet ouvrage, mais ils seront contents de les trouver réunis en un volume. Plusieurs chapitres sont du reste originaux et la seconde édition de ce livre qui va paraître prochainement sera revue et augmentée. Elle contiendra notamment des vues originales sur les facteurs curatifs dans le traitement psychanalytique. Pour le moment contentons-nous de nous attarder à l'une des leçons originales de la première édition.

Depuis longtemps déjà, Laforgue s'est attaché à décrire certains types de névroses qui ne correspondent pas à la nosographie psychopathologique classique. Cette dernière, en effet, part de symptômes tels que les phobies, les obsessions, les doutes, les angoisses, etc... pour créer des tableaux cliniques ; Laforgue au contraire, s'attache à décrire une attitude générale devant la vie pour en déduire ensuite toutes les conséquences dans le comportement quotidien. Ce point de vue, bien qu'il conduise souvent à des descriptions plus pittoresques que systématiques et méthodiques, me paraît d'un grand intérêt. Du point de vue thérapeutique, il s'avère fécond car il place au centre de tous problèmes cette attitude morbide initiale. Un des tableaux les plus pittoresques que Laforgue nous ait livré est celui de la carmélite de la névrose. Femme restée inconsciemment attachée à une mère sadique, elle tombe de malheurs en malheurs, d'opérations en opérations, croyant toujours poursuivre le bonheur, mais dominée par la fatalité d'un masochisme qui la condamne à la souffrance.

Assurément, il est difficile de souscrire à toutes les affirmations d'un livre aussi riche d'expériences et d'idées, mais chacun s'inclinera devant son caractère généreux et profondément humain.

R. DE SAUSSURE.

MARC LANVAL : *Les mutilations sexuelles dans les religions anciennes et modernes*. Paris, Librairie Corti, 1936, 217 p.

Nous n'insisterons pas sur l'introduction du livre de Lanval où il nous présente d'une façon un peu sommaire et parfois fantaisiste l'évolution des religions à travers les siècles. Ce qui nous

intéresse davantage c'est le matériel ethnographique recueilli par l'auteur. Il nous décrit d'abord la circoncision chez les Juifs et il donne de cette cérémonie l'explication suivante : « C'était la maternité qui faisait de la fille une femme ; ce sera l'ablation sanglante d'une partie de son sexe qui fera un homme d'un jeune garçon. Nous venons ainsi de trouver l'origine rituelle et religieuse de la circoncision qui pouvait n'être qu'une simple entaille, pourvu que du sang ait été versé ».

Suit un chapitre sur les cérémonies sexuelles de la puberté où sont exposées les différentes variétés de cette coutume. Une des déviations les plus curieuses de cette cérémonie se passait chez les Pueblos. Le plus beau jeune homme de l'année était choisi et devait servir à la satisfaction de ses contemporains ; après quoi il était brûlé sur un bûcher et offert en sacrifice aux dieux. De nos jours, on se contente de le masturber un grand nombre de fois par jour jusqu'à ce que ses testicules s'atrophient et qu'il devienne eunuchoïde.

Les chapitres suivants sont consacrés aux castrations religieuses dans l'antiquité et dans des sectes contemporaines. On trouvera notamment une bonne étude sur les Skoptzy (1). Cette secte curieuse fondée par André Ivanov met son idéal dans la castration. Elle vit actuellement en Roumanie. Le chapitre que l'auteur consacre à la psychologie de la castration religieuse est assez faible. Tout au long de ce livre, on regrette que Lanval, au lieu d'en rester à un exposé objectif des faits, introduise partout sa rancune contre l'éducation religieuse.

R. DE SAUSSURE.

Ed. PICHON et S. BOREL-MAISONNY : *Le bégaiement*. Paris, Masson, 1937, 96 p.

Dans ce petit ouvrage les auteurs décrivent premièrement les différentes formes du bégaiement. Puis ils font une distinction dans la pensée humaine entre le sensuactoriel et le lingui-spéculatif. Dans le sensu-actoriel, la figuration mentale s'opère avec les images qu'ont laissées les souvenirs sensoriels et les représentations des mouvements à effectuer éventuellement. Dans le mode lingui-spéculatif, la figuration mentale s'opère en mots. Seul ce mode permet l'abstraction. Les auteurs démontrent ensuite, avec de nombreuses observations à l'appui, que le bégaiement se rencontre toujours sur un terrain où l'on constate une insuffisance de la fonction lingui-spéculative. C'est en développant cette fonction que l'on guérit ou améliore le mieux les bégues. Cette thé-

(1) Ceux que le sujet intéresse trouveront sur cette secte une importante étude du Prof. Pittard, de Genève, dans le tome VI des Archives Suisses d'Anthropologie générale. Genève, Kündig, 1934.

rapeutique n'est du reste pas la seule qu'il faille employer : la psychothérapie, même sous forme de psychanalyse, est à conseiller dans beaucoup de cas, surtout chez les adultes. J'aimerais souligner l'intérêt tout particulier que présente pour le psychanalyste la notion d'insuffisance lingui-spéculative. Nous rencontrons souvent, surtout parmi nos jeunes malades, des personnes que ne peuvent pas évoquer de souvenirs, chez qui tous les faits vécus restent à l'état de schémas globaux parce qu'ils se présentent sous forme d'images plus ou moins confuses qu'ils sont inaptes à traduire en mots. Cette insuffisance peut avoir une origine psychogène : désintérêt du milieu et par suite inappétance à parler. On peut rendre de grands services à ces malades en les rendant attentifs à cette insuffisance lingui-spéculative qu'à première vue l'analyste serait tenté de considérer comme une forme de résistance.

R. DE SAUSSURE.

Dr. I. POPESCU : *Sibiu-Psihanaliza*. 1936, 1 vol. 321 p.

Popescu nous donne un aperçu assez complet de la psychanalyse qu'il essaie de situer au milieu des autres courants psychologiques contemporains.

La Roumanie ne possède pas encore de psychanalystes bien entraînés, mais quelques médecins et psychologues ont montré une compréhension très vive à l'égard des doctrines de Freud.

Marinesco, dans divers articles publiés dès 1923, attire l'attention de ses confrères sur la valeur thérapeutique incontestable de cette méthode. En 1923 également, paraît la première thèse de la Faculté de Médecine de Bucarest sur la psychanalyse. Elle est due à la plume du Dr. Vlad qui, depuis, a écrit une série d'articles pour répandre les idées de Freud. Le Dr. Retezeanu a publié en 1928 une thèse sur les rêves des déments précoces qu'il a présentée à l'Université de Chy. Depuis, il a écrit divers articles sur les applications non médicales de la psychanalyse. Quelques-uns de ces articles ont été signés avec le Professeur bien connu C. Urechia.

Petru Marcu-Bals a fait ressortir dans diverses revues roumaines l'utilité de la psychanalyse en médecine légale. Sans mentionner ici les nombreuses critiques littéraires qui s'inspirent de la psychologie de l'inconscient, citons encore le travail d'ensemble du Dr. C. Stănescu.

Après nous avoir donné cet exposé historique des travaux roumains, Popescu a écrit une importante introduction à la psychanalyse, consacrant des chapitres aux problèmes principaux, tels que l'inconscient, la sexualité infantile, les actes manqués, les rêves, les névroses, les perversions, les sublimations, les dis-

sociaux, la valeur médicale et psychologique de la psychanalyse. Le volume se termine par un lexique des termes techniques et une bonne bibliographie.

Nous sommes heureux de ce que Popescu, qui nous avait déjà donné une trentaine d'articles et de brochures sur la psychanalyse, ait résumé ses idées dans cet ouvrage. Nous sommes certains qu'il contribuera grandement à répandre les idées de Freud en Roumanie.

R. DE SAUSSURE.

M. J. ADLER : *What man has made of man* (Ce que l'homme a fait de l'homme). New-York, 1937, 246 p.

Cet ouvrage qui porte comme sous-titre : Une étude des conséquences du platonisme et du positivisme en psychologie, est préfacé d'une introduction de huit pages du Dr. Alexander, Directeur de l'Institut Psychanalytique de Chicago.

M. J. Adler, qui a professé longtemps la psychologie expérimentale à Columbia university et qui, actuellement, professe à Chicago, ne doit pas être confondu avec Alfred Adler, le fondateur de la psychologie individuelle, l'élève dissident bien connu de Freud. M. J. Adler a déjà publié bien des ouvrages dont le plus connu est celui qu'il écrivit en collaboration avec M. P. Hutchins et qui porte le titre de « Crimé, Lois et Sociologie ». Le livre qu'il nous présente aujourd'hui s'élève contre la multiplicité des écoles psychologiques de l'heure actuelle. Le remède qu'il nous propose, et qui peut se résumer en un retour à une conception aristotélicienne, ne nous paraît guère une solution heureuse. La science ne saurait se composer, comme le voudrait Adler, de concepts précis et immuables, elle est une vérité en marche qui procède par approximations successives.

R. DE SAUSSURE.

NACHT : *Pathologie de la vie amoureuse*. Denoël, 1936.

Dans ce petit ouvrage, Nacht a cherché à vulgariser les acquisitions psychanalytiques concernant les troubles de la sexualité. Je n'emploie pas ici le mot « vulgariser » dans un sens péjoratif, car Nacht a un grand talent de mettre à la portée des profanes des sujets souvent complexes. Il les expose dans une langue simple et claire. Après avoir montré les difficultés que crée pour l'adaptation sexuelle l'union presque constante de la sexualité et du sentiment de culpabilité, l'auteur montre les difficultés qui surviennent dans le choix de l'objet du fait des fixations

infantiles. Au chapitre suivant, Nacht décrit les diverses formes d'impuissance ou de frigidité sexuelle, ainsi que les conflits infantiles mal résolus qui conduisent à ces anomalies. Avant d'aborder les conflits caractéristiques de chaque perversion, le troisième chapitre décrit la polypragmasie sexuelle de l'enfant. Toutes les tendances qui, chez l'adulte, seront liées en un faisceau sous la prédominance de la génitalité, se font jour comme autant d'instincts partiels. Une émotion peut fixer l'une d'elles et conduire ainsi à une perversion. Mais encore faut-il que cette tendance désormais dominante ne se heurte pas à la sévérité du surmoi.

Dans un dernier chapitre, Nacht expose les possibilités de traitement et de prophylaxie de ces troubles sexuels. Il rappelle l'impuissance des conseils que les médecins donnent habituellement aux névrosés et aux pervers et, tout en soulignant que l'analyse ne guérit pas toujours, du moins montre-t-il qu'elle reste la meilleure arme que nous ayons contre ces anomalies. Guérir ne suffit pas, il faut encore prévenir par une éducation sexuelle bien comprise qui s'efforce de faire des hommes des êtres virils et des femmes des êtres féminins.

R. DE SAUSSURE.

ALLENDY, RENÉ : *Rêves Expliqués*. N. R. F., 1938, 1 vol. 236 p.

Dans ce petit volume, le Dr. Allendy étudie successivement les matériaux, le dynamisme, l'élaboration, le symbolisme et l'interprétation des rêves. La doctrine de Freud y est exposée avec beaucoup de clarté, de simplicité et de concision. Ce qui donne avant tout de la valeur à ce livre, c'est la collection de 250 rêves qui illustrent les différents points exposés par l'auteur. Ainsi ceux qui ne sont pas accoutumés à l'interprétation des rêves acquièrent une conviction plus grande du sens caché des textes oniriques.

Dans un dernier chapitre sur les données du rêve, Allendy montre par quels mécanismes ils éclairent les conflits profonds de l'être. On trouvera dans ces dernières pages une intéressante discussion sur le masochisme et les instincts de mort. Citons-en ce passage : « Quand un sujet se retire de la vie, en fait ou en esprit, il s'agit de savoir s'il en retire plus de plaisir ou de chagrin et on ne peut parler de masochisme que dans la mesure où il en souffre. Sans doute, la réaction masochique à un sentiment inconscient de culpabilité a pour effet de neutraliser l'angoisse et de diminuer la douleur psychique par voie de dérivation ou de métastase, mais elle porte toujours un caractère douloureux en soi, et elle ne permet pas à l'individu de s'épanouir. Au contraire, la fuite hédonique devant l'effort ne neutralise pas une angoisse préalable et ne comporte aucun caractère douloureux : elle permet un épanouissement véritable. Quand un vieillard re-

garde venir sa fin avec sérénité, il ne saurait en aucune façon être question de masochisme. On découvre bien plutôt un réveil du goût à se réfugier dans ce qui nous semble le néant et l'instinct de la mort, dont il peut alors être question, se superpose à tout ce que nous connaissons des velléités de retour au sein maternel ».

R. de S.

The New-York Psychoanalytical Institute, Report for the Academic Years 1934-1937. Brochure de 36 p.

L'Institut Psychanalytique de New-York a été fondé en septembre 1931. Au cours de ces sept ans, il a formé près de cent jeunes analystes. La présente brochure nous renseigne sur les statuts de l'Institut et sur les cours qui y ont été donnés. Elle contient en même temps un remarquable article de Sander Rado sur l'aspect scientifique de la formation des psychanalystes. L'auteur recommande que l'on attache avant tout de la valeur à la façon d'analyser les candidats pour les délivrer au maximum de leurs difficultés psychologiques. Mais cela fait, il s'insurge contre un enseignement dogmatique des doctrines freudiennes. Notre édifice, dit-il en substance, est trop théorique, il faut trouver un langage qui exprime plus directement les faits cliniques.

R. de S.

Doctoresse MINKOWSKA : *Transmission héréditaire de l'épilepsie et de la schizophrénie au point de vue particulier de la constitution épileptoïde et de la structure épileptique* (1).

La maison Orell-Fussli de Zürich a publié, l'an dernier, en allemand, un remarquable ouvrage de Mme la Doctoresse Fr. Minkowska sur la « Transmission héréditaire de l'Épilepsie et de la Schizophrénie au point de vue particulier de la constitution épileptoïde et de la structure épileptique ». Ce travail, nous dit l'auteur dans l'introduction écrite en 1925, a pour objet l'histoire de deux familles tarées de paysans suisses dont elle observa les derniers rejetons à l'asile du Burghölzli (familles F. et B.). Il doit servir à illustrer la méthode généalogique introduite en psychiatrie par Ruedin surtout, en 1911. Dans ce but, Mme Minkowska s'est livrée à une vaste enquête ayant consisté à rechercher en lieu et place la filiation complète au cours de six à sept générations de deux ancêtres mâles. Le premier (F.), né en 1757,

(1) Paru dans les archives de la fondation Julius Klaus, ol. XII, 1937, fasc. 1 et 2.

fut un aliéné ; le second (B.), né en 1761, un épileptique. Jetons, à titre informatif, un coup d'œil sur la descendance morbide de ce dernier :

2^e *génération* : 5 normaux, 6 morts avant un an.

3^e *génération* : 18 normaux, 3 morts avant 1 an, 1 épileptique, 1 épileptoïde (glischroïde), 3 schizoïdes, 2 ayant épousé des schizophrènes, 1 aliéné.

4^e *génération* : 7 normaux, 6 morts avant 1 an, 4 épileptiques, 6 épileptoïdes, 2 schizophrènes-épileptiques, 2 schizophrènes, 1 schizophrène-maniaque-dépressif, 1 ayant épousé un schizoïde, 1 aliéné, 1 alcoolique.

5^e *génération* : 3 normaux, 1 mort avant 1 an, 6 épileptiques dont 3 schizophrènes, 8 épileptoïdes dont 3 schizoïdes, 3 schizophrènes, 4 schizoïdes, 1 schizoïde-cycloïde, 1 cycloïde, 2 idiots, 1 aliéné, 1 alcoolique.

La même enquête fut faite au sein de la famille F. Ces deux familles disséminées dans la Suisse allemande et le Tyrol et comptant 1051 membres, on imagine le nombre de voyages, d'observations et de dossiers que cette double enquête a nécessités et les difficultés énormes qu'elle a offertes. Mais la compétence et la persévérance de Mme Minkowska en sont venues à bout. En outre, celle-ci s'est livrée à un nombre considérable de mesures anthropométriques destinées à illustrer les résultats cliniques. La seconde partie du livre est consacrée à ces derniers, que de complets tableaux généalogiques rendent fort clairs.

Renonçant à l'analyse mahétmatique au sens mendélien, l'auteur se borne à constater le grand rôle joué par le facteur héréditaire dans l'étiologie de la schizophrénie et de l'épilepsie. Naturellement, elle ne se prononce pas sur la nature de ces facteurs, et il conviendrait ici de distinguer peut-être entre étiologie propre et condition héréditaire. Quoi qu'il en soit, il ne peut être question, dans la première comme dans la seconde maladie, de « dominance ».

Son investigation met d'autre part en relief les méfaits évidents de l'hérédité convergente. Dans sept cas issus de parents apparemment sains, l'un de ces derniers est en réalité presque toujours schizoïde et l'on relève facilement dans les lignées collatérales des schizophrènes, du côté paternel ou maternel. Parmi les huit cas d'épilepsie de la cinquième génération de la famille B., un seul présente une charge héréditaire directe (mère et fils épileptiques) ; dans les sept autres cas, pas trace d'épilepsie chez les parents ni dans les lignées collatérales proches. Cependant cette différence frappante entre les processus héréditaires des deux maladies en question était plus apparente que réelle ; elle tenait surtout, en ce qui concernait l'épilepsie, à ce défaut de notion analogue à celle de schizoïdie. C'est précisément cette lacune nosographique que l'étude convaincante de Mme Minkowska

a comblée, et nous touchons là à l'idée nouvelle et essentielle qu'elle apporte. Passons au chapitre V pour la mieux saisir : il est en effet intitulé « La constitution épileptoïde, ou glischroïdie ».

L'auteur rappelle les travaux décisifs de Kretschmer et Bleuler, lesquels, en décrivant la schizoïdie et la syntonie, furent les fondateurs de la typologie caractérielle ; il ajoute que ses propres résultats confirment les leurs et relate enfin la découverte de caractères communs aux membres d'un groupe uniforme de la famille B. Cette découverte la conduisit à édifier une troisième forme typologique fondamentale : l'épileptoïdie ou, comme elle la baptisa plus tard sur la suggestion du Dr. Pichon, la *glischroïdie*. Glischros, en grec, signifie *visqueux*, définissant ainsi le trait prédominant de ces malades. A l'aide de cette nouvelle notion clinique, la transmission héréditaire de l'épilepsie devenait aussi évidente que celle de la schizophrénie.

Voici une première conclusion d'intérêt pratique et théorique à la fois : « Dans une famille où se produisent des crises épileptiques il existe des êtres caractérisés par des traits particuliers, mais ne présentant pas le moindre symptôme au sens clinique. Ils répondent à une constitution biologique spéciale qui de son côté crée une prédisposition aux accès convulsifs ». Ils manifestent un penchant à accrocher leur affectivité aux choses ; de là leur difficulté à l'accorder à l'unisson de celle des autres comme le font les syntones ; de là leur amour de l'ordre. D'autre part ils l'attachent à des collectivités, la famille, la patrie, ou aussi à des idées générales ayant un accent mystique ou sentimental (paix universelle, religion), inaptes qu'ils sont à se donner à des individus particuliers en tant que tels. Toute note individuelle manque à leurs rapports humains.

Au point de vue intellectuel : *lenteur*. Ils s'attachent à des détails et perdent facilement la vue du tout. Le changement, la nouveauté ne les attirent pas. Ils aiment le durable et le permanent. Ils sont laborieux, ont peu d'initiative, ne créent rien de nouveau. Ils maintiennent avec piété les traditions et constituent un élément « conservateur » au bon sens du terme. Si ces traits prédominent, ils conduisent au syndrome de *bradypsychie* morbide décrit par Ducoste chez les épileptiques (1).

Plus loin l'auteur décrit un processus qui intéressera les psychanalystes : « ... Si l'affectivité s'épaissit par trop et si la bradypsychie concomitante s'accroît, ils peuvent de moins en moins faire face aux exigences externes... Cela entraîne une accumulation, l'atmosphère se charge d'électricité, puis surviennent tonnerre et éclair. La stase conditionne des décharges brusques et violentes accompagnées de troubles de la conscience. Ces ralentis

(1) Et par NAVILLE, comme *séquelle de l'encephalite léthargique* (N.d.R.).

se muent en explosifs, impuissants à contrôler leurs accès de colère, leurs actes impulsifs, leurs fugues, ou en proie à des états crépusculaires durables, caractérisés par de l'angoisse élémentaire, de la confusion, des visions, des idées délirantes cosmologiques ou mystiques, de l'extase ; en un mot par des symptômes dont on reconnaîtra facilement la parenté avec l'épilepsie. Falret, en 1875, disait : « Au lieu de remonter de l'épilepsie au délire on doit chercher à remonter du délire à l'épilepsie ». Mme Minkowska, en 1937, ajoute : « au lieu de conclure de l'épilepsie au caractère épileptoïde, nous devons remonter de ce caractère à l'épilepsie ».

Il est arrivé, rarement il est vrai, que des épileptoïdes d'aspect névropathique (des angoissés ou des impulsifs notamment, chez lesquels par exemple l'angoisse ou les accès dissimuleraient la bradypsychie) se soient adressés ou aient été adressés à des psychanalystes. On ne saurait être trop prudent face à de pareils cas, et les résultats d'ailleurs seraient minimes. Mme Minkowska nous dit pourquoi. Dans la mesure où sa théorie est exacte, — et les faits convergents sur lesquels elle est solidement construite semblent en garantir l'exactitude, — l'hérédité jouerait le même rôle étiologique dans l'épilepsie (famille B.) que dans la schizophrénie (famille F.). Ce rôle, reconnu dans la première et la seconde par l'école allemande, serait nié ou révoqué en doute dans la première par l'école française. De là l'accueil plus réservé de celle-ci à la notion minkowskaïenne d'épileptoïdie, considérée à tort comme une concession à la doctrine suspecte des constitutions morbides.

Le psychanalyste, en ce qui le concerne, devra en pareil cas chercher à remonter de l'épileptoïdie à l'épilepsie en vue d'établir un diagnostic correct avant d'entreprendre le traitement.

Il est impossible, dans un bref compte rendu, de résumer les problèmes nombreux posés et discutés par l'auteur. Cette éminente généalogiste est consciente de leur complexité, car elle se double d'une clinicienne avertie à laquelle les influences du milieu n'échappent pas. Son meilleur argument en faveur de la réalité de la glischroïdie réside sans nul doute dans les faits révélés par une enquête familiale si étendue et si profonde à la fois. En revanche, les arguments négatifs livrés par les psychiatres niant cette réalité ou la considérant comme douteuse manquent de base comparable ; ils ne sont tirés d'aucune enquête aussi approfondie. Cette lacune les rend doublement négatifs.

Enfin, envisageant le problème connexe de la dégénérescence familiale, l'analyse relève le rôle indéniable de ce facteur. Voyez l'impressionnante élévation de la mortalité infantile au sein de la famille B. ; dans une de ses branches, par exemple, on dénombre un seul cas d'épilepsie contre 29 % de morts avant 2 ans ! Mais ce facteur n'est pas seul en cause. Son action serait contre-

balancée par un *facteur régénératif* dans des proportions d'ailleurs fort variables d'une famille à l'autre. Certes, bien des conditions de cette variation demeurent obscures. Toutefois, la généalogie psychopathologique, telle que l'entend et l'opère Mme Minkowska, c'est-à-dire dirigée par la clinique, serait la seule méthode précise dont nous disposions aujourd'hui pour éclaircir ce problème complexe. Dans trois des sept branches de la famille F., par exemple, pas trace de psychoses ; dans deux autres comprenant très peu de membres, accumulation de psychoses et extinction rapide de la famille ; dans une sixième très nombreuse, diminution très nette des cas d'aliénation au cours des générations.

L'analyse des causes de ce double processus conduisit Mme Minkowska à attribuer un rôle certain au conjoint normal, ou moins anormal, dans la régénération de la famille morbide à laquelle il s'est allié, spécialement dans le domaine de la schizophrénie. Le mode de transmission de ces facteurs reste mystérieux dans l'épilepsie. Quoiqu'il en soit, ces constatations portent Mme Minkowska à se déclarer hostile à la stérilisation forcée, mais partisan des consultations nuptiales (dans un but surtout prophylactique et social) et de la stérilisation libre dans certains cas.

ODIER.

Société psychanalytique de Paris*Liste des membres au 1^{er} Mai 1939**Membres d'honneur*

Professeur Sigmund Freud, 20, Maresfield Gardens, Londres, N.W., 3.
 Mademoiselle Anna Freud, 20, Maresfield Gardens, Londres, N.W., 3.
 Docteur Jones, Ernest, 81, Harley Street, Londres. W.1.

Membres titulaires

Le millésime placé en avant du nom indique la date d'entrée dans la société. La mention m.f. désigne les membres fondateurs.

- m.f. Allendy, Dr., René, 67, rue de l'Assomption, XVI.
 m.f. Bonaparte, Mme., Marie, 6, rue Adolphe Yvon, XVI (*vice-présidente*).
 m.f. Borel, Dr., Adrien, II, Quai aux Fleurs, IV.
 1935. Codet, Mme., Dr., Odette, 10, rue de l'Odéon, VI (*membre assesseur du bureau*).
 1929. Cenac, Dr., Michel, 3, rue Coëtlogon, VI.
 1928. Flournoy, Dr., Henry, 5, rue de Monnetier, Genève (Suisse).
 m.f. Hesnard, Dr., Angelo, 71, Avenue de Ségur, VII.
 1934. Lacan, Dr., Jacques, 97, Boulevard Malesherbes, VIII.
 m.f. Laforgue, Dr., René, 8, Square Henry Paté, XVI.
 1937. Lagache, Dr., Daniel, 3, Allée de la Robertsau, Strasbourg (B.-R.).
 1932. Leuba, Dr., John, 6, rue René Bazin (*secrétaire*).
 m.f. Löwenstein, Dr., Rodolphe, 127, Avenue de Versailles, XVI.
 1937. Lowitzky, Mme., 13, Square Henry Paté, XVI.
 1929. Morgenstern, Mme., Dr., Sophie, 4, rue de la Cure, XVI.
 1929. Nacht, Dr., Sacha, 47, rue des Vignes, XVI.
 m.f. Odier, Dr., Charles, 33, rue du Docteur Blanche, XVI (*président*).
 1928. Odier, Mme., Dr., Charlotte, 33, rue du Dr. Blanche, XVI.
 m.f. Parcheminey, Dr., Georges, 92, Avenue Niel, XVII.
 m.f. Pichon, méd. hôp., Edouard, 48, Avenue de la Bourdonnais, VII.
 1933. Reverchon-Jouve, Mme., Dr., Blanche, 8, rue de Tournon, VI.
 m.f. Saussure (de), Dr., Raymond, 12, rue Chanoinesse, IV.
 1933. Schlumberger, Marc, 17, Avenue Théophile Gautier (*trésorier*).
 1930. Schiff, Dr., Paul, 14, rue César Franck, XV.
 1935. Spitz, Dr., René, 1150, Fifth Avenue, New-York City (U.S.).

Membres adhérents

1932. Allende, Dr., Novaro, 1944, Calle Moneda, Santiago de Chili.
 1931. Beltram, Dr., prof. univ., 1601, Echeveria, Buenos-Ayres.
 1927. Berman, Mlle., Anne, 2, Avenue du Général Balfourier, XVI.
 1936. Breuer, Mlle., Dr., Elsa, 5, rue Brown-Sequart, XV.
 1934. Chentrier, Théodore, 17 bis, rue de Bretagne, Asnières (Seine).
 1927. Doreau, Bernard, 11, rue Edmond Valentin, VII.
 1938. Feibel, Mlle., Charlotte, 40, rue Claude Terrasse, XVI.
 1929. Germain, Paul, 10, rue Durantin, XVIII.

1935. Guex, Mlle., Germaine, 9, Florimont, Lausanne (Suisse).
 1928. Hélot, Dr., 8, Place Masséna, Nice (Alpes-Maritimes).
 1929. Hoesli, Dr., Henri, 90 rue du Bac, VII.
 1937. Hoffmann, Mme, Hanna, R., 1900, Anselroad, Cleveland (Ohio).
 1929. Laforgue Mme., Paulette, 82, rue Lafontaine, XVI.
 1932. Male Dr., II, rue de Navarre, V.
 1935. Marette, Philippe, 322, rue St. Jacques, V.
 1938. Marette, Mlle., Dr., Françoise, 13, Square Henry Paté, XVI.
 1927. Martin-Sisteron, Dr., Maurice, 14, Bvd. Edouard Rey, Grenoble (Isère).
 1935. Pierre, Dr., J.L., 10 bis, rue Paul Baudry, VIII.
 1935. Prince de Grèce, Pierre, 6, rue Adolphe Yvon, XVI.
 1928. Repond, Dr., André, Malévoz sur-Monthey (Valais), Suisse.
 1931. Rieti, Dr., E., (précédemment à Turin, Italie).
 1935. Violet, Mme., Dr., Madeleine, 19, rue Monsieur, VII.
-

Bulletin de l'Association internationale de psychanalyse

Edité par M. Edw. GLOVER, secrétaire général

I. — Fondation Sigmund Freud. L'Institut psychanalytique de Boston annonce la création de trois fondations Sigmund Freud d'enseignement de la psychanalyse, à partir de septembre 1939. Ces fondations sont destinées à des médecins pourvus du diplôme d'une école de médecine de première classe et ayant fait au moins un an de stage de médecine générale et deux ans de psychiatrie. Les demandes d'inscription doivent être faites avant le 1^{er} février.

II. — Centre bibliographique pour la psychanalyse. Le centre bibliographique pour la psychanalyse, fondé à Vienne en 1936, a été transféré à l'Institut psychanalytique de Londres, 96, Gloucester Place, W.I. Par bonheur il a été possible de transférer une grande partie du fichier, et le centre bibliographique a à sa disposition l'inégalable bibliothèque psychanalytique de Londres.

Des dispositions ont été prises pour l'échange des recherches avec d'autres grandes bibliothèques, notamment avec celles de l'Institut royal de Médecine, de l'Institut royal d'Anthropologie et de la Société britannique de psychologie.

Les Docteurs Bibring et Kris en ont été nommés secrétaires-adjoints et le centre réunit toute une pléiade de collaborateurs de tous pays.

Il a été décidé que les recherches seraient faites à titre gracieux, à l'exception de celles qui seraient trop étendues. Les psychanalystes ont ainsi à leur disposition un organisme de grande valeur ; ils peuvent en informer leurs amis. Nous espérons que ce centre se révélera l'un des organismes les plus précieux de l'Association internationale de psychanalyse et qu'il contribuera grandement à coordonner les travaux faits en divers pays de toutes langues.

E. JONES

Association internationale de psychanalyse .**MUTATIONS ET CHANGEMENTS D'ADRESSE***Membres titulaires*

Herold, Dr. Carl M., 1 West 67th Street, New York City.

Changements d'adresse

Kluge, Walter, 147 West 9th Street, New York City.

Kraft, Dr. Erich, 838 Riverside Drive. New York City.

Association américaine de psychanalyse*Membres du bureau*

Dr. A. A. Brill (*président d'honneur*),

Dr. Franz Alexander (*président*),

Dr. Lewis B. Hill (*vice-président*),

Dr. Lawrence S. Kubie (*secrétaire*),

Dr. M. Ralph Kaufman (*trésorier*).

Société psychanalytique de Boston*Membres titulaires*

Anthonisen, Dr. Neils L., 82 Marlborough Street,

Clothier, Dr. Florence, 161 South Huntington Avenue,

Deutsch, Dr. Félix, 82 Marlborough Street,

Deutsch, Dr. Helene, 44 Larchwood Drive, Cambridge. Mass.,

Howard, Dr. Edgerton, 82 Marlborough Street,

Jackson, Dr. Edith, Institute of Human Relations, Yale Medical School, New Haven, Conn.,

Rank, Mrs. Beata, 38 1/2 Beacon Street.

Changements d'adresse

Finesinger, Dr. Jacob, Massachusetts General Hospital (*Vice-président*),

Hendrick, Dr. Ives. 205 Beacon Street.

Société britannique de psychanalyse*Membre d'honneur*

Freud, Prof. Dr. Sigmund, 20 Maresfield Gardens, N.W. 3.

Membres titulaires

Bibring, Dr. Edward, 12 Kent Terrace, N.W. 1,
 Bibring, Dr. Grete, 12 Kent Terrace, N.W. 1,
 Burlingham, Mrs Dorothy, 2 Maresfield Gardens, N.W. 3,
 Eidelberg, Dr. Ludwig, Bardwell Court. 15 Bardwell Road, Oxford,
 Freud, Miss Anna, 20 Maresfield Gardens, N.W. 3,
 Friedlander, Dr. Kate, 30 St. Ann's Terrace, N.W. 8,
 Hitschmann, Dr. Eduard, 12 Fitzjohn's Avenue, N.W. 3,
 Hoffer, Mrs. Hedwig, 17 Devonshire Place, W. 1,
 Hoffer, Dr. Wilhelm, 17 Devonshire Place W. 1,
 Isakower, Dr. Otto, 56 Rodney Street, Liverpool, 1,
 Isakower, Dr. Salomea, 56 Rodney Street, Liverpool, 1,
 Kris, Ernst, 31 Nottingham Place, W. 1,
 Kris, Dr. Marianne, 31 Nottingham Place W. 1,
 Lantos, Dr. Barbara, 2b Winchester Road, N.W. 3,
 Matte Blanco, Dr. Ignacio, Flat 6, 59 Weymouth Street, W. 1,
 Rosenfeld, Mrs. Eva, 9 York Gate, N.W. 1,
 Stengel, Dr. Erwin, Dorset House, Clifton Down, Bristol 8.
 Thorner, Dr. Hans, 31 Nottingham Place, W. 1,

Membres adhérents

Bowlby, Dr. John, 33 York Terrace, N.W. 1,
 Burke, Dr. Mark, 17 Kent Terrace, N.W. 1,
 Debenham, Dr. Gilbert, 3 Devonshire Place, W. 1,
 Freud, Martin, 20 Maresfield Gardens, N.W. 3,
 Macdonald, Dr. Ronald, 3 Devonshire Place, W. 1,
 Rosenberg, Dr. Elizabeth, Flat 56, 99 Haverstock Hill, N.W. 3,
 Schur, Dr. Max, 54 Fitzjohn's Avenue, N.W. 3,
 Stross, Dr. Josefina, 145, West End Lane, N.W. 6.

Changements d'adresse

Barkas, Dr. Mary, Private Bag, Thames, New Zealand
 Carroll, Dr. Denis, 28 Weymouth Street, W. 1,
 Cohn, Dr. Franz, 25a, Belsize Park Gardens, N.W. 3,
 Eddison, Dr. W., 9, The Crescent, Plymouth.
 Flugel, Prof. J.C., 20 Merton Rise, N.W. 3,
 Franklin, Dr. Marjorie, 86 Harley Street, W. 1,
 Foulkes (formerly Fuchs), Dr. S. H., 18 Devonshire Street, W. 1,
 Gillespie, Dr. W. H., 22 Upper Wimpole Street, W. 1,
 Gross, Dr. Alfred, 20 Kingston Road, Didsbury, Manchester,
 Heimann, Dr. Paula, 31 Charlbert Court, N.W. 8,
 Herbert, Dr. S., 448 Barlow Moor Road, Chorlton-cum-Hardy, Manchester, 21,
 Lewis, Dr. J. Strafford, St. Bernard's Hospital, Southall, Middlesex,

Lewis, Miss M.G., 26 Guildford Street, W.C. 1,
 Pailthorpe, Dr. G. W., c/o Westminster Bank Ltd., 154 Harley St., W. 1,
 Riviere, Mrs. Joan, 4, Stanhope Terrace, W. 2,
 Sachs, Dr. Wulf, 79-80 Lister Buildings, Box 2906, Johannesburg,
 Staub, Hugo, 80 Boulevard Flandrin, Paris, XVI^e,
 Stephen, Dr. Adrian, 26 York Terrace, N.W. 1,
 Stephen, Dr. Karin, 26 York Terrace, N.W. 1,
 Wilson, Dr. A. C., 33 Harley Street, W. 1,
 Witt, Dr. Gerhard, 24 Mortimer Court, Abbey Road, N.W. 8,
 Yates, Dr. Sybille, 19 Furzedown Road, Highfield, Southampton.

Démission

Searl, Miss Nina, 29 Linden Gardens, Notting Hill Gate, W. 2.

Société psychanalytique de Chicago

Membres titulaires

Happel, Dr. Clara, 8925 East Jefferson Avenue, Detroit, Mich.,
 Levey, Dr. Harry, 43 East Ohio Street,
 Saul, Dr. Leon J., 43 East Ohio Street.

Membres adhérents

Benjamin, Dr. John, School of Medicine and Hospitals, University of Colorado, Denver, Colorado,
 Bollmeir, Dr. Ludolf, 404 Ward Avenue, Hot Springs, Ark.,
 Grinker, Dr. Roy, 30 N. Michigan,
 Ratliff, Dr. Thomas, 991 Dana Avenue, Cincinnati, Ohio.

Changements d'adresse

Gerard, Dr. Margaret, 5744 Harper Avenue,
 Grotjahn, Dr. Martin, 43 East Ohio Street,
 Levine, Dr. Maurice, 1029 Provident Bank Building, Cincinnati, Ohio.
 Stern, Alfred K., 30 Rockefeller Plaza, New York City, N.Y. (*membre d'honneur*).

Modifications au bureau

Mc Lean, Dr. Helen Vincent, 43 East Ohio Street (*Président*),
 Bartemeier Dr. Leo H., 8-259, General Motors Building, Detroit, Mich. (*Vice-président*).

Démissions

Chamberlain Dr. Herbert, Department of Social Welfare, 336 State Office Building, Sacramento Cal.,
 Lasswell, Prof. Harold, University of Chicago.

Société norvégienne de psychanalyse*Changements d'adresse*

Braatøy, Dr. Trygve, Klinberggate, 4-3 Oslo,
 Christensen, Frau Hjördis, Bygdø Allé, 26, Oslo,
 Schjelderup, Dr. Kristian, Ulvøysund. Norway.

Démission

Hoel, Dr. Nic, Kronprinsens gate, 19, Oslo.

Société néerlandaise de psychanalyse*Membres titulaires*

Katan (late Angel), Dr. Anny, 22 R. J. Schimmelpennincklaan, La Haye,
 Landauer, Dr. K., 10 Breughelstraat, Amsterdam, Z.,
 Reik, Dr. Th., 205. West 57th Street, New-York,
 Waterman, Dr. A., 70 vanfder Aastrat, La Haye.

Membres adhérents

Monchy (late Palmstierna), Dr. Vera de, 235 Schiedamsche Singel, Rotterdam.

Changements d'adresse

Versteeg-Solleveld, Dr. C.M., 162 Riowstraat, La Haye,
 Versteeg, Dr. P.H., 162 Riowstraat, La Haye.
 Levy-Suhl, Dr. M., 18 Brahmsstraat, Amsterdam, Z.,
 Stipriaan Luisius, Dr. A. M. van, 4a Emmalaan, Utrecht.

Modifications au bureau

Monchy, Dr. S. J. R. de, 235 Schiedamsche Singel, Rotterdam (*Président*),
 Blok, Dr. A. M., 2 Wassenaarscheweg, La Haye (*Secrétaire*).

Société finno-suédoise de psychanalyse*Membres titulaires*

Nielsen, Dr. Nils, 2 Arlegaten, Göteborg.

Membres adhérents

Haak, Dr. Nils, Sahlgrenska Sjukhuset, Göteborg.

Changements d'adresse

Sandström, Dr. Tora, 48 Artillerigatan, Stockholm,
Törngren, Dr. Pehr Henrik, 40 Skeppsbron, Stockholm.

Société psychanalytique de Paris*Membres d'honneur*

Freud, Prof. Dr. Sigmund, 20 Maresfield Gardens, London, N.W. 3,
Freud, Miss Anna, 20 Maresfield Gardens, London, N.W. 3,
Jones, Dr. Ernest, 81 Harley Street, London, W. 1,

Membres titulaires

Lacan, Dr. Jacques, 97, Boulevard Malesherbes, Paris VIII.

Membres adhérents

Feibel, Mlle, Charlotte, 40 rue Claude Terrasse, Paris XVI.

Changements d'adresse

Cenac, Dr. Michel, 4 rue de Babylone, VI^e,
Hoffmann, Mme., H.R. 19 Ansel Road, Cleveland, Ohio,
Lagache, Dr., 3, Allée de la Robertsau, Strasbourg (Bas-Rhin),
Leuba, Dr. John, 6 rue René Bazin, XVI^e.

Modifications au bureau

Odier, Dr. Charles, 33 rue du Docteur Blanche, XVI^e (*Président*),
Schlumberger, Marc, 17 Avenue Théophile Gautier, XV^e (*Trésorier*),
Codet, Dr., Odette, 10, rue de l'Odéon, VI^e (*membre assesseur*).

Démission

Codet, Dr. Henry, 10, rue de l'Odéon, VI^e.

Société hongroise de psychanalyse*Membres titulaires*

Bak, Dr. Robert, IV, Szerb-ucca, 17,
Pető, Dr. Endre, VIII, Sandor Tér. 4.

Membres adhérents

Amar, Dr. Renée, I. Attila-ucca, 81.

Changements d'adresse

Margit, Major, V., Géza-ucca 7,
Rôheim, Dr. Géza, Worcesterstate hospital, Worcester, Mass.

Modifications au bureau

Pfeifer, Dr. Zsigmond, I., Attila-ucca 69 (*Secrétaire*).

Société hindoue de psychanalyse*Membres titulaires*

Daly, Lieut.-Colonel C. D., c/o Lloyds Bank, 6 Pall Mall, London, S.W. 1.

Membres adhérents

Bose, N. G., P.O. Khalsi (*via* Shivalaya), Dacca,
Dutta, D.L., 8/1 Kasi Ghosh Lane, Calcutta,
Hughes, Arthur, I.C.S., Labour Commissioner, Writers' Buildings, Calcutta,
Moitra, S. N., 14 New Road, Alipur, Calcutta,
Sen, J. M., Principal, Krishnagar College, Nadia.

Changements d'adresse

Agarwalla, D., 150 Chittaranjan Avenue, Calcutta,
Banerjee, M. N., « Kalpana », P.O. Belgachia, Calcutta,
Chatterji, A. C., 12 Raja Santosh Road, Alipur, Calcutta,
De, S. C., Nilki Charitable Dispensary, P.O. Nilkidampara, Mymensingh,
Mathews, Bernard, 7 Old Court House Street, Calcutta.

Société psychanalytique de New-York*Membres titulaires*

Briehl, Dr. Walter, 745 Fifth Avenue,
Brunswick, Dr. Ruth Mack, 29 Washington Square West,
Ephron, Dr. Harmon S., 315, Central Park West,
Lewy, Dr. Ernest, 710, Rockledge Ave, Topeka, Kansas,
Powers, Mrs, Margaret, 853, Seventh Avenue, New-York.

Changements d'adresse

Binger, Dr. Carl, 125 E. 73rd Street,
Bonnett, Dr. Sara A., 1009 Park Avenue,
Dunbar, Dr. H. Flanders, 3 East 69th Street,

Fliess, Dr. Robert, 60 Gramercy Park,
 Kardiner, Dr. A., 1095 Park Avenue,
 Kelman, Dr. Sarah R., 356 West End Avenue,
 Levin, Dr. Hyman, 550 Forest Avenue, Buffalo, N.Y.,
 Mayer, Dr. Max D., 1192 Park Avenue,
 McCord, Dr. Clinton, P. 54 Willett Street, Albany, N.Y.,
 Ribble, Dr. Margarethe A., 21 West 58th Street,
 Romm, Dr. May E. (late Ginsberg), 415 North Camden Drive, Beverley Hills,
 Calif.,
 Wittels, Dr. Fritz, 127 East 55th Street,
 Wolfe, Dr. Theodore P., 3 East 69th Street.

Modifications au bureau

Blumgart, Dr. Leonard, 152 West 57th Street (*Vice-président*),
 Jelliffe, Dr. Smith Ely, 64 West 56th Street (*Vice-président honoraire*).

Démission

Farnell, Dr. Frederic J., 577 Angell Street, Providence, R.I.

Société palestinienne de psychanalyse

Membres titulaires

Brandt, Dr. G., c/o Palestine Psycho-Analytical Society, Jerusalem, Abessynianstreet, 138,
 Hirsch, Dr. E., Jerusalem, Keren Hakayemetstreet 8.

Membres adhérents

Gumbel, Dr. E., Jerusalem, Abessynianstrasse, House Halevy.

Changements d'adresse

Freud, Miss Anna, 20 Maresfield Gardens, London, N.W. 3 (*Membre d'honneur*),
 Dreyfuss, Dr. E., Jerusalem, Agrippasway, House Zuckermann.

Société psychanalytique de Sendai

Membres titulaires

Aratame, Dr. Goro, Psychiatric Clinic, Tohoku Imperial University.

Changements d'adresse

Doi, Dr. Masanori, 17 Singetsudai, Dairen,
 Kakeda, Dr. Katsumi, Institute for Study of Cerebral Processes, Tokyo Imperial University,
 Kosawa, Dr. Heisaku, 606 Denenchofu, 3 Ohmoriku, Tokyo.

Société suisse de psychanalyse*Membres titulaires*

Böss, Dr. M., Theaterstrasse 12, Zurich.

Membres adhérents

Fink, Dr. S.

Changements d'adresse

Behn-Eschenburg, Mme Gertrud Sigrist, Doldertal 19, Zurich, VII.

Société psychanalytique de Tokyo*Membres titulaires*

Tomura, Yomyo, 388 Nakayama, Ichikawa-shi.

Société psychanalytique de Washington-Baltimore*Membres titulaires*

Bullard, Dr. Dexter, Chestnut Lodge Sanitarium, Rockville, Md.,
 Greig, Dr. Agnes, 1726 Eye Street, N.W., Washington, D.C.,
 Jacob, Dr. Gertrud, Chestnut Lodge Sanitarium, Rockville, Md.,
 Weigert, Dr. Edith, Sheppard and Enoch Pratt Hospital, Towson, Md.,
 Weininger, Dr. Benjamin, 1726 Eye Street, N.W. Washington, D.C.,
 Whitman, Dr. Winifred, 135 Hesketh Street, Chevy Chase, Md.

Changements d'adresse

Crowley, Dr. Ralph M., 1726 Eye Street, N.W. Washington, D.C.

Modifications au bureau

Dooley, Dr. Lucile, 2440 16th Street, N.W., Washington, D.C. (*Président*),
 Chassell, Dr. Joseph O., Sheppard and Enoch Pratt Hospital, Towson, Md.
 (*Vice-président*).

Décès

Dr. Emil Simonson, Palestine,
 Unosuke Wakamiya, 230 Ishikawamachi, Omori.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHONIAIRIE

Le VII^e congrès de la Société Française de Phoniatry aura lieu le mardi 17 octobre 1939, à 9 heures précises, dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris.

Rapport présenté : « L'aphasie et les troubles psychogènes du langage », par le D^r Pichon et Mme Borel-Maisonny.



The Psychoanalytic Quarterly

THE QUARTERLY is devoted to original contributions in the field of theoretical, clinical and applied psychoanalysis, and is published four times a year.

The Editorial Board of the QUARTERLY consists of the Editors : Drs. Bertram D. Lewin, Gregory Zilboorg, Henry Alden Bunker, Raymond Gosselin, Lawrence S. Kubie, Monroe A. Meyer, and Carl Binger.

Editorial communications should be sent to Dr. Raymond Gosselin, 57 West, 57 St. Room 1404, New York City.

Foreign subscription price is Dol. 6.50 ; A limited number of back copies are available ; volumes in original binding, Dol. 7.50. Address business correspondence to .

THE PSYCHOANALYTIC QUARTERLY, INC.
372-374 Broadway, Albany, New York

Vol. VI

OCTOBER 1937

N° 4

IN MEMORIAM : William A. White.

LAWRENCE S. KUBIE : The fantasy of dirt.

T. V. KOVSHAROVA : An attempt at an experimental investigation of psychoanalytic therapy.

KARL ABRAHAM : Giovanni Segantini. A psychoanalytic essay.

MILTON H. ERICKSON : The experimental demonstration of unconscious mentation by automatic writing.

WILLIAM G. BARRET : A childhood anxiety.

BOOK REVIEWS.

CURRENT PSYCHOANALYTIC LITERATURE.

NOTES.

INDEX

Editeurs : FÉLIX ALCAN, Paris - NICOLA ZANICHELLI, Bologna
AKADEMISCHE VERLAGSGESELLSCHAFT, m. b. H. Leipzig - DAVID NUTT, London
G. E. STERCHERT & Co., New York - RUIZ HERMANOS, Madrid - F. MACHADO & Cia, Porto
THE MARUZEN COMPANY, Tokyo.

1938

32^e Année

REVUE INTERNATIONALE DE SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

Paraissant mensuellement (en fascicules de 100 à 120 pages chacun)

“SCIENTIA”

Directeurs : F. BOTTAZZI - G. BRUNI - F. ENRIQUES
Secrétaire Général : Paolo Bonetti

EST L'UNIQUE REVUE à collaboration internationale.

EST L'UNIQUE REVUE à diffusion vraiment mondiale.

EST L'UNIQUE REVUE de synthèse et d'unification du savoir, traitant les questions fondamentales de toutes les sciences : mathématiques, astronomie, géologie, physique, chimie, biologie, psychologie, ethnologie, linguistique ; d'histoire des sciences et de philosophie de la science.

EST L'UNIQUE REVUE qui, par des enquêtes conduites auprès des savants et écrivains les plus éminents de tous les pays (*Sur les principes philosophiques des diverses sciences ; Sur les questions astronomiques et physiques les plus fondamentales à l'ordre du jour ; Sur la contribution que les divers pays ont apportée au développement des diverses branches du savoir ; Sur les questions de biologie les plus importantes, etc., etc.*) étudie tous les plus grands problèmes qui agitent tous les milieux studieux et intellectuels du monde entier et constitue en même temps le premier exemple d'organisation internationale du mouvement philosophique et scientifique.

EST L'UNIQUE REVUE qui puisse se vanter de compter parmi ses collaborateurs les savants les plus illustres du monde entier.

Les articles sont publiés dans la langue de leur auteur, et à chaque fascicule est joint un Supplément contenant la traduction française de tous les articles non français. La Revue est ainsi entièrement accessible même à qui ne connaît que le français. (Demandez un fascicule d'essai gratuit au Secrétaire Général de « Scientia », Milan, en envoyant trois francs en timbres-poste de votre pays - à par titre de remboursement des frais de poste et d'envoi.

ABONNEMENT : Fr. 200

Il est accordé de fortes réductions à ceux qui s'abonnent pour plus d'une année

Adresser les demandes et renseignements directement à « SCIENTIA » Via A. de Togni, 12 - Milano 116 (Italie)

INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT FÜR PSYCHOANALYSE ET IMAGO

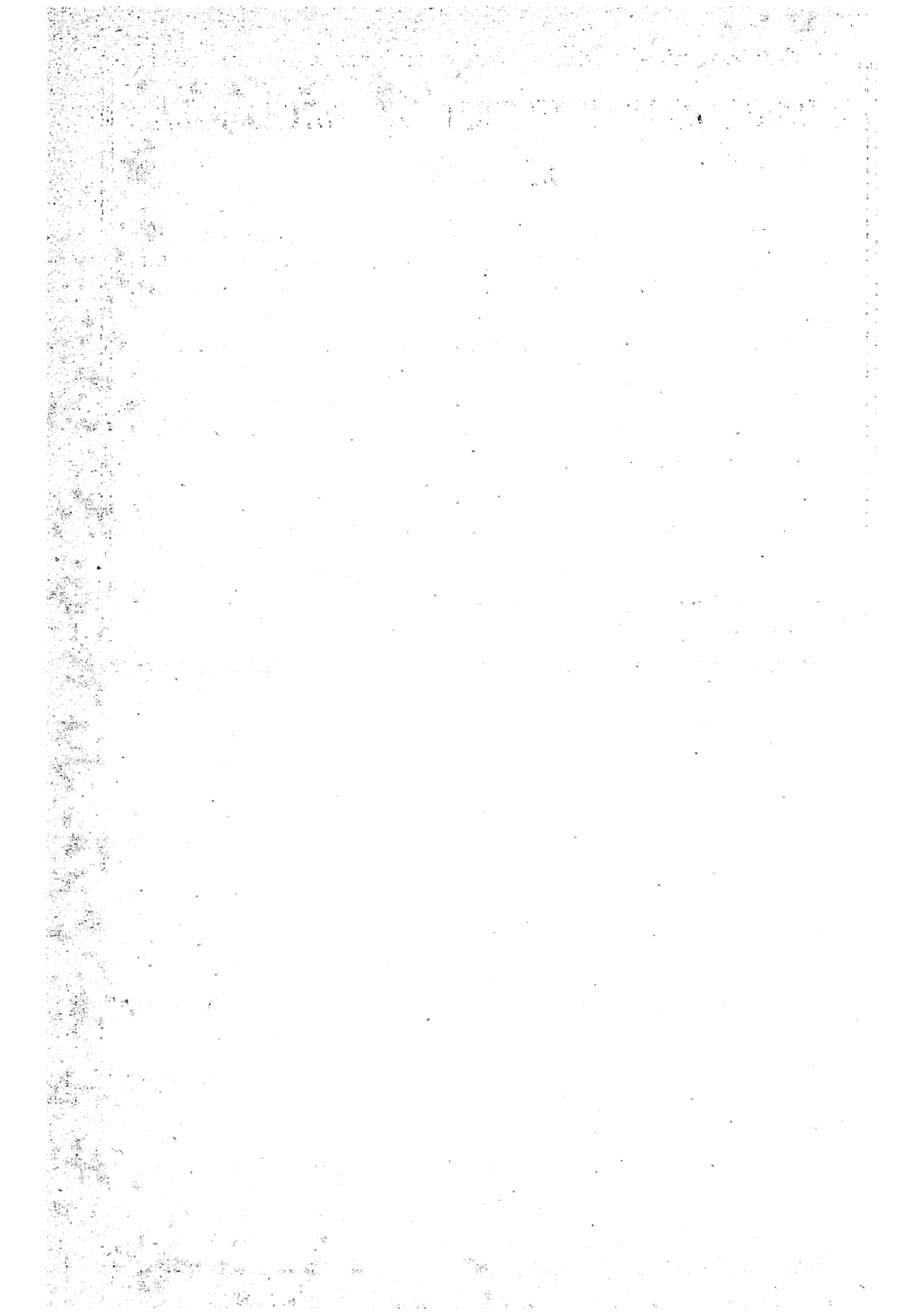
Organe officiel de l'Association *Psychanalytique Internationale*, publié par Sigm. FREUD, rédigé par Edward BIBRING, Heinz HARTMANN, Wilhelm HOFFER, Ernst KRIS et Robert WAELDER.

4 fascicules grand in-8 par an, chacun 500 pages environ.

Conditions d'abonnement : 34 shillings par an. Les fascicules 1 et 2 de l'année XXIV (1939) faisant suite à l'année XXIII (1937) ont paru. Le fascicule 3 paraîtra en juillet.

Toute correspondance intéressant la rédaction doit être adressée 96, *Gloucester Place, London, W.1.*

Les demandes d'abonnement, ainsi que la correspondance d'ordre administratif, doivent être adressés à *Imago Publishing Co., 6, Fitzroy square, London W.1.*



LES PRESSES MODERNES
96, Galerie Beaujolais - Palais-Royal
P A R I S

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDE, 26 — PARIS (VI) — A. C. LÉVY, Éditeur

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Poésie — Roman — Théâtre

Littérature — Beaux-Arts

Histoire — Philosophie

Sociologie

Archéologie — Sciences

Bibliographie — Bibliophilie

Voyages — Sciences occultes

Littératures étrangères

Critique — Revue internationale

de la Quinzaine

Les abonnements partent du premier numéro du mois

(Pour les prix, demander notre catalogue)

Le **MERCVRE DE FRANCE** est dans sa 44^e année. C'est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues, et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues de France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poèmes, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, résume, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France, et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le **MERCVRE DE FRANCE** paraît en copieux fascicules in-8 et forme dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des sommaires, une Table alphabétique par noms d'auteur et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des rubriques sont publiées avec le numéro du 15 Décembre et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages qui composent l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le **MERCVRE DE FRANCE** traite plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un spécimen sur demande

L'EUROPE NOUVELLE

28 PAGES : 3 FR.

EN VENTE
PARTOUT

Directeur : MADELEINE LE VERRIER

Rédacteur en chef : PERTINAX

L'EUROPE NOUVELLE publie chaque semaine :

UN EDITORIAL, de PERTINAX.

LES FAITS DE LA SEMAINE.

BES ARTICLES DE : Paul REYNAUD, Emile BURÉ,
Maurice PERNOT, le Général ARMENGAUD, Wickham
STEED, Louis GILLET, André SIEGFRIED, Julien BENDA,
Jules ROMAINS, Edmond VERMEIL, Henry MOYSSET,
Raymond MILLET...

DES CORRESPONDANCES DE L'ETRANGER de :
Paul DRAILMIERE, Raoul DE ROUSSY DE SALES, Louis
COMTE, Hubert BEUVE-MERY, Robert LEURQUIN...

DES ARTICLES ECONOMIQUES de : Charles RIST,
Philippe SCHWOB, Robert MARJOLIN, J. M. KEYNES,
Henry LAUFENBURGER, R. J. TRUPTIL...

UNE CHRONIQUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE,
d'Henri BIDOU.

DES REPORTAGES, UNE REVUE DE LA PRESSE,
DES CARICATURES, DES ECHOS POLITIQUES
ET DIPLOMATIQUES.

DEMANDEZ UN SPECIMEN GRATUIT

L'EUROPE NOUVELLE publie tous les quinze jours un supplément
L'EUROPE NOUVELLE DOCUMENTAIRE, brochure
contenant les textes officiels relatifs aux événements politiques
actuels.

ABONNEMENTS :

France et Colonies	1 an 100 fr.	6 mois 60 fr.
Etranger	150 fr.	85 fr.